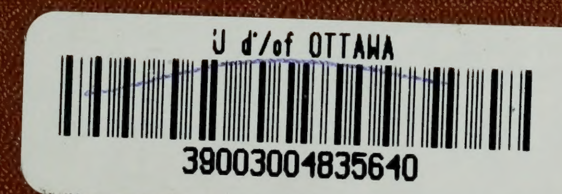
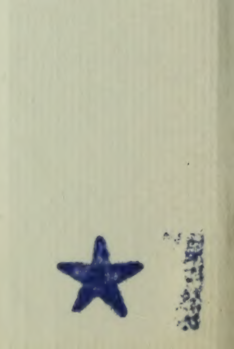
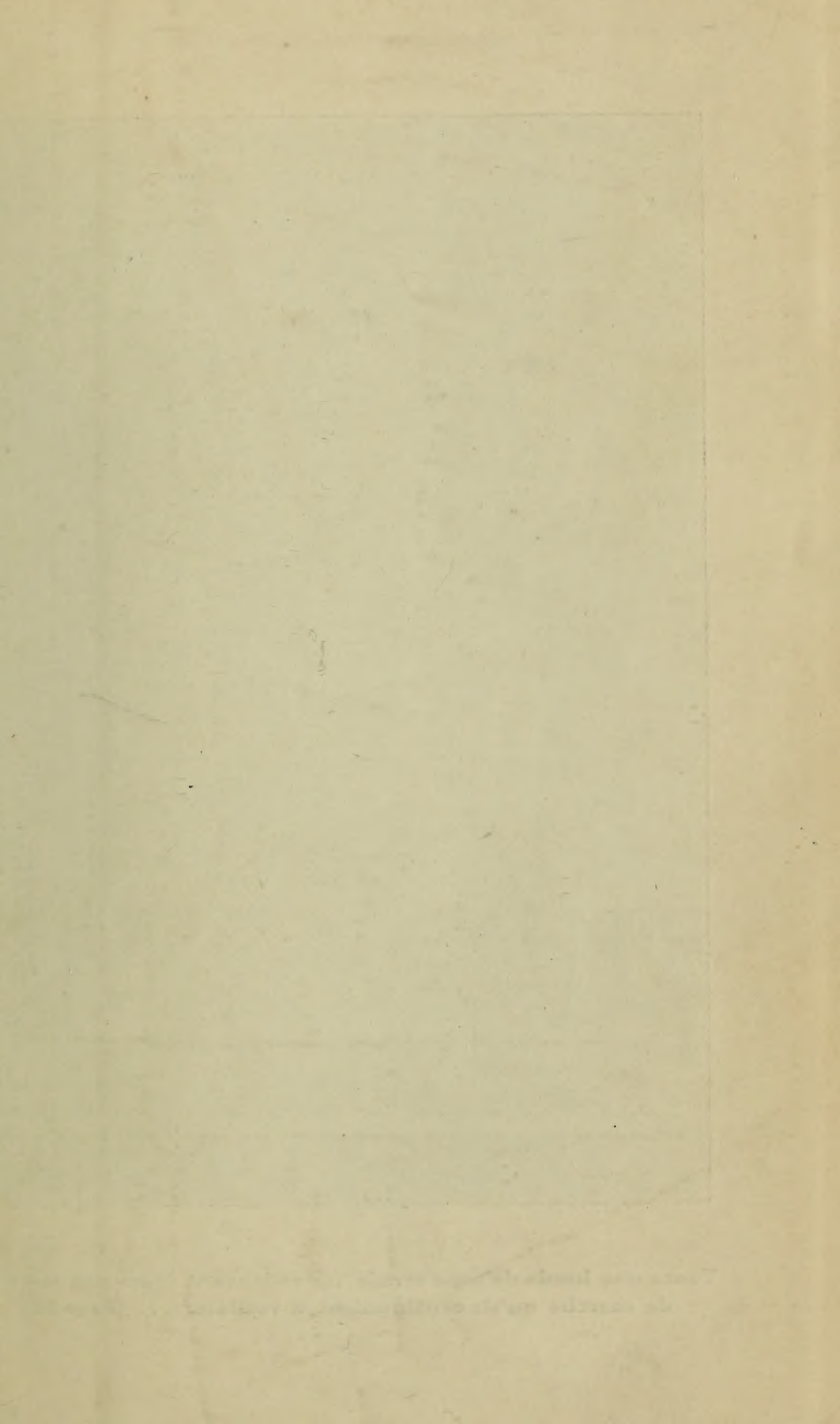








Chs. Huot del.

Toute une horde de gens armés.... cadençant leurs pas sur l'air de marche qu'ils continuaient à vociférer.... (Page 55).

SIMILIA SIMILIBUS

— OU —

LA GUERRE AU CANADA

ESSAI ROMANTIQUE SUR UN SUJET D'ACTUALITÉ

— PAR —

ULRIC BARTHE

ANCIEN JOURNALISTE

ILLUSTRÉ DE DESSINS HORS TEXTE

— PAR —

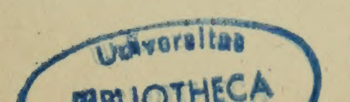
CHARLES HUOT et L. BROUILLY

(CINQUIÈME MILLE)

QUÉBEC

IMPRIMERIE Cie DU "TELEGRAPH"

1916



ERRATA

L'auteur tient à s'excuser, auprès du lecteur. d'un certain nombre de fautes typographiques et orthographiques qui ont échappé à sa vigilance avant la mise sous presse. Par exemple:

Page 116.—Lire *Belmont* au lieu de *Belcourt.*

Page 211.—"...*n'en* veulent point," au lieu de "*nous* veulent point."

Page 249.—"...celui *qui n'en* parle qu'une," au lieu de "*celui d'en...*"

Ça et là aussi, quelques lapsus—accents omis ou mal placés, apostrophes oubliées, lettres tombées ou mal remplacées:—*toît* pour *toit* (page 113), *pêchés* pour *péchés* (p. 210), *le votre* pour *le vôtre* (p. 242), *l'un deux* pour *l'un d'eux* (p. 51), *solicita* pour *sollicita* (p. 141), *haute* pour *hautes* (p. 156), *malhaureux* pour *malheureux* (p. 227), *commendement* pour *commandement* (p. 163). Mais ce sont là des péchés véniels plus pardonnables.

A

Sir Evariste LeBlanc,

K. C. M. G.,

Lieutenant-Gouverneur de la
Province de Québec,

ces pages sont très respectueusement dédiées, dans l'espoir qu'elles ne seront pas inutiles à la cause sacrée pour laquelle tous les amis des libertés britanniques sont appelés à faire des sacrifices.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Un peintre de mes amis avait entendu parler d'un certain coin de rivière ravissant, disait-on, à croquer, ce qui faisait justement son affaire. Comme je connaissais bien l'endroit, je m'offris à lui servir de guide. Je comptais bien l'y conduire par le chemin le plus court ; mais lui ne l'entendait point de cette oreille. A tout bout de champ, il s'attardait, cherchait des sentiers détournés, comme s'il eût eu peur d'arriver trop vite. Il semblait vouloir tout voir, excepté la petite merveille qui l'avait attiré là. On entendait le ronronnement d'une cascade dans le voisinage ; il fallut à tout prix aller voir la cascade. Caprice d'artiste ! pensai-je assez haut pour qu'il pût m'entendre. — Mais non, répondit-il ; seule-

ment, avant de me mettre à l'ouvrage, *je m'imprègne.*

S'imprégner, pour lui c'était se pénétrer, se saturer en quelque sorte de l'esprit, de ce qu'il appelait la mystique des choses ambiantes : c'était apprivoiser ses yeux aux teintes et aux nuances particulières à l'endroit, à la saison, à l'heure du jour ; en un mot, se fouetter le sang, sentir monter en soi la flamme sacrée de l'enthousiasme sans lequel le meilleur artiste ne peut rien devant la plus belle nature. Opération nécessairement très lente, comme toute inoculation. De même, l'écrivain a beau être profondément pénétré lui-même de la vérité d'une thèse favorite, il lui faut le temps d'en faire plusieurs fois le tour, de la considérer sous toutes ses facettes, d'en bien mesurer tous les tenants et aboutissants, avant que de pouvoir espérer faire partager sa conviction par ceux qui lui font l'honneur de le lire.

Pour revenir à mon artiste, lorsqu'enfin

il se sentit monté au diapason voulu et put me dire en son langage imagé *qu'il avait l'embouchure,* il se décida à installer en bonne lumière pliant, chevalet, palette et pinceaux. De temps à autre dans le cours de son travail, je le vis déménager tout son attirail et continuer à brosser tranquillement, et, comme je lui paraissais intrigué, presque scandalisé, de cette confusion de perspectives sur le même tableau, il me tint ce petit discours :

" Dites donc, me prenez-vous pour un " tireur de portraits " ? La photographie peut être un art, mais l'art n'est pas la photographie. Pour saisir la vraie physionomie des choses, il faut l'envisager par ses multiples aspects. Ainsi, ce joli petit paysage demandait à être observé de différents angles. La boîte du photographe n'aurait pu emmagasiner qu'une seule de ces échappées de vue à la fois ; moi, je les mets toutes ensemble sur mon croquis. C'est de la fantaisie, vous me

direz . . . . mais la fantaisie, mon ami, c'est l'art ! Il en est de même pour la figure humaine, dont l'expression se décompose en une infinité d'aspects, suivant qu'on est agité par les divers mouvements de l'âme, joie ou peine, désir ou satiété, et le reste. L'instantané sur pellicule ou papier sensible n'en donne que l'image froide, la véritable expression manque ; l'opérateur a beau vous recommander d'être *naturel*, on ne l'est jamais moins que lorsqu'on *pose* devant une machine. L'art du peintre est précisément de chercher et surtout de trouver dans l'extrême mobilité des traits la note moyenne qui les caractérise... "

Cette petite leçon d'esthétique m'est revenue au moment d'entreprendre une tâche de longue haleine qui m'est en quelque sorte commandée par les circonstances, ayant il y a quelques mois publié un travail d'information sur les causes de la guerre titanique. Le Canada est-il réellement en guerre, oui ou non ? Est-il

en cas de légitime défense, et, s'il en est ainsi, quel est son premier devoir ? Doit-il mobiliser sur une large échelle, aller au devant de l'ennemi, ou bien se croiser les bras et attendre que son territoire soit attaqué, c'est-à-dire qu'il soit trop tard ?

Pour répondre à ces questions redoutables, j'ai cru devoir recourir à l'un des procédés particuliers aux artistes : la fantaisie. Non que le présent travail ait la moindre prétention au titre d'œuvre d'art, il tient avant tout à passer pour ce qu'il est : un document utile et sérieux, un acte de patriotisme fervent.

Le lecteur trouvera peut-être un peu détournés les sentiers par lesquels on le promène avant d'arriver au vif de la question. En ce cas, il voudra bien croire que l'auteur de ces pages a simplement tenu à suivre à la lettre l'exemple de son ami le peintre : il a voulu *s'imprégner* à fond avant de crier : Aux armes, citoyens !

Dans ce genre de récits, on ne regarde pas de très près à la date des événements.

La plus grande liberté est laissée à la folle du logis. D'érudits raconteurs comme Jules Verne ont devancé de cinquante ans au moins le génie des inventeurs ; des romanciers ont décrit le monde en l'an 2000 ; d'autres ont très sérieusement rendu compte de choses qui n'arriveront jamais. Ici, l'on présente au lecteur le récit de ce qui n'est pas arrivé, mais de ce qui pourrait arriver, mieux que cela, de ce qui arriverait certainement, si...

Mais n'anticipons pas. Tout ce qu'on demande au lecteur, c'est de biffer de sa pensée pour un moment, comme un mauvais rêve, comme le plus affreux des cauchemàrs, les scènes sanglantes qui désolent actuellement le Vieux Monde, et de se reporter à quelques années en avant : au jour—*der Tag*—que, sans le malencontreux coup de pistolet de l'étudiant Prinzip qui a si tragiquement brusqué les choses, la Pieuvre du Pan-Germanisme aurait attendu pour frapper le grand coup, car alors elle aurait cru avoir para-

chevé son infernale organisation, avoir solidement collé ses visqueuses ventouses sur le monde entier.

ULRIC BARTHE.

Québec, juin 1916.



RÉFLEXION

Avant de feuilleter ce livre, le lecteur est invité à s'arrêter ici un instant, et à méditer les paroles citées plus bas, récemment tombées des lèvres d'un grand prédicateur anglais, le révérend Bernard Vaughan, S. J.

Aux voix gémissantes qui s'élevaient autour de lui, demandant pourquoi le Tout-Puissant a permis l'épouvantable holocauste qui dure depuis 1914, ce saint prêtre a répondu :

“ Dieu aurait pu empêcher cette guerre, mais ce ne sera pas trop de toute l'éternité pour le remercier de n'en avoir rien fait. Si ce fléau avait été retardé de dix ans, ma bien-aimée patrie serait devenue semblable à un désert mongol. Parlez de la Belgique, de la Pologne, des Serbes et des Arméniens : tout cela n'est que jeu d'enfant comparé à ce qui attendait

l'exécrée Angleterre. Notre chère grande Ile, avec ses cathédrales, ses antiques chapelles et ses abbayes, aurait été entièrement dévastée. Il ne nous serait plus resté que nos yeux pour pleurer. Voilà ce que Dieu, dans sa toute-puissante sagesse, dans son infini amour, nous a épargné."



SIMILIA SIMILIBUS

I

LA JOIE DE VIVRE

On est à table. Joyeuse compagnie.

Au moment précis où commence notre histoire, les convives achèvent justement d'étouffer, sous force tamponnement de mouchoirs et de serviettes, les derniers spasmes d'une hilarité qui tout à l'heure devait être homérique.

Il en reste tout de même un peu, car le silence qui a suivi l'explosion, comme l'accalmie après l'orage, est encore d'un instant à l'autre entrecoupé de petits accès de fou-rire convulsifs, involontaires, contagieux, qui repartent de nouveau, en courtes fusées, chaque fois que les convives échangent un regard. "C'est plus fort que moi," semblent-ils se dire, et ils pouffent de plus belle, à la seule pensée du bon tour qui vient d'être joué.

Dire que toute la compagnie présente a manifesté son contentement avec une égale exubérance serait faillir à la première vertu du narrateur: la véracité.

Le moins bruyant des rieurs, et pour cause peut-être, a été le personnage occupant le haut bout de la table, évidemment le maître de la maison ; comme on dit, il rigole en dedans.

Son voisin et sa voisine de droite—deux jeunesses rougissantes qui ne sont apparemment pas frère et sœur, s'il faut en juger par les œillades langoureuses qu'ils ne cessent d'échanger—n'ont pas paru saisir le sel de la plaisanterie exactement de la même façon. Le premier a encore sur les lèvres ce curieux rictus qu'on appelle le rire jaune ; l'autre s'est contentée d'une moue charmante, accompagnée d'un regard chargé de reproche à l'adresse de l'amphitryon.

Leur vis-à-vis, solennel invité en frac noir et cravate blanche, à qui l'on dit : " Monsieur le notaire " gros comme le bras, a failli s'oublier, mais l'importance de ses fonctions l'a retenu à temps ; il a fini par esquisser un large sourire empreint de dignité, après quoi il n'a plus guère desserré les dents que pour faire honneur aux appétissantes victuailles dont la nappe est littéralement couverte.

Mais les sept ou huit autres convives s'en sont

donné à cœur-joie, sinon sans quelque gêne, car, tassés comme ils sont de chaque côté de la table, ils n'ont pu s'esclaffer sans se bourrer mutuellement les côtes à grands coups de coude.

Une bonne grosse matronne, en mantelet d'indienne et coiffe blanche, la maman sans doute, obligée à tout instant de se lever de sa place pour voir au service, n'a eu que le temps, entre deux allées et venues, de constater la cause de tout ce tintamarre; elle a simplement haussé les épaules, murmurant entre ses dents : " Encore mon pauv' vieux ! il sera ben toujours le même ! "

En effet, le " pauv' vieux " venait de répéter pour la centième fois peut-être une facétie de l'invention de son arrière-grand-grand-père, encore invariablement assurée d'un succès énorme après avoir servi de père en fils depuis deux cents ans sous ce toit hospitalier.

La soupe trempée, une bonne soupe aux choux moirée de graisse, le bonhomme—pardon si nous traitons aussi familièrement l'hôte de céans—avait simplement dit, après avoir porté la cuiller à sa bouche:

— Ma vieille, une autre fois, avant de servir

la soupe, assure-toi donc qu'elle ne soit pas froide.

— Mais non, mais non, s'était-on récrié de toutes parts, elle est excellente, votre soupe.

Et toutes les cuillers s'étaient levées comme un seul homme. Et chacun, les non initiés les premiers, s'était précipité sur son assiette. Les non initiés cette fois étaient " monsieur le notaire " et le jeune galant qui lui faisait vis-à-vis. En vain la voisine de celui-ci lui décochait-elle force signaux de détresse à grands coups de genou sous la table ; il comprit que cela voulait dire tout autre chose que " Au feu ! "

Simultanément, l'un et l'autre portèrent la fatale cuiller à leur bouche ; non moins simultanément, tous deux se livrèrent à la plus étrange mimique du monde : la bouche pleine, faisant le gros bec, roulant de gros yeux chargés de détresse, secouant la tête et les épaules comme deux ténors d'opéra au moment de risquer l'ut de poitrine, et avec tout cela incapables d'éjaculer aucun son. Si nous cultivions le calembour, nous dirions que leur tuméfaction témoignait de leur stupéfaction.

Pendant une grosse minute qui dut leur paraître interminable, ils firent mine d'hésiter entre deux partis héroïques. *To be or not to be* ! Avaler ou crever !

Cette soupe était une atroce perfidie. Sous la mince couche de graisse fluide qui l'empêchait de se trahir en fermant toute issue à son savoureux fumet, c'était de la lave de Vésuve, du métal en fusion, un avant-goût d'enfer ou de purgatoire...

Ce fut du moins l'opinion bien arrêtée que s'en formèrent unanimement les deux victimes de cette infâme mystification. Par politesse, ils ne dirent pas tout ce qu'ils en pensaient, mais leur silence était éloquent. De là la joie bruyante des autres convives, qui les remerciaient avec une effusion ironique de les avoir prévenus du danger et sauvés de la conflagration.

. . . .

Cette petite scène intime se passait par une belle soirée d'été dans un de ces calmes intérieurs, employons plutôt le mot du terroir, dans une de ces " maisons d'habitants " à l'aise qui bordent la rive gauche du fleuve Saint-Laurent à quelques milles en aval de la " Vieille Capitale," autrement dit Québec.

Par les fenêtres toutes grandes ouvertes du côté de l'eau, arrivaient des bouffées de fraîcheur chargées de ces bonnes senteurs de fenaison et de floraison qui sont comme l'haleine de la terre sommeillante après les chaudes et laborieuses journées de juillet.

Du haut des collines d'en arrière, les derniers traits de feu du jour mourant achèvent de coucher sur le tapis vert des prés les ombres des choses, en silhouettes fantastiques, démesurées, qui semblent courir vers la nuit en rampant à travers champs et vont bientôt se fondre les unes dans les autres.

Tout à l'heure, l'angélus, carillonné de tous les clochers de la côte, a annoncé la fin du jour, et, depuis que d'une paroisse à l'autre on s'est ainsi dit bonsoir, le silence paraît plus profond au sein de cette nature champêtre. Il n'est plus guère interrompu que par les meuglements isolés de quelque troupeau attardé, par la joyeuse chanson d'un moissonneur regagnant le logis, ou par le sourd roulement d'un tramway filant à toute vitesse sur la voie ferrée qui longe le bord de l'eau.

Pourquoi dit-on indifféremment: le jour tombe, ou la nuit tombe? On a ici l'explication de cette apparente confusion de mots.

Au delà des côteaux qui bloquent l'horizon à l'Occident, c'est bel et bien le jour qui dégringole, entraîné dans les feux du soleil couchant ; en deça, c'est la nuit qui au même moment s'abat sur le paysage.

La poussière impalpable qu'elle secoue dans l'espace gaze d'abord le fond des vallées. Ici, le fond de la vallée est un large bras de fleuve, dont le miroir se dépolit à vue d'œil ; bientôt, sous cette grisaille tombante, ses eaux se plombent, s'imprécisent ; on ne distingue déjà plus leurs reflets argentés des gros cailloux et des récifs grisâtres que le reflux, ou plutôt le " baissant " comme on dit ici, met à sec entre les deux rives.

Puis le phénomène se met à opérer en sens contraire. Le nimbe d'or du coucher de soleil étant tout à fait disparu derrière les monts, ne laissant derrière lui qu'un crépuscule qui se décolore d'un instant à l'autre, on peut maintenant dire que, si le jour baisse, la nuit monte.

Tout à l'heure encore, on avait sous les yeux, de l'autre côté de l'eau, le luxuriant versant d'une île de sept lieues de vergers et de gras pâturages. L'ombre épaississante escalade rapidement cette montée de verdure ; lignes, contours et reliefs se dégradent, s'effacent ; peu à peu les objets perdent leur physionomie, et bientôt ce paysage d'émeraude n'apparaîtra plus que comme un immense paraphe tracé à l'encre noire sur l'horizon.

Le dernier objet à disparaître dans la nuit est, sur la plus haute crête de l'île, un grand orme isolé des massifs voisins, planté là comme dans un désert aérien, tendant ses longues branches comme des bras vers le ciel. On ne sait pourquoi, cet arbre seul, nettement détaché sur l'éther comme un point d'interrogation, semble rêveur, et fait rêver...

Tout dans cette sereine soirée d'Arcadie heureuse, parle de Paix—avec un grand P. Tout respire le repos bien gagné, la satisfaction du devoir accompli, l'action de grâces au Créateur de toutes choses, et aussi, dans une note moins solennelle, la joie de vivre!

II

COUP DE TONNERRE DANS UN CIEL SANS NUAGE

La joie de vivre...

Ce mot nous ramène brusquement à la joviale compagnie de tout à l'heure, qui pour le moment est en train de se repaître d'autre chose que de belle nature, de couchers de soleil et de rêveries aux étoiles.

La table autour de laquelle les chaises se touchent de près paraît crouler sous les victuailles. Pas plus de place libre dessus qu'à l'entour. C'est un des us du pays—et l'on sait que le Canadien tient aussi mordicus à ses coutumes qu'à " sa langue, ses institutions, et ses lois "—de tout mettre dehors quand il a du monde à dîner.

Ne lui parlez point de la cérémonieuse et parcimonieuse étiquette des villes, où l'on s'asseoit devant des couverts symétriquement rangés, mais vides, avec tout un assortiment de grands et petits couteaux.

Pourquoi tant de cuillers et de fourchettes? Des fleurs, des bougies, des lampions, des rince-doigts, c'est très joli, mais cela ne se mange pas. Lorsqu'enfin arrive le repas, la partie solide, c'est par morceaux, croquettes de la grosseur d'une noix, petites bouchées en papillottes, qu'on ne sait avec quel outil ça se mange, et qui ont l'air de dire: N'y retournez pas! Chaque service porte un nom élégant qui sonne bien à l'oreille, mais ne remplit pas la dent.

Ici rien de tout ce falbala. Dès qu'on se met à table, on embrasse tout de suite du regard la terre promise dans toute son étendue, du petit coup d'appétit au dessert.

Sauf la soupière qui, après avoir gaiement ouvert le bal, s'est retirée pour faire place au rôti de résistance, et la théière qui fume à grosses bouffées sur le fourneau en attendant son entrée en scène, tout est là : tranches de jambon rose, croustillant rôti de porc frais à l'ail, pâtés de viande qu'on appelle ici *tourtières*, pains de beurre finement moulé, tout cela un peu pêle-mêle à côté des friandises du dénouement, *beignes* poudrées de sucre blanc, fraises à la crème,

cœurs de sucre d'érable, œufs à la neige, crèmes fouettées, tartes La Fayette, petits gâteaux glacés.

Comme avec cela tous les interstices entre ces plats sont occupés par les ustensiles de moindre volume, sucrier, pot au lait, porte-cuillers, marinadiers aux petits oignons et aux cornichons, sans oublier l'argenterie de famille représentée par l'huilier en double plaqué qui reluit fièrement au centre de la nappe, la corbeille à pain a dû se réfugier sur un guéridon latéral, îlot presque désert d'où elle fait de fréquents voyages à la terre ferme.

Cette gastronomie rabelaisienne n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus hygiénique, mais elle illustre le large esprit d'hospitalité que les Canadiens de descendance française—qui entre parenthèse sont et s'appellent entre eux Canadiens tout court, par droit d'aînesse—ont hérité de leurs ancêtres, contemporains de l'auteur des *Faits et gestes de Gargantua et de son fils Pantagruel.*

Cette table chargée à mitraille semble répéter constamment : Servez-vous donc, les amis !

Ceux-ci n'ont en effet qu'à allonger le bras

tout en causant ; leur appétit peut papillonner d'un sujet à l'autre, comme la conversation, qui marche grand train sans avoir à se préoccuper des tatillonnages de l'étiquette.

Sans être tout à fait aussi bruyante qu'au début du repas, la gaieté n'a pas cessé un seul instant de voltiger d'un propos à l'autre. C'est un feu roulant de badinages accompagné en sourdine par le cliquetis des couteaux et fourchettes.

Une fois cependant, il y eut comme un froid : l'un des convives, de bonne foi sans doute, mais peu au courant de la situation, avait jeté dans la conversation un nom bizarre, qu'il avait quelque difficulté à prononcer.

—Et ce jeune Beb... comment dites-vous? Biebenheim ? Y a-t-il longtemps que vous l'avez vu ? avait-il demandé à l'amphitryon.

Celui-ci avait esquissé un mouvement d'ennui, tandis que les deux jeunes personnes assises à sa droite avaient pâli.

. . . .

Il est temps de renseigner le lecteur sur la nature de cette réunion et sur la situation res-

pective des principaux personnages. Ce petit festin n'est pas tout à fait un dîner de noces ; il y a tout de même du mariage dans l'air.

L'hôte de la circonstance, Jean-Baptiste Meunier, et sa digne épouse qu'il appelle familièrement " sa vieille ", sont sur le point de marier leur fille aînée, Marie-Anne du nom de sa mère.

Le futur bienheureux, on l'a deviné, est le jeune invité occupant la place d'honneur à la droite du maître de la maison. La plupart des autres convives sont les frères et cousins de la fiancée, quelques-uns accompagnés de leurs légitimes.

C'est ce soir même la signature du contrat, ce qui explique la présence du solennel invité d'en face, à qui l'on dit " Monsieur le notaire ". Et c'est demain la messe du mariage.

Un roman qui se respecte ne saurait se passer d'au moins un héros avec son héroïne. Mais notre histoire n'a nullement la prétention d'être un roman à l'eau de rose.

D'ailleurs, dans ce pays, l'un des plus heureux de la terre, puisqu'il se flatte d'avoir vécu en paix avec ses voisins depuis plus d'un siècle, les

féroces vertus épiques n'ont guère de champ de développement. Simple question de temps et de milieu, paraît-il ; l'humanité est un peu partout la même, et c'est un mot courant que les peuples les plus bourgeois, quand leur pays est attaqué, se transforment en lions.

Nous attendrons donc que nos deux jeunes héros aient manifesté leur valeur autrement que par une signature de contrat, avant de tracer leur portrait de pied en cap.

Pour l'intelligence de ce récit, il suffira de dire que Marie-Anne, vers la fin de ses années de couvent à Québec, avait fait la trouvaille du Prince Charmant dans la personne d'un jeune journaliste qui lui fut présenté comme un garçon d'esprit et d'avenir. Elle l'avait rencontré chez une amie de pensionnat, dans un de ces salons intimes et démocratiques où se cultive encore plus qu'on ne le pense, avec le goût des lettres et la musique, l'art déclinant de la conversation.

Paul Belmont—tel est son nom—était le boute-en-train de cette petite société ; dans ces réunions, il était souvent d'une gaieté folle, malgré le sourire plutôt triste qui lui était habituel,

et qui, disait-il quand on lui en faisait la remarque, lui venait de naissance. Il était orphelin, et les jeunes personnes de l'âge de Marie-Anne ont généralement un faible pour les orphelins, surtout quand ils ont vingt-cinq ans.

La vie de Paul, que celle-ci n'avait pas manqué de se faire raconter, n'avait de remarquable que cette note souffreteuse qui le rendait intéressant.

Il n'avait connu ni sa mère, morte en lui donnant le jour, ni son père, emporté peu après par le chagrin. Recueilli en bas âge par des parentes éloignées qui furent très bonnes pour lui, il avait pu suivre un cours complet de belles-lettres.

A vingt ans, au sortir du collège, seul dans la vie, mais pétri des classiques, piqué de la tarentule littéraire, il avait dit adieu à ses bienfaitrices et était venu chercher la gloire, sinon la fortune, dans la capitale de l'Est, qui comme toutes les villes universitaires avait quelque prétention au titre d'Athènes. Il s'y était fait remarquer par quelques originalités de style qui lui avaient valu plus de compliments que d'argent.

Il faut croire qu'il excellait autant, sinon plus,

dans le genre épistolaire que dans l'art d'accommoder et de griller ses adversaires politiques, car quelques lettres ardentes dont le thème favori était la prédestination des âmes-sœurs créées l'une pour l'autre lui avaient suffi pour convaincre la bonne Marie-Anne qu'il ne pouvait vivre sans elle.

De son côté, celle-ci eût préféré mourir elle-même que de commettre un pareil homicide ; et bref, comme le pays était encore trop jeune pour que les mystérieuses affinités à propos desquelles Paul écrivait tant de belles choses y fussent admises autrement que pour le bon motif, l'âme-sœur s'était un beau jour présentée chez le père Meunier sous les traits d'un orphelin de vingt-cinq ans, et avait fait la grande demande.

L'excellent homme se fit d'abord un peu tirer l'oreille ; quelqu'un, un rival peut-être, lui avait insinué que les rédacteurs de gazettes étaient une sorte de bohémiens, la terreur des poulaillers. Mais sa digne épouse, que Marie-Anne avait gagnée à sa cause, fit de si belles instances que M. Meunier comprit qu'il était inutile d'at-

tendre les sommations respectueuses. Il donna son consentement.

C'était là tout le roman de cœur qui allait se dénouer ce soir même par devant notaire, en attendant le curé.

. . . .

Tout, sauf une légère complication. Le dimanche précédent, après le repas du soir, papa Meunier entouré de sa famille, y compris le futur gendre, faisait la sieste sur sa véranda lorsqu'un visiteur se présenta. Courtaud, trapu, tête carrée, épaules carrées, buste guindé, d'une raideur militaire, visage coloré, moustache blonde à pointes retroussées, petits yeux en vrille, voilà en quelques coups de crayon le portrait du personnage.

Il n'était pas inconnu dans la place, car en l'apercevant le père Meunier avait dit : " Tiens! voilà le Prussien ! " On le désignait sous ce nom dans le village. Après les premiers bonsoirs échangés, Marie-Anne, qui avait ses raisons pour brusquer les choses—car depuis un certain temps on avait cru remarquer qu'il avait des attentions, peut-être des intentions pour elle—se leva et lui dit :

— Monsieur Biebenheim, permettez-moi de vous présenter mon fiancé, M. Paul Belmont.

L'étranger réprima vite un léger mouvement de surprise et de dépit ; sans tendre la main, il salua gauchement, et tout ce qu'il put tirer de son larynx enroué de nature fut cette formule froidement polie, dite avec ce bizarre accent tudesque qui sonne si drôlement aux oreilles canadiennes :

— Che fous zouhaite peaucoup te ponheur !

Il ne s'attarda pas longtemps. Il était simplement venu en passant pour dire bonsoir. Ceux qui avaient assisté à cette petite scène se rappelaient qu'au moment de prendre congé il avait demandé à quand la noce, après quoi il avait murmuré cette phrase énigmatique :

— C'est dommache que fous ne m'ayez pas préfenu plus tôt, ch'aurais peut-être eu un pedit gonzeil à fous tonner...

— Donnez toujours, lui avait-on dit en riant.

— Non ! avait-il repris d'un ton de sphinx, en fusillant Paul de ses petits yeux gris. Maintenant il est trop tard. Trop tard !... Et il était parti dans la nuit.

— Voilà un drôle de pistolet, s'était alors écrié Paul. Avez-vous vu comme il m'a regardé, cet oiseau de mauvais augure? J'en ai eu presque froid dans le dos. Il y avait des reflets d'acier dans ces yeux-là. Il m'a semblé voir luire mille baïonnettes !

C'est la réminiscence de ce petit incident en apparence insignifiant qui avait, on se le rappelle, causé quelque malaise pendant le repas des fiançailles, lorsqu'un des convives avait jeté le nom de Biebenheim dans la conversation. Malaise passager du reste, car le festin se termina gaiement, après quoi on passa dans la " grand' chambre ", qui est le salon chez nos bons habitants.

Comme la nuit arrive vite, Marie-Anne, qui est encore la fille de la maison, allume la lampe suspendue au centre de la pièce, capuchonnée de son abat-jour rouge-vif et frangée de clinquants qui tintillent comme des clochettes. Cette lumière douce éclaire en rond une scène hors de l'ordinaire.

La compagnie devenue tout à coup silencieuse, presque solennelle, fait cercle dans la demi-

ombre du pourtour de la salle. Tous les regards, toute l'attention se concentrent sur un point unique : juste sous la lampe, en pleine lumière, sur le tapis vert de la table à cartes de la famille, un grand buvard immaculé, avec plume et encrier ; devant la table, un fauteuil... vide.

C'est le papa qui rompt le silence. Très grave, l'œil quelque peu embrumé, il se tourne vers son voisin et dit :

— Monsieur le notaire, nous sommes prêts.

L'interpellé se lève avec dignité, s'approche de la table, salue la compagnie à la ronde, tire de sa poche un pli dont l'endos est bariolé de belle écriture moulée, soulignée de grands traits à l'encre rouge, le déploie et l'étale avec soin sur le buvard rose, et s'asseoit. Puis, s'étant mouché et dérouillé le larynx, il déclame d'une voix claire :

" Pardevant maître Jean Prudhomme, notaire public "...

On n'entendit pas la suite...

Belmont, peut-être pour concentrer sa pensée sur quelque chose de moins prosaïque que la fastidieuse lecture d'un grimoire notarial, plus

probablement aussi pour respirer quelques bouffées d'air pur, s'était planté devant une des croisées ouvertes du côté de l'eau ; il regardait au loin, comme en rêve. Tout à coup il ressentit dans ses yeux comme l'éblouissante brûlure d'un éclair aveuglant ; poussant un cri sourd, il s'affalait sur le plancher comme une masse au moment où le solennel notaire ouvrait la bouche. On s'empressa autour de lui. . . . .

. . . .

. . . .

Juste à ce moment, la maison parut osciller sur son *solage* en solide maçonnerie du temps des Français. Toute l'atmosphère de cette paisible soirée d'été avait été soudainement ébranlée par une épouvantable détonation comme si la terre elle-même eût fait explosion, éclat de foudre suivi d'un sinistre sifflement à travers l'espace et s'effondrant au loin en sourds craquements semblables aux lointains crépitements du tonnerre.

— Mon doux seigneur ! s'exclama Madame Meunier en faisant un grand signe de croix, jamais je n'ai entendu tonner comme ça par un temps sec.

Tout le monde s'était précipité aux fenêtres d'abord, puis au dehors. Le grand chemin qui traverse le village était déjà plein d'ombres effarées, courant de-ci de-là, toutes se posant la même question, personne n'y pouvant répondre. Quelques voix éplorées disaient :

— C'est la fin du monde !

Paul, apparemment remis de son éblouissement, et Marie-Anne s'étaient accoudés à la barrière du petit parterre de fleurs donnant sur la route, tous deux silencieux et pensifs, tous deux ayant le vague pressentiment de se voir brusquement arrachés à leur beau rêve et mis tout à coup aux prises avec les plus tragiques réalités de la vie. Quelque chose leur disait de rassembler toutes leurs forces intimes pour franchir ensemble l'abîme qui allait s'entrouvrir sous leurs pieds. Leurs regards perdus semblaient interroger le tableau noir de l'île d'en face, lui demander le mot de l'énigme.

Soudain, du sein de ce lugubre massif qu'ils contemplaient en silence, ils virent surgir une lointaine lueur rouge-sang, aussitôt suivie du même tonnerre que tout à l'heure. En moins

de temps qu'on ne peut le dire, un fulgurant météore parut sortir du même point de l'horizon, traverser l'espace en miaulant, décrivant dans les airs une vertigineuse trajectoire pour aller s'abattre avec fracas sur le promontoire de Québec, dont le dos d'éléphant piqué de scintillantes lumières se dessinait au loin en surplomb sur le fleuve.

Marie-Anne n'avait pas peur ; elle se sentait brave près de son fiancé. Elle lui demanda machinalement, comme en rêve :

— Qu'est-ce que tu penses de tout cela, mon ami ?

—Je songe, répondit-il, que c'est peut-être là le grand secret que le Prussien t'aurait révélé si tu ne devais pas devenir ma femme.

Comme pour répondre à sa pensée, une troisième explosion ébranla l'air, accompagnée des mêmes phénomènes.

Tout à coup quelqu'un cria dans la foule :

— Québec est en feu !

Effectivement, la haute silhouette du Gilbraltar canadien n'était plus illuminée que par les fauves lueurs de ce qui semblait à cette dis-

tance une véritable conflagration. Son étincelant éclairage électrique venait de s'éteindre instantanément. Ce devait être un désastre.

— Mon journal ! pensa tout à coup Paul.

Au même moment, monsieur le notaire s'écriait :

— Ma maison ! ma femme ! mes enfants ! mes minutes !

Il n'y avait plus à songer au contrat. Le père Meunier offrit aux deux citadins de les faire conduire à la ville.

— Vite ! dit-il à l'aîné de ses garçons. Chauffe l'auto !—Car en ce temps-là, il y avait peu d'habitants à l'aise qui n'eussent leur voiture à gazoline.

Quelques instants après, Paul embrassait sa fiancée et filait à grande vitesse, en compagnie du notaire, sur le macadam poudreux de la Côte de Beau Pré.



III

NUIT NOIRE

C'était une nuit plafonnée d'étoiles, mais sans lune. Par instants, l'immense vélarium constellé semblait déchiré d'un horizon à l'autre par d'étranges fulgurations d'étoiles filantes rapides comme l'éclair, chaque fois accompagnées et suivies de ces mystérieux fracas d'explosion qui continuaient à semer l'épouvante à vingt milles à la ronde.

Le ruban gris de la route se déroulait sur un train de trente milles à l'heure sous les moêlleux pneumatiques du moto-car qui emportait Paul et le notaire du côté de la ville.

Pendant un assez long temps, ceux-ci n'échangèrent pas une parole ; tous deux paraissaient abîmés dans de profondes réflexions, cherchant sans doute en eux-mêmes l'explication des phénomènes dont ils étaient témoins depuis ce qui leur paraissait quelques minutes à peine ; car ils avaient perdu jusqu'à la notion de l'heure, et, dans le tohu-bohu de leurs esprits, c'est à qui des deux n'osait ouvrir la bouche. Tant ils crai-

gnaient que leur premier mot ne fût pris pour une incohérence d'ivrogne ou de fou.

A la fin, brusquement tiré de sa rêverie par la vive lueur d'une sorte de fusée détonante qui venait de scier le firmament presqu'en ligne droite au-dessus de leurs têtes, Paul n'y tint plus.

— Hé ! notaire, cria-t-il à son voisin en le poussant du coude comme pour le réveiller ; avez-vous fini par vous former une opinion sur ce drôle de feu d'artifice ?

— Je m'y perds, répondit le digne homme. J'étais justement en train de raccrocher dans ma pauvre cervelle certaines associations, certains rapprochements de faits... Mais non, ce serait trop insensé. Vrai, c'est à en perdre la tête. Et vous ?

— Oh ! moi, fit Paul, mon écheveau est plus brouillé que jamais. Impossible de rien déchiffrer. Pour moi, c'est de l'hébreu ou de l'allemand...

— Hé ! mon jeune ami, interrompit le notaire, vous ne croyez peut-être pas si bien dire. Je ne sais pourquoi, mais tout à l'heure il me

revenait tout à coup à la mémoire certaines petites circonstances qui dans le temps avaient piqué ma curiosité, mais que je croyais enterrées sous dix pieds de terre d'oubli.

— Certaines circonstances, vous dites? interrogea Belmont, très intéressé.

—Vous ignorez sans doute, reprit l'autre, qu'il y a une dizaine d'années, lorsque la compagnie transatlantique allemande est venue s'installer ici, je fus l'un des notaires chargés de faire signer aux habitants de l'île voisine les promesses de vente des terrains dont la compagnie elle-même et ses subsidiaires disaient avoir absolument besoin pour l'exécution de vastes projets maritimes, industriels... et le reste, sur lesquels, comme c'est d'ailleurs l'habitude en pareils cas, on laissait planer du mystère. Les contrats que nous faisions signer aux expropriés étaient rédigés sur des formules fournies par les acquéreurs eux-mêmes : grimoires verbeux, filandreux et interminables où, comme mes confrères, j'avais remarqué plus d'une clause comportant des réserves et des privilèges tellement étendus que sur certains points ils semblaient porter défi au

droit d'éminent domaine de l'Etat lui-même. Au début, les vendeurs, vieux cultivateurs que cette transaction dépossédait et bannissait du coup du bien ancestral sur lequel plusieurs générations de leur nom avaient vécu, hésitaient, faisaient même mine de refuser de signer les papiers. Mais le prix offert pour chaque arpent de terre était si alléchant, la valeur assignée à des maisons et à des granges qui tombaient de vétusté tellement au-dessus de l'ordinaire, que la résistance ne fut pas longue. Et . . . .

Ici, le narrateur s'arrêta visiblement embarrassé.

—Et après? fit Belmont.

—Eh bien, puisqu'il faut le confesser, reprit le notaire en baissant la tête comme honteux de ce qu'il allait dire, nous les professionnels, nous poussions à la vente. Que voulez-vous? La nature humaine est toujours là; on nous closait littéralement le bec avec ces ortolans qui nous arrivaient tout rôtis, sous la forme de contrats tout prêts, ce qui ajoutait tant de numéros inespérés à nos répertoires de minutes, avec riches honoraires à la clef. D'ail-

leurs, l'engouement ne se limitait pas à notre profession ; tout le public, hommes d'affaires, chambres de commerce, corps municipaux—les journalistes mêmes, et si vous aviez été là dans le temps, mon cher journaliste, vous auriez fait comme les autres. . . tous en un mot poussaient à la roue. C'était du capital étranger qui s'amenait par millions ; le pays avait tout à y gagner...

Le digne tabellion reprit, après un instant de silence :

— Voilà les brillants souvenirs que tout à l'heure je retournais ironiquement dans ma tête. Dans ma rêverie, il m'a semblé tout à coup entendre éclater à mes oreilles le ricanement diabolique de Méphisto. Car, notez bien ce que je vous dis, jeune homme, c'est là, dans cette île d'en face, que nous avons cru, sots que nous étions, travailler pour l'agrandissement de notre cher vieux Québec ; et c'est aussi de là, de cette même île ensorcelée, que part votre feu d'artifice, qui est en réalité, savez-vous quoi ?. . .

— Je n'ose y penser, dit Paul, tout frémissant.

— LE BOMBARDEMENT DE QUÉBEC ! ①

① Dans le monde officiel à Québec et à Ottawa, on sait que les incidents qui servent de base à notre récit n'ont rien de la fiction. Durant les deux ou trois

— Comment ! vous croiriez que...

La conversation fut à ce moment interrompue par le brusque arrêt de l'auto.

Depuis quelques instants, le chauffeur avait dû ralentir la course et patiner d'un côté à l'autre du chemin, qui devenait de plus en plus encombré d'équipages de toutes sortes, presque tous—chose extraordinaire—filant dans la même direction, vers Québec dont l'imposant massif, tout noir à sa base, n'apparaissait plus que comme un volcan à plusieurs cratères, vomissant

---

années qui ont précédé la guerre, les émissaires prussiens semblent avoir eu un faible pour les environs de la forteresse de Québec. La grande Ile d'Orléans, isolée, peu fréquentée, sans autre communication avec la terre ferme que par petits bateaux de marchés, exerçait sur eux une mystérieuse attraction. Endroit en effet des plus commodes pour y établir des batteries à double effet, sur Québec d'un côté, de l'autre sur les forts de la Martinière.

L'un des projets allemands les plus bizarres fut de créer un port de mer pour la compagnie transatlantique Hamburg-American à l'extrémité inférieure de l'Ile d'Orléans, lorsque l'immense rade de Québec offrait tous les avantages d'un port naturel à eau profonde. Le schema de l'entreprise comportait l'établissement d'un chemin de fer électrique sur tout le pourtour de l'Ile, l'érection d'un pont de 8,000 pieds pour communiquer avec la côte de Beau Pré : une dépense de quatorze à quinze millions de piastres, disaient les promoteurs, représentés à Québec par un baron à millions. Ils s'étaient procuré à Ottawa toute la car-

des flammes et d'épais nuages de suie et de cendre.

Le feu attire les curieux comme les mouches, on sait cela ; mais il serait injuste d'attribuer un pareil motif, en un pareil moment, à cette multitude de gens de tout âge et de tout sexe qui, les uns en voiture de louage ou en buggy, les autres en automobile, quelques-uns même à pied—car le tramway avait cessé de circuler—s'empressaient vers la ville.

Non, c'étaient sans doute, pour la plupart, des citadins précipitamment rappelés de leur maison

---

tologie hydrographique du fleuve Saint-Laurent. Sir Lomer Gouin, le premier ministre de la Province, s'écria quand on vint l'entretenir de cette proposition: " Mais vous voyez bien que ce sont des espions ! "

Là-dessus se greffaient d'autres projets visant toujours l'Ile d'Orléans. Il s'agissait d'y établir des industries allemandes. On demandait la permission d'exproprier, de construire des quais. Des agents parcoururent l'Ile, se firent donner des options sur les terres des habitants.

Une seule de ces entreprises a été mise à exécution : la création d'une fabrique de pierre artificielle à Saint-Jean de l'Ile. Depuis la déclaration de guerre, l'usine a été fermée, et le chef d'exploitation, M. Mundheim, officier gradé dans l'armée allemande, a été interné à Kingston.

Citons encore pour mémoire le fait de cet autre Allemand qui vers la même époque vint demander au gouvernement la concession des droits de pêche dans les eaux du Saint-Laurent, entre Montréal et Québec. Cette proposition de haute fantaisie n'eut pas de suite.

de campagne ou de leur tour de voiture par les sinistres lueurs de l'incendie, ou des villageois auxquels les mystérieux événements de la soirée inspiraient de mortelles inquiétudes sur le sort de leurs enfants à l'école ou de parents logés en ville.

Ils allaient mornes, soucieux, l'œil aux aguets, sous l'impression vague de quelque danger imminent, d'autant plus redoutable qu'on ne savait pas où ni quand il éclaterait. Contre l'habitude, on n'entendait pas de ces cris d'impatience ou de défi, de ces propos goguenards que les cochers et chauffeurs prennent plaisir à échanger quand ils se rattrapent ou se distancent sur les grandes routes.

A mesure que cette procession d'équipages, sans cesse grossissante chemin faisant, se rapprochait des ponts à bascule qui donnent accès au cœur de la cité, l'encombrement devenait tel qu'on n'allait plus qu'au pas. Les véhicules se rangeaient le mieux possible, deux, parfois trois de front, barricadant la route sur toute sa largeur. Bientôt il fallut faire halte, en attendant que la tête du défilé pût trouver passage sur l'étroite voie des ponts.

C'est dans un de ces moments que le teuf-teuf de la famille Meunier dut stopper, juste à un tournant du chemin. Ainsi placés, ses phares au carbure projetaient un double cône de lumière sur la lande inhabitée et d'ordinaire déserte qui borde le confluent de la rivière Saint-Charles et du fleuve Saint-Laurent.

— Voyez donc, dit le jeune chauffeur en se retournant tout à coup, tout ce monde là-bas.

En effet, à l'extrémité du triangle lumineux tracé sur le sol par les réflecteurs de la voiture, on croyait percevoir une masse confuse et mouvante comme celle d'un grand attroupement populaire.

La voix du chauffeur s'éleva de nouveau. C'était un jeune gars éveillé, qui avait, comme on dit, les yeux clairs.

— J'ai jamais cru aux histoires de feux-follets, moé, fit-il, mais, nom d'un petit bonhomme ! si c'en est pas, quéqu'c'est donc que ça ?

Et il indiquait du doigt, à quelque distance du mystérieux rassemblement, un point de la grève d'où jaillissaient d'un instant à l'autre, dans l'obscurité, des piqures blanches comme des

étincelles électriques, bizarrement rythmées, tantôt longues, tantôt brèves, qui s'éteignirent bientôt.

Presque aussitôt, Paul—qui dans sa jeunesse avait appris l'alphabet télégraphique—signalait à ses compagnons, du côté de la ville, une des vieilles maisons de la rue des Remparts ; derrière le vitrage nu d'une de ses hautes lucarnes, une main invisible agitait une lampe à pétrole, l'élevant et l'abaissant tour à tour, comme pour répondre au feu-follet de la grève.

— On dirait des signaux, fit remarquer rêveusement le notaire.

— Mon cher concitoyen, lui dit Paul d'un ton pénétré, armons-nous de courage. Nous sommes en plein drame !

Au bout de quelques minutes, la route s'était déblayée ; les deux citadins purent enfin entrer en ville, par des rues noires comme un four, mais pleines de rumeur, car tout le monde était aux portes, en quête de nouvelles que personne ne pouvait donner à coup sûr.

On entendait dire que la Citadelle, l'Armurerie, la Cartoucherie étaient en feu, qu'il n'y

avait plus ni téléphone, ni télégraphe, ni lumière électrique, ni tramway, et que des misérables, on ne savait pourquoi, voulaient faire sauter la ville. Ça et là, des vitrines étaient pauvrement éclairées de bougies ou de lampes à pétrole ; Paul entra dans un de ces établissements, griffonna quelques lignes sur un feuillet de son carnet de reportage, les remit au jeune conducteur de l'auto qu'il renvoya en toute hâte au village. Voici ce qu'il mandait à son futur beau-père :

" Gardez ceci pour vous. Un grand malheur se prépare ! Il a été souvent question d'un voyage pour ma chère Marie-Anne ; mes bonnes parentes de là-bas, dont vous avez l'adresse, l'attendent toujours à bras ouverts. Croyez-moi, conduisez-la avec sa mère, sans perdre une minute, dès cette nuit, à la première station de chemin de fer où les trains circulent encore. Les hommes doivent rester à leur poste. A la grâce de Dieu !—PAUL BELMONT."

Paul courut ensuite à son journal. Hélas ! il n'y avait plus de journaux. Les machines à composer, les presses, tout était arrêté. L'énergie électrique, la lumière, tout avait subitement manqué de bonne heure dans la soirée, en même

temps que le téléphone et le télégraphe. Isolement complet...

— *What is the matter with Quebec, old chap* ? éclata tout-à-coup une voix familière aux oreilles de Paul, comme celui-ci débouchait sur la Place centrale de la Haute-Ville, où la Basilique de Notre-Dame de Québec et l'Hôtel de Ville—le spirituel et le temporel—se font vis-à-vis comme deux excellents voisins.

Et le nouveau venu donna un vigoureux " shake hands " à notre jeune ami, qui répondit non moins cordialement.

Arrêtons-nous ici un instant, pendant que la foule s'accumule d'une minute à l'autre sur la Place, lugubrement éclairée par les réverbérations intermittentes de l'incendie aérien allumé par des mains criminelles, qui est en train d'achever la destruction de la forteresse et de tout ce qui faisait la protection militaire du vieux Québec.

Des nouvellistes effarés parcourent les groupes, apportent des récits à faire frémir. Sur les deux cents soldats et officiers de la garnison, au moins cent cinquante ont été écrasés sous les décombres

de la citadelle. Les arsenaux, le Manège Militaire, la Cartoucherie, l'Armurerie, sont en cendres. En deux mots, Québec est à la merci d'une bande de brigands.

Quels brigands ? Là-dessus, les avis sont très partagés. Les " Monsieur je sais tout " ne manquent pas. L'un deux déclame d'un ton suffisant, au centre d'un groupe attentif, qu'il ne faut pas s'étonner de ce qui arrive. On assiste en ce moment à l'explosion de la Grrrande Révolution Sociale, tant de fois et depuis si longtemps annoncée, prédite par les astrologues politiques. L'orage grondait sourdement partout ; en bien des endroits, il se manifestait par des grèves retentissantes. Mais les Gros Intérêts, monopoleurs, capitalistes, législateurs mêmes, se sont bouché les oreilles, ont fermé les yeux à l'évidence. A en croire le bavardage de cet augure, ce qui se passe en ce moment à Québec se produit simultanément dans tous les centres industriels des deux mondes...

Pour Paul et le camarade qui l'a interpellé dans la langue de Shakespeare, le mot de l'énigme diffère notablement de la version qu'on vient

d'entendre. Paul a d'abord répondu, lui aussi, que ce qu'il y a, c'est que Québec est aux mains des bandits ; mais lorsque l'autre demande " Quels bandits ? ", il lui répond tout crûment :

— Tes pareils !

Et là-dessus, les deux camarades, loin d'en venir aux mains, partent bras-dessus bras-dessous et se perdent dans la foule.



IV

NUIT BLANCHE

Quelques mots sont ici nécessaires pour expliquer le singulier mélange de cordialité et de rudesse qui, d'après les derniers mots qu'on vient de lire, semble caractériser les relations de notre jeune ami Paul avec le personnage qui vient d'entrer en scène.

Il est bon de dire que Jimmy Smythe—tel est le nom du nouveau venu—et Paul Belmont sont deux confrères en journalisme, aux antipodes l'un de l'autre en politique, et, pour compléter l'antithèse, deux amis de cœur qui ne peuvent se souffrir, en apparence du moins.

Toujours pris comme chien et chat, n'empêche qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Ils se rejoignent tous les midis à l'heure de l'apéritif, et c'est souvent ensemble, dans leurs bruyants tête-à-tête de la soirée, où de graves questions sont débattues sur un ton aigu, qu'ils aiguisent leur plume pour le duel du lendemain.

Quand on les voit passer dans la rue bras-dessus bras-dessous, on dit : Voilà Oreste et

Pylade ! Ajoutons qu'Oreste Belmont avait prié Pylade Smythe, comme son " best man", de lui servir de témoin à la célébration de son mariage, lorsqu'elle aurait lieu... Dieu sait quand maintenant.

Pour le moment, les deux inséparables se frayaient un passage à travers la foule massée sur la Place, lorsque tout-à-coup ils remarquèrent que le caquetage de tout ce monde, qui jusque-là les empêchait de continuer leur conversation aigre-douce à moins de s'invectiver à pleine tête, avait soudainement baissé par demi-tons et allait *diminuendo* d'un groupe à l'autre, comme il arrive dans les grandes assemblées populaires au moment où les discours vont commencer. Cette fois, il s'agissait de bien autre chose que d'éloquence.

Un chant bizarre, lointain d'abord, mais se rapprochant rapidement. semblait monter des rues étroites qui serpentent sur le flanc nord du promontoire et servent de communication entre les bords de la rivière Saint-Charles et la Haute Ville.

Chanter en un pareil moment ! qui pouvait

se permettre une pareille monstruosité? Etait-on revenu aux temps barbares, où un Néron se faisait porter en triomphe, le luth à la main, à travers les carrefours de Rome incendiée par ses ordres?

La stupeur générale fut encore plus profonde lorsqu'on vit déboucher le groupe des chanteurs à l'angle d'une des rues voisines à la lueur de torches flamboyantes brandies ça et là pour éclairer leur marche. Il se fit un grand mouvement parmi les spectateurs les plus rapprochés, comme pour aller couper court à cette scandaleuse mascarade.

Mais les contre-manifestants reculèrent aussitôt. Ils s'étaient trouvés face à face avec toute une horde de gens armés, avançant militairement en colonne serrée, huit par huit, cadençant leur pas sur l'air de marche qu'ils continuaient à vociférer à pleine bouche. Quelques-uns portaient sur la tête une manière de casque de pompier surmonté d'une pointe dorée, mais la plupart des couvre-chefs étaient le melon de tous les jours, ou cette espèce de mitron qui sert de bonnet de police aux soldats allemands. Toute la bande paraissait très fière d'elle-même.

Du reste, le curieux instrument de musique que la plupart portaient sur l'épaule ou à la grenadière ne permettait à personne de douter de leur talent de société ; il leur garantissait à coup sûr toute liberté de donner des sérénades sans se soucier le moins du monde si leur chorale blessait les oreilles ou offensait les sentiments de leurs auditeurs.

Quelques-uns d'entre eux se servaient déjà de ce drôle de saxophone pour bousculer rudement les jeunes gars que la curiosité attirait trop en dedans de la ligne de marche. Des cris de frayeur ou de douleur ajoutaient ça et là quelques notes de contralto à ce barytonage déjà terrifiant par lui-même.

L'ensemble de ces centaines de voix mâles, singulièrement gutturales, chantant dans un unisson parfait, ne manquait pas d'une certaine beauté. L'auditoire n'en pouvait dire autant de la mélodie elle-même, plutôt monotone et dont on ne comprenait pas un traître mot.

Entre chaque couplet, il y avait un intermède de quelques mesures où la cadence du pas militaire semblait répéter le refrain en sourdine,

comme les batteries de tambours entre deux sonneries de clairons ; puis l'hymne reprenait sa dolente ascension du grave à l'aigu, avec ça et là un court motif rappelant quelque air de vieux cantique d'église, et tout cela se terminait platement par quelques notes prolongées sur lesquelles les voix semblaient s'attarder avec une ferveur toute particulière, comme si les paroles finales, d'une sonorité toute nasale, eussent eu la faculté de produire une griserie à elles propre.

— En voilà une drôle de complainte ! ne put s'empêcher de crier quelqu'un dans la foule.

Des gens qui avaient voyagé en Europe renseignaient leurs voisins. " Ce que vous entendez là, disaient-ils, c'est " *Die Wacht am Rhein* " (La Garde au Rhin), un air que les Allemands gueulent à tout propos depuis 1840, et dont ils ont fait leur hymne national."

— Ah ! bien, fit un étudiant, mince d'hymne national, *alorse*... Nous avons mieux que cela.

Et d'une voix de stentor il entonna l'inspirante mélodie de Calixa Lavallée : *O Canada*!

Un autre groupe se mit à attaquer la *Marseillaise*. Et pendant quelques minutes ce fut un

capharnaüm à ne plus s'entendre, une discordance à déchirer les oreilles.

On comprit bientôt l'impossibilité physique d'harmoniser les airs français sur un thème allemand. Les étudiants furent les premiers à abandonner la partie, et pour cause. Une section de la colonne des troubadours en marche avait fait mine de braquer sur eux une douzaine au moins de ses instruments de musique ; mais, sur un geste impérieux de celui qui marchait en tête de la section, apparemment l'un des chefs d'orchestre de cette parade nocturne, les clarinettes s'étaient remises au repos, et le cortège poursuivit sa marche et sa nasillarde mélopée.

Dans le petit mouvement de panique produit par cet incident, les premiers rangs de la foule s'étaient soudainement éclaircis, et Paul et son ami, qui s'étaient placés sur les marches du péristyle de la cathédrale pour mieux voir, se trouvèrent dégagés ; il n'y avait plus personne devant eux pour leur masquer la vue.

Tout à coup, Paul poussa un cri de stupeur. En tête de la troupe qui défilait en ce moment devant lui, il venait de reconnaître, à la lueur

d'une torche, Biebenheim !... Biebenheim en chair et en os, plus raide que jamais, corsé dans une longue redingote que retroussait par derrière le bout luisant d'un fourreau de sabre, coiffé d'un casque surmonté d'une tête de pique qui le grandissait d'au moins deux pouces.

— Le Prussien ! s'exclama Paul.

Biebenheim se retourna vivement, comme à l'appel de son nom. A la vue du fiancé de Marie-Anne, sa face rubiconde s'éclaira d'un ricanement féroce ; sa main droite fouilla un instant l'intérieur de sa capote, en sortit aussitôt armée d'un long pistolet d'ordonnance, qu'il braqua sur Paul.

D'un geste violent, Smythe, au risque d'être atteint lui-même, poussa son ami derrière un pilier de la balustrade. La balle du Prussien alla frapper en pleine poitrine une pauvre femme qui, avec un enfant dans les bras, suivait de seuil de l'église cette scène sans y rien comprendre. Une longue clameur d'horreur s'éleva de toutes parts :

— Ce ne sont pas des Allemands, ce sont des Sauvages !

Le cri de Paul fut un rugissement de rage :

— Ah ! gueux de Prussien, je te retrouverai !

Le confrère Smythe, plus calme, le prit par le bras en lui disant tout bas :

—*Come with me* !

Et tous deux disparurent dans les ténèbres d'une ruelle voisine.

. . . .

Jusqu'à ce moment, on peut dire que la ville entière ne savait rien, ne comprenait rien de ce qui se passait dans ses murs. On avait marché de surprise en surprise ; on était intrigué, ahuri, vaguement inquiet, effrayé sans savoir pourquoi, car en général on ne devinait pas le premier mot du drame qui se jouait.

Il faut plus que les deux ou trois heures qui s'étaient écoulées depuis les premières explosions qui avaient troublé les échos de ce beau soir d'été pour réunir dans une commune pensée, dans un mouvement d'ensemble, une population de cent mille habitants, dispersée aux quatre coins d'une grande ville, et subitement privée de toute communication téléphonique.

Mais, devant le corps ensanglanté et agoni-

sant de la malheureuse femme du peuple tombée sous la balle d'un assassin devant le grand portail de la Basilique, avec un petit enfant gémissant à ses côtés, la réalité se fit tout d'un coup jour dans l'esprit des spectateurs, qui s'étaient rués dans cette direction, au moment où la queue du mystérieux bataillon disparaissait dans l'ombre d'une rue voisine.

La réalité, c'est qu'on assistait à la troisième prise de Québec. Depuis plus de cent cinquante ans, pareil événement ne s'était pas vu. C'était une des plus terrifiantes pages de l'histoire du monde qui allait s'écrire avec du sang !

Oui, avec du sang. Car le dernier mot n'était pas dit : si cette fois un ennemi qu'on ne se connaissait pas, qu'on avait reçu à bras ouverts, hébergé, subventionné même, avait pu, par une ruse infâme, par un coup de main sans précédent, s'emparer de la place pour ainsi dire sans coup férir, et se rendre maître d'une population sans défiance, sans armes, sans direction, un pareil crime, comme celui de Caïn, crierait vengeance au Ciel. Il ne resterait pas impuni.

Ce n'était que le premier acte du drame.

Maintenant qu'on en devinait les principaux acteurs, les fils de la trame se rattachaient à vue d'œil.

Depuis quelques jours, le grand hôtel à la mode regorgeait de monde, tantôt de soi-disant touristes en quête de belle nature, tantôt c'était un parti de riches capitalistes américains à la recherche de placements gigantesques pour leurs millions ; en réalité, c'était l'état-major de l'expédition.

Dans la journée même, il était arrivé des trains chargés de faux pèlerins de la Bonne Sainte Anne : leurs bâtons et béquilles étaient des carabines, leurs besaces des havresacs.

Ah ! le secret avait été supérieurement gardé ! Il fallait une habileté diabolique pour monter un pareil guet-apens sans éveiller les soupçons des autorités des deux côtés de la frontière. Des espions disséminés dans chaque quartier avaient adroitement entretenu la population dans une fausse sécurité ; c'étaient eux qui, dans la soirée, avaient donné le signal de l'invasion.

Le moment était bien choisi ; ils savaient combien de soldats de la garnison étaient en

permission ce soir-là, que le service de police était concentré à l'une des extrémités de la ville, que tel ou tel représentant de l'autorité civile ou militaire était en villégiature. D'autres, le maire de la Cité, les principaux magistrats, étaient gardés à vue dans leurs maisons. En un mot, la ville avait été prise par surprise.

Telles furent les nouvelles qui se colportèrent de bouche en bouche, avec la rapidité du téléphone absent. L'effet n'en fut pas moins électrique. En un clin d'œil, sans transition, les paisibles citoyens de la cité de Champlain, bourgeois et ouvriers, tous sentirent s'opérer en eux une sorte de transfiguration.

Un feu nouveau sembla couler dans leurs veines avec le bon vieux sang gaulois et celtique dont les plus nobles races du Vieux Monde ont fécondé le sol de la Jeune Amérique. Tous, hommes, femmes et enfants, sentirent courir à fleur d'épiderme le singulier et délicieux frisson de la tragédie, symptôme physique des plus sublimes exaltations de l'âme.

Le père de famille, en rentrant au logis après cette soirée agitée, se voyait aussitôt entouré,

pressé de questions, et pendant le récit des scènes dont il venait d'être témoin, il se sentait tout fier de lire, dans les grands yeux émerveillés, brillant d'un éclat inaccoutumé, de son épouse et de ses enfants, l'âpre résolution de ne pas se laisser abattre, advienne que pourra.

Tout de même, dans la bonne ville de Québec, à laquelle des malins avaient fait la réputation d'avoir le sommeil un peu dur, on ne dormit guère cette nuit-là ; ou, si on le fit, ce ne fut que d'un œil !



V

DEUX PROCLAMATIONS

Il n'arrive pas à tout le monde de se coucher loyal sujet du roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, et de se réveiller à l'aurore sous le joug de fer de l'Empereur des Allemands.

C'est du moins ce brusque changement à vue que proclamait, au soleil levant, au lendemain des scènes que nous venons de raconter, le sinistre emblème qui avait remplacé le pavillon britannique au grand mat de la citadelle, visible de très loin de son poste aérien à trois cents pieds au-dessus du fleuve : trois larges bandes horizontales, noir, blanc et rouge, au centre desquelles se détachait crûment la silhouette d'un oiseau gigantesque couleur de suie, plutôt vautour qu'aigle, objet d'épouvante avec ses griffes écarquillées, son bec crochu et ses ailes d'apocalypse.

Si ceux qui s'étaient empressés d'afficher cette marque de prise de possession s'étaient fait une fête de l'effet de terreur qu'elle produirait, ils en furent quittes pour leurs frais d'étalage.

Le jour s'était levé paresseusement, enveloppé d'une buée tiède derrière laquelle le globe solaire rougeoyait comme à travers un verre fumé, présage d'une journée chaude.

Droit en face de cette morne aurore, sur la cime du Cap, le drapeau germanique, flasque et presque sans vie, avait plutôt l'air d'un drap mortuaire avec sa bande noire dominante.

Il avait beau chercher à s'exhiber ; à peine de temps à autre un léger souffle de vent parvenait-il à redresser ses longs plis ; mais cela ne durait qu'un instant, il retombait aussitôt en loque et pantelait accroché à ses drisses comme le corps affaissé et disloqué d'un pendu.

Du reste, cette fantastique apparition ce matin-là sembla passer inaperçue. Le peuple matinal se rendait à l'ouvrage comme d'habitude, à l'appel des sifflets de manufactures. On eût juré qu'il n'y avait rien de changé, qu'il ne s'était passé absolument rien d'anormal.

La ville reprenait son petit train-train ordinaire comme si le drame de la veille n'eût été qu'un mauvais rêve mis en déroute par la cloche

du réveil comme les dernières brumes de la nuit le sont par le soleil levant.

A mesure que l'heure avançait, l'animation devenait plus bruyante dans les rues. Après le défilé des ouvriers, c'était le tour des employés de commerce, puis des patrons et des gens de profession de regagner leurs places d'affaires.

Et personne, dans cette foule empressée, dégringolant agilement les escaliers et les côtes escarpées qui conduisent à la ville basse, alors encore le centre du grand mouvement commercial, ne semblait même remarquer qu'un nouveau drapeau flottait sur la citadelle.

La population entière n'avait pas l'air plus émue à la vue de ces couleurs étranges qu'à la lecture de l'immense écriteau que des colleurs d'affiches étaient en train de placarder sur toutes les places publiques.

Ce curieux document, imprimé en épais caractères, portait pour titre le mot : **Proclamation** d'une noirceur effrayante—proclamation comme on n'en avait encore jamais vu à Québec. Il se lisait ainsi :

PROCLAMATION

A LA POPULATION DE QUÉBEC

Sur l'ordre de Sa Majesté l'Empereur des Allemands, une partie des armées qu'il a envoyées pour délivrer le Canada du joug de l'Angleterre s'est emparée de la forteresse et de la ville de Québec.

En ce moment, les armées de Son Impériale Majesté pénètrent victorieuses en France, en Grande-Bretagne, en Russie. Comme toute résistance est inutile, je m'adresse au bon sens de la population de Québec pour m'aider dans l'accomplissement de la tâche dont mon Auguste Souverain m'a chargé.

L'armée allemande fait la guerre aux soldats, non aux citoyens. Elle garantit aux habitants une entière sécurité pour leurs personnes et leurs biens, aussi longtemps qu'ils ne se priveront pas eux-mêmes, par des entreprises hostiles, de cette confiance.

Le Commandant de la Ville porte à la connaissance publique les dispositions suivantes :

I—L'état de siège est déclaré dans la contrée occupée par les troupes allemandes.

II—Seront punis de la peine de mort toutes personnes

1o Qui prendront les armes contre les gens appartenant aux troupes allemandes ou faisant partie de leur suite ;

2o Qui détruiront les ponts, endommageront les lignes télégraphiques ou téléphoniques, les chemins de fer, les munitions, les provisions ou les quartiers des troupes, ou rendront les chemins impraticables ;

3o Qui arracheront ces affiches ;

4o Qui entreront en communication avec les troupes ennemies.

III—Il est défendu pour tous les habitants :

1o Tout attroupement dans les rues ;

2o De se promener dans les rues après 7 heures du soir ;

3o De quitter la Ville après 7 heures du soir ou avant 5 heures du matin, sans la permission de l'autorité allemande.

IV—Les autorités de la Ville et la police doivent venir se mettre à la disposition de l'autorité militaire allemande.

V—Les troupes allemandes ont l'ordre d'exécuter strictement toutes ces dispositions, par des sentinelles et des patrouilles, qui sont autorisées à tirer sur quiconque cherche à s'y soustraire.

GOELINGER
Général commandant en chef
des troupes à Québec (1)

---

(1) Texte emprunté presque en entier à la proclamation affichée à Lunéville, en août 1914, pendant l'occupation prussienne.

Les gens passaient devant cette monumentale pancarte, y jetaient un rapide coup d'œil et filaient sans mot dire, sans manifester la moindre émotion, pas même le moindre étonnement.

Les seuls qui ne bougeassent pas de ces centres d'attraction étaient des factionnaires fusil au bras, et quelques individus en tenue civile—des espions probablement, non moins probablement aussi appartenant à cette classe privilégiée mentionnée dans la proclamation comme " faisant partie de la suite des troupes allemandes ".

Ces derniers affectaient parfois de se mêler aux passants lorsque ceux-ci s'arrêtaient un instant devant l'affiche. Ils faisaient alors mine de lire attentivement et de commenter à haute voix certaines clauses de l'ordonnance, tout en reluquant de travers leurs voisins pour tâcher de découvrir sur leurs traits quelques signes d'effroi ou de mécontentement. Bernique ! toujours visages de bois.

Ce fut bientôt le tour de ces agents provocateurs de se livrer eux-mêmes à des manifestations trahissant l'extrême désappointement qui les agaçait de plus en plus. Ils ne comprenaient

absolument rien à cette impassibilité, qui semblait générale.

— Drôle de populo ! se disaient-ils entre eux. Pas moyen d'en tirer un mot plus haut que l'autre. Quand on leur adresse directement la parole, ils répondent poliment, puis passent leur chemin, tout comme s'ils ne se rendaient pas compte de leur propre situation. On dirait, ma foi, que c'est naturel chez eux.

— Ah ! pour ça, dit l'un des affidés, ça ne m'étonne pas du tout. Aux Etats-Unis d'où je viens, Québec a le nom d'avoir conservé intacte la courtoisie, la gentilhommerie du bon vieux temps.

— N'importe, fit un autre. Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. On dirait un mot d'ordre...

A celui qui fit cette dernière remarque, on aurait pu dire : L'anguille brûle.

....

Ceci nous ramène à nos jeunes amis Oreste et Pylade, que nous avons brusquement laissés hier soir, l'un entraînant l'autre dans une des rues les plus noires de la Haute Ville.

Ils n'ont pas perdu leur temps, on va le voir. Jimmy a conduit son confrère dans l'arrière-boutique de son imprimerie, où, à la lueur papillotante de quelques bougies, plusieurs ouvriers typographes s'étaient réunis en attendant les ordres des patrons.

Les longues explications sont inutiles entre ces deux fines mouches. Tous deux se comprennent à mi-mot. Ils ne prennent même pas le temps de se chamailler, cette fois.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire? demande simplement Jimmy, en allumant sa pipe.

Et Paul répond laconiquement :

— Le dire serait trop long. Je l'écris.

Au fur et à mesure qu'il griffonne, il jette sur la table où est accoudé son ami les feuillets, l'un après l'autre, qu'il a couverts de ses pattes de mouche. C'est une sorte de manifeste adressé à la population, plus concis, mais aussi beaucoup plus vibrant et plus certain d'être lu et goûté que la comminatoire proclamation du général allemand.

Jetons un regard par dessus l'épaule de Jimmy; voici ce que nous lisons avec lui :



Chs. Huot del.

Nous avons prêté le serment d'allégeance à Sa Majesté le roi de Grande-Bretagne, et lui seul a le pouvoir de nous dégager.—(Page 107).

MOT D'ORDRE

Citoyens ! vous êtes victimes d'un odieux guet-apens.

La ville est aux mains d'une horde de forbans. Pour le moment elle est sans défense.

Nos chefs officiels sont prisonniers, incapables d'agir.

La direction qu'ils ne peuvent nous donner, c'est à nous de la prendre.

Ce qu'il y a à faire d'ici à nouvel ordre, le voici en peu de mots :

" Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent." [1]

Retournez à vos occupations journalières. Evitez toute manifestation, toute dispute, tout esclandre. Surtout, gare aux agents provocateurs qui vous guettent au passage.

Patience vient à bout de violence : voilà le mot d'ordre.

Courage ! on veille sur vous.

Restez tranquilles, et attendez !

Le secours viendra. Il s'en vient !

LE COMITÉ DES VIGILANTS.

---

[1] Copie textuelle d'un avis placardé par toute la France pendant la guerre, par ordre du gouvernement.

Et au-dessous de la signature, cette petite note :

“ Détruisez cet avis après l’avoir gravé dans votre mémoire, et passez le mot d’ordre à vos amis ”.

— *Begad*! s’écria l’Anglais, c’est exactement ce que j’avais en tête. Je me disais justement que, puisqu’il n’y avait personne au gouvernail, il fallait que quelqu’un prît la barre. Pourquoi pas nous deux ?

— C’est cela, dit Paul. Seulement, il faudra gouverner dans l’ombre.

—*Power behind the throne*, fit Jimmy gaiement.

— C’est souvent celui-là qui est le plus à craindre, ajouta Paul d’un ton grave. Et maintenant, ho ! les typos, à l’ouvrage !

Ce ne fut pas long. En un tour de main, le manifeste fut composé à la casse en autant de multiples qu’il y avait sur place de presses à pédale pour en faire le tirage.

Et voilà comment il se fait que, de grand matin, à la place de la gazette absente, la plupart des dix mille ménages logés en ville recevaient ce sage avertissement qui semblait tomber du

ciel, mais qui en réalité, sous l'apparence inoffensive d'une feuille volante de commerce, avait été adroitement distribué par des commissionnaires en chair et en os sans éveiller les soupçons de la patrouille.

Après l'avoir lu attentivement, en avoir bien pesé le sens, on avait grand soin de le jeter au feu, en bénissant du fond du cœur le bon génie invisible qui se dévouait ainsi pour le salut commun.



VI

UN TOURNOI "UP TO DATE"

Dans cette même calme et déjà chaude matinée de juillet, une grande animation régnait dans un certain rayon autour du somptueux palais qui occupe—approximativement sinon exactement—le site aérien où se dressait jadis au bord du Cap l'historique Château Saint-Louis, résidence des gouverneurs du Canada sous la monarchie française.

C'est encore un château, beaucoup plus vaste et plus riche que l'ancien, mais il a changé de nom et de destination, comme de forme et de dimensions. Inutile d'insister sur un fait à vrai dire universellement notoire : il est entendu que le Château Frontenac de Québec, abréviativement nommé le Château, est l'une des plus belles hôtelleries de luxe du monde entier.

Là comme dans le reste de la ville, on semblait n'avoir dormi que d'un œil, car dès le petit jour c'étaient des allées et venues presque continuelles entre le Château et ce qui restait de la citadelle voisine, dont les envahisseurs noc-

turnes s'étaient emparés sans péril et sans gloire, attendu que les quelques survivants de la garnison s'étaient beaucoup plus préoccupés de retirer des décombres leurs malheureux camarades enterrés vivants que de prolonger une défense d'ailleurs humainement impossible.

Tout ce qui portait khaki, officiers ou subalternes en vie, avait donc été coffré, et la ville, au moins pour un temps, était bel et bien aux mains des Allemands.

Le bombardement, savamment repéré, avait eu l'intelligence de commencer par disposer sommairement des grands quartiers de commandement, écrasant sous des ruines fumantes à peu près tout le personnel supérieur, de sorte que ceux de la petite garnison qui avaient échappé au désastre s'étaient trouvés dès le début sans chefs et sans direction.

Quant aux bataillons de ville, Milice Volontaire et Garde Civique, la destruction des arsenaux et magasins militaires les réduisait du coup à l'impuissance.

Le gros des deux mille hommes qui composaient le corps d'invasion, et qui à vrai dire

n'avaient eu qu'à pénétrer dans la place démantelée en chantant *Deutschland über alles*, s'était, après sa facile victoire, installé tant bien que mal pour la nuit dans ce qui restait debout des casemates, ou avait couché à la belle étoile.

Quant à l'état-major, déjà, comme on l'a vu précédemment, inscrit pour un bon nombre au grand hôtel sous de faux noms de voyageurs, il n'avait pas eu à déménager ses quartiers généraux ; il s'était tout bonnement, par droit de conquête, emparé de tout un pavillon du vaste établissement, où d'heure en heure des courriers apportaient les rapports des différents postes ou venaient prendre les nouveaux ordres.

Jusqu'ici, les rapports reçus étaient d'une monotonie désespérante : tout était paisible en ville, toutes les issues indiquées sur les plans secrets de l'état-major, ponts, embarcadères, gares, chemins de voiture, étaient gardées à vue; le maire et les principaux échevins confinés dans leurs maisons cernées de toutes parts.

Dans cette procession de commissionnaires affairés qui passaient et repassaient dans les corridors du Château, on en remarquait qui ne

portaient pas l'uniforme : ceux-là devaient appartenir à l'honorable catégorie des gens sans aveu qui, d'ordinaire, sont pris à l'emploi de ce qui en anglais porte le nom adouci de *Secret Intelligence Service,* mais de ce que nous, Gaulois habitués à appeler un chat un chat, dénommons tout brutalement l'*Espionnage.*

Inutile de dire que la petite armée d'invasion avait dans l'hôtel, à côté de la hiérarchie militaire proprement dite, un bureau spécial d'intelligence secrète, desservi en sous-main par toute une ribambelle de sacripants de bas étage chargés de surveiller la population. S'il n'en dépendait que de ces bons apôtres, la bénigne proclamation du commandant ne tarderait pas à recevoir son unique et expéditive sanction : la peine de mort. Jusqu'ici, on l'a vu, ces sbires *incognito* n'avaient guère été heureux dans leurs entreprises.

. . . .

La magnifique promenade aérienne, mieux connue sous le nom de Terrasse Dufferin, qui s'étend depuis le Château jusqu'au pied du glacis de la citadelle, était à cette heure encore

matinale moins achalandée que d'ordinaire, sans toutefois être tout à fait déserte.

On y apercevait ça et là quelques-uns des conquérants, les uns flânant sur les banquettes le sabre entre les jambes, d'autres paresseusement adossés à la balustrade du bord, causant bruyamment entre eux, se donnant mutuellement du *herr hauptmann* ou du *herr oberstlieutenant*, sans jamais manquer, comme de raison, de nuancer d'un ton la distance hiérarchique qui sépare ces grades l'un de l'autre. Autre distinction non moins perceptible : dans la manière de porter le harnachement de guerre, la différence était frappante entre le junker fraîchement arrivé de Prusse, et le *German-American* raccolé pour la circonstance dans quelque brasserie de Milwaukee ou quelque *machine-shop* de Pittsburg :—le premier rigidement moulé dans sa tunique, l'autre mal à l'aise et gauche dans l'uniforme d'occasion qu'il avait dû se procurer à la hâte sur réception de l'ordre secret qui l'appelait inopinément au service et lui enjoignait de se rapporter à date fixe à Québec.

Après le petit déjeuner matinal, les plus hardis

de ces pensionnaires armés de pied en cap se risquent peu à peu dans les rues voisines.

Parmi eux se trouvent sans doute des critiques d'art. Le monocle à l'œil, ils toisent Champlain d'abord, puis Laval d'un air entendu et dédaigneux ; il y a beau temps qu'il ne se fait plus de ces petits monuments d'enfant en Allemagne. Ils voudraient voir la tête que feraient les petits Canadiens en présence de la gigantesque statue équestre de Guillaume Ier sur la Place du palais impérial à Berlin. ①

Notre cathédrale du 17ième siècle, nos vieilles maisons du temps des Français ne leur disent rien qui vaille. Le massif du grand hôtel lui-même leur fait pitié : servile plagiat des châteaux Renaissance de la Loire, voilà tout.

— Ah ! s'écrie tout à coup l'un de ces *herr professors*, voici au moins qui nous rappelle un peu le Vaderland.

---

① Un ami qui a visité Berlin nous raconte que son guide allemand voulut à tout prix lui faire admirer chaque détail de cette merveille de lourdeur. Après lui avoir signalé les statues allégoriques qui ornent la base du monument, le buveur de bière lui dit avec un gros rire épais: Surtout, remarquez où l'artiste a mis la Paix! juste sous la queue du cheval de l'Empereur!. . . Preuve du bon goût prussien.

Et les voilà figés en muette admiration devant l'Hôtel des Postes, coiffé comme eux d'un casque à pique trop kolossal pour sa taille...

Mais dix heures sonnent au beffroi de l'Hôtel de Ville ; aussitôt tous ces guerriers pirouettent automatiquement sur leurs talons, et convergent vers l'hôtel au pas accéléré, en râclant l'asphalte de leurs longs sabres.

Dans la grande cour intérieure du Château, piaffent impatiemment quelques chevaux sellés, ce sont les plus fringants qu'on ait pu réquisitionner à l'écurie de louage de la rue voisine.

Un peloton d'une douzaine de carabiniers qui vient justement de descendre avec fracas de la citadelle en tapant du pied comme s'ils avaient été cinquante, s'est planté en rang d'oignons droit en face du grand perron de l'hôtel. Le lieutenant qui le commande a l'air très fier de son troupeau, qui a été évidemment trié pour produire un effet d'alignement de précision, car les douze héros sont à un cheveu près tous d'égale taille, et vus de profil leurs douze nez n'en font qu'un.

Cet officier lui-même, cambré et bombé jus-

qu'à en craquer, semble poser pour la reproduction du portrait tracé au siècle dernier par Henrich Heine, ce merveilleux poète, allemand de cœur et de naissance, mais non prussien, lorsqu'il écrivait :

" Toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois et droits comme un I, on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis. L'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens ; ils le portent maintenant à l'intérieur."

Cette petite parade, ce commencement de cavalcade, n'étaient pas là pour rien.

Ce qu'il y avait dans l'air, disons-le tout de suite. Le " Général Commandant des troupes à Québec ", comme il s'intitulait pompeusement lui-même, avait décidé dans sa sagesse d'aller rendre visite à l'Exécutif provincial.

Il aurait pu tout simplement sommer les membres de ce corps supérieur de venir eux-mêmes se mettre à la disposition des autorités militaires, comme il avait déjà fait pour les chefs du conseil municipal, qu'il avait tout de même séquestrés dans leurs maisons pour s'assurer de leurs personnes. Il lui sembla plus

diplomatique de se déranger lui-même cette fois; c'était de sa part un grand honneur à leur faire, une extrême condescendance dont ils lui sauraient gré sans doute. Gants blancs d'abord ; main de fer ensuite.

Il avait à ce sujet son idée de derrière la tête, car, sur les rapports des algazils secrets chargés depuis longtemps de sonder l'opinion dans cette partie du pays, il en était venu à la conclusion que la population de la province française du Dominion était pour le moins aussi mûre que la factieuse Irlande pour la révolte en masse contre le régime anglais.

Aussi, lorsque le suisse de l'aristocratique hôtellerie ouvrit toutes grandes les portes du vestibule pour lui livrer passage ainsi qu'à sa suite, le général Goelinger avait sur les lèvres un sourire d'une mansuétude si paternelle, si engageante, dans ses petits yeux couleur d'eau un clignement si expressif de satisfaction machiavélique, en un mot toute sa personne affectait une allure si différente de sa gourme grognonne habituelle que le peloton d'escorte crut un instant qu'on lui avait changé son général. Dans

son trouble, il exécuta tout de travers le présentez armes.

La demi-douzaine d'officiers bien comptés qui composaient l'état-major du commandant pour l'occasion sauta en selle après lui, et la petite troupe partit au pas dans la direction du Parlement, où l'imposant Von Goelinger, dans une courte note dont il avait adouci les termes autant que possible, avait requis le chef de l'Etat et ses ministres de se trouver à l'heure dite pour le recevoir.

S'il avait compté sur l'effet théâtral de cette exhibition de casques étincelants au soleil, il dut être profondément désappointé. Pas un joli minois, pas même un bonnet de servante ou une coiffe de nourrice aux fenêtres de l'aristocratique rue Saint-Louis ; à peine ça et là quelques piétons tellement affairés ou absorbés dans leur conversation qu'ils ne tournaient seulement pas la tête pour admirer la fringante cavalcade. Que voulez-vous ? cette bonne vieille rue Saint-Louis en a tellement vu, de ces galas à panache, qu'elle n'en fait plus le moindre cas.

Au Parlement, les conquérants eurent une

nouvelle déception. Laissant leurs montures aux soins de l'escorte à pied, le commandant et ses officiers furent introduits par les huissiers dans la salle où les attendait le chef du ministère entouré de ses collègues.

Par une bizarre fantaisie du hasard, il se trouva qu'en comptant bien de part et d'autre, les deux chefs en présence avaient exactement le même nombre de seconds : ils étaient sept de chaque côté !

Allait-on assister à un tournoi dernier genre entre militaires et civils, nous allions dire entre la Force et le Droit ? Dirait-on dorénavant le Combat des Sept, comme il y eut autrefois le Combat des Trente, que cette singulière coïncidence remettait en mémoire ? Serait-ce à quelque six cents ans d'intervalle la répétition, sur une moindre échelle, de cette historique bataille à mort où Benborough et ses "soudoyers" mordirent la poussière, et où fut crié l'héroïque remède contre la soif : "Bois ton sang, Beaumanoir ! il te rafraîchira" ?

A tout événement, il faut convenir que cette fois l'avantage des armes n'était pas du côté de

Benborough-Goelinger, puisque celui-ci s'engageait dans une lutte où il aurait à manier sa langue au lieu de l'épée suspendue à son côté.

La partie débutait mal pour lui. Il s'était attendu à avoir affaire à la tête même de l'Exécutif. Général contre Gouverneur, à la bonne heure ; voilà qui eût été traiter d'égal à égal. Il y aurait eu libre échange d'Excellences, donnant donnant.

Au lieu de cela, on le mettait en présence d'un simple chef de ministère, qu'il ne savait trop en quels termes interpeller sans manquer au protocole. Pour un homme comme lui habitué à l'étiquette chatouilleuse de l'absolutisme, une pareille situation était une dérogeance à son rang. Sa vanité souffrit cruellement de cette infraction au code des préséances. Ce fut sa deuxième déception ; ce ne devait pas être la dernière.

Le premier ministre, dont l'accueil fut courtois et surtout très digne, expliqua l'absence du gouverneur, qu'un appel imprévu avait mandé tout récemment au siège du gouvernement central à Ottawa. Cette information, donnée sur le ton le plus calme comme une nouvelle banale et sans

importance, faillit désarçonner du coup Monsieur le Commandant, comme l'appelait tout uniment son interlocuteur.

Parmi les officiers de sa suite, il y eut un léger frétillement, bruit de chaises qu'on remue, petit toc-toc sec et métallique de sabres claquant sur le parquet.

C'est que, voyez-vous, lecteur, ils se demandaient comment le gouverneur, qui d'après leurs espions était encore à Québec la veille, avait pu ainsi leur échapper. Mystère à éclaircir !

Sur un geste accueillant du premier ministre, les militaires prirent possession des fauteuils rangés d'un côté de la table, tandis que les ministres en frac noir s'asseyaient de l'autre côté.

Le tournoi allait commencer.



VII

BENBOROUGH vs BEAUMANOIR

Le général avait la parole puisque c'était lui qui avait convoqué ou, pour mieux dire, commandé cette conférence.

Son exorde fut un peu différent du petit discours qu'il avait composé dans sa tête avant de quitter ses quartiers-généraux.

Il s'était proposé de se montrer, pour commencer du moins, bon prince, bonhomme même, de mettre dans ses premières paroles un accent si bien joué de loyauté qu'il lui gagnerait d'emblée les cœurs. Il irait jusqu'à tendre franchement la main avec une petite branche d'olivier dedans ; puis, en quelques phrases suaves et persuasives, il devait aisément venir à bout des derniers scrupules du bout des lèvres, forcer haut la main les dernières résistances pour la forme de gens qu'il croyait foncièrement gagnés d'avance.

C'est en effet l'idée fixe qu'il s'était formée à la lecture de certain volumineux dossier qui lui

avait été communiqué par le Service Secret avant son départ pour le Canada.

Cette documentation se composait en grande partie de fiches récemment reçues d'une légion de soi-disant voyageurs de commerce ou professeurs en congé d'étude qui, après avoir pendant plusieurs mois couru dans tous les sens les campagnes de cette partie du pays, étaient à peu près unanimes à conclure que les Franco-Canadiens ne lèveraient pas un doigt pour défendre le drapeau britannique.

Nombre de ces espions se vantaient d'avoir eu pour complice dans leur propagande pro-allemande un certain journal quotidien de Montréal, qui prêchait ouvertement que le Canada ne devait rien de rien à l'Angleterre ; aussi ne s'étaient-ils pas fait faute d'aider à répandre cette feuille à profusion dans toutes les paroisses où les appelait leur prétendu négoce, et recommandaient-ils fortement l'inspirateur de cette campagne de presse aux grâces et aux croix de fer de l'Empire Allemand.

Quelle gloire donc pour lui-même, s'était dit Von Goelinger, si sans coup férir, sans perdre un

seul soldat, surtout sans la moindre écorchure pour sa propre peau, il réussissait, par sa seule diplomatie, à détacher l'une des branches mères du tronc géant de l'Amérique Britannique du Nord, cassant du coup en deux la Confédération Canadienne !

Il rêvait déjà voir son nom flamboyer en grosses lettres dans tous les Zeitung et Tageblatt du monde ; de là à passer baron de l'Empire, ambassadeur peut-être, il n'y avait qu'un pas, et ces pas-là se franchissent vite en rêve.

Malencontreusement, les petites contrariétés qui venaient de marquer son entrée sur la scène diplomatique avaient fêlé, sinon cassé en morceaux, le pot de Perrette dans ses mains. Comme d'autres grands capitaines, il dut changer toute sa tactique sur le champ de bataille même, et ce fut sur un ton assez rogue et tranchant qu'il aborda la question.

— Messieurs, dit-il, vous savez sans doute que depuis la nuit dernière, cette capitale, l'unique place forte quelque peu digne de ce nom qui existe dans l'Est Canadien, est soumise aux ordres de mon illustre Souverain Sa Majesté

l'Empereur des Allemands. Comment cela s'est fait, par quel miracle d'ingéniosité et d'intrépidité pareil exploit a pu être consommé, voilà qui vous étonne, hein ?...

Il se trompait ; personne n'avait l'air étonné. N'importe, il continua :

—Suffit. Moi, je vous demanderai tout simplement de voir dans ce fait stupéfiant la démonstration de la force irrésistible, surhumaine, de la Kulture allemande. Avec nous, vouloir c'est pouvoir. Notre génie d'organisation fait depuis longtemps l'admiration du monde entier. Chez nous, tout marche de front : les grandes affaires et la haute politique. La guerre est l'une de nos industries nationales. Tout tend vers un but unique ; l'exaltation de la race au-dessus de toutes les autres, et devant cette poussée d'ensemble de toutes les volontés, de toutes les intelligences d'une nation supérieure comme la nôtre, tout obstacle doit fatalement crouler ; en un mot, nous avons acquis et détenons le monopole de la toute-puissance sur la terre...

— Après le bon Dieu, sans doute ? murmura une voix.

— Dieu ! ah ! oui, mais vous savez, il est avec nous. *Gott mit uns*! c'est notre devise, nous ne le cachons pas. Ce que nous cachons par exemple—et c'est là le secret de notre force—ce sont les moyens d'arriver à nos fins. Vous en avez ici sous les yeux un exemple frappant. Quelle profonde habileté n'avons-nous pas dû déployer pour masquer nos batteries sous les dehors d'une simple entreprise industrielle et maritime où, pauvres badauds que vous êtes ! vous ne vouliez voir que ce qui reluisait au soleil. Sous cet or dont l'éclat vous crevait les yeux en attendant qu'il tintât dans vos coffres-forts, se cachait du bon fer allemand avide de sang. *Blood and iron*! Il n'y a plus de mystère maintenant. En deux mots, ces grands navires, dont vous guettiez joyeusement l'arrivée chaque semaine, ne regorgeaient pas seulement de belles et bonnes marchandises ; dans leurs fausses cales habilement dissimulées, ils vous apportaient, à votre choix, la délivrance ou la mort !

—Nous étions de bonne foi, fit remarquer le premier ministre.

— Oui, trop naïfs, continua Goelinger. Votre

populo croyait naguère aux apparitions surnaturelles ; cette langue de terre qui coupe le fleuve en deux et qu'on aperçoit de cette fenêtre s'appelait autrefois l'Ile des Sorciers. Eh bien, les sorciers y sont revenus en chair et en os. Sous les immenses hangars du port de mer que nous avons créé de toutes pièces il y a quelques années sur un point parfaitement isolé de l'Ile d'Orléans, des caveaux mystérieux ont été creusés de longue main ; des bétonnages à toute épreuve y ont reçu nos Krupp importés morceau par morceau sans éveiller le moindre soupçon dans vos esprits. Ces derniers mois, vous remarquiez avec quelque surprise peut-être le nombre exceptionnel des voyageurs qu'amenaient nos paquebots ; ces inoffensifs globetrotters ou agents commerciaux étaient les éléments de nos régiments d'invasion qui, avec l'appoint des Germano-Américains déjà en place, sont à l'heure qu'il est en train de faire la conquête de tout le Canada. Voyons, messieurs, dites-moi s'il n'est pas vrai que, tout détestable que peut vous paraître l'esprit d'organisation et de persévérance qui a dirigé et mené à bonne fin, sans un accroc, des entreprises aussi gigan-

tesques, au fond du cœur vous ne pouvez vous défendre d'un de ces élans d'admiration que seuls peuvent exciter les plus beaux chefs-d'œuvre du génie humain !...

Après une pareille charge à fond de train, le commandant, le visage tout empourpré d'enthousiasme, s'arrêta un instant, pour jeter un coup d'œil à la ronde sur le front ennemi et pour jouir de l'effet qu'il avait produit. Ses petits yeux d'acier ne rencontrèrent que des ragards impassibles, froids comme glace.

Le premier ministre, nonchalamment accoudé sur la table, paraissait très sérieusement occupé à faire des moulinets avec un crayon entre ses doigts. Après un moment de silence, il se retourna vers le général et lui dit tranquillement :

— Et après ?... Ce n'est pas tout ?

— Non, monsieur, ce n'est pas tout, reprit l'Allemand sur un ton de plus en plus revêche. Sachez qu'au moment où je vous parle, la capitale de votre confédération, Ottawa, est aussi envahie par nos troupes !...

Ici, les ministres échangèrent un sourire à peine perceptible. Mais le général continuait.

— Et je ne serais pas surpris le moins du monde d'apprendre dès demain l'arrivée d'une de nos escadres devant Halifax qui, grâce à notre excellent service d'espions et d'artificiers, n'est plus du tout en état de se défendre. Toronto, si facile d'accès par eau, n'aura pas même le temps de crier : Aux armes ! Ne vous faites donc pas d'illusion. Tout l'Est cànadien, depuis l'océan jusqu'aux Lacs, est entre nos mains. Quant au Grand Ouest, il l'était depuis longtemps, grâce à notre système d'émigration, qui a littéralement noyé ce que vous appelez l'élément canadien.

— Et dans tout cela que faites-vous des Etats-Unis ? interjeta poliment l'un des civils. Il existe, ce me semble, une certaine doctrine Monroe...

— Ah ! vous en êtes encore à la doctrine Monroe, ricana l'Allemand. C'est un manteau d'une couleur bien changeante. L'étoffe en est très élastique aussi. Prenez garde qu'en vous couvrant il ne vous enveloppe des pieds à la tête, sous la forme du fameux Pan-Américanisme ! Pour le quart d'heure, vous devez savoir

que les plus forts légistes de la République d'à côté, consultés il y a quelques années sur ce que devraient faire les Etats-Unis dans le cas d'une invasion allemande au Canada, ont conclu *ex cathedra* qu'après avoir tourné et retourné en tous sens le célèbre message du président Monroe, ils n'y voyaient rien qui obligeât Washington à intervenir aussi longtemps qu'il n'y aurait pas prise de possession dans toutes les formes. ①

Comme cette interprétation ne parut guère produire d'effet, le général crut devoir la développer.

—En d'autres termes, reprit-il, nos troupes pourraient mettre votre pays à feu et à sang, le gouverner même militairement, tant que le Reichstag n'en aurait pas formellement décrété l'annexion à l'Empire et notifié d'icelle les Puissances, les Etats-Unis règleraient leur attitude, non sur le point d'honneur et de droit continental consacré par cette vieille déclaration qui date de 1823, mais uniquement sur leur intérêt du moment. Or, il est bien connu que le

① Déclaration de l'ex-président Taft, en 1915.

peuple américain n'est pas plus que le vôtre une nation homogène ; l'Allemagne y compte ses amis par millions, et dans l'éventualité que nous venons de supposer, il serait plus difficile que jamais pour son gouvernement d'obtenir l'unité de sentiment, le coup d'épaule d'ensemble, sans lesquels il ne pourrait bouger.

Ici, le commandant baissa la voix d'un ton comme s'il eût craint d'être entendu des reporters derrière la porte :

— D'ailleurs, je puis bien vous dire entre quatre-z'yeux que nous avons prévu toute éventualité, de ce côté-là comme des autres. Si les Etats-Unis font mine de nous barrer la route, leur tour viendra à eux aussi ! Nos pieds-à-terre sont prêts depuis longtemps, de ce côté-là comme ils l'étaient ici : dans les Iles Caraïbes, à Saint-Thomas des Indes Danoises, à Cartagène en Colombie, à Haïti, au Brésil, un peu partout nous avons des bases navales inattaquables d'où nous déclancherions au premier signal de nos puissants *wireless*. Des arrangements ont été pris avec la Colombie pour percer un autre canal

par Darien ; nous aurons leur Panama, ou nous le bloquerons ! [1]

Pour accentuer sa pensée, il asséna en travers de la table un coup de poing imitatif qui faillit couper en deux l'isthme qui le séparait des ministres ; après quoi il s'écria plus triomphalement que jamais :

— Ah ! nous les tenons par les deux bouts ; mieux que cela, nous les cernons. Ils le savent et nous craignent comme feu d'enfer. Il n'y a qu'à lire les messages présidentiels, les rapports de leurs chefs d'état-major, les livres de leurs experts militaires qui admettent carrément que rien ne nous serait plus facile que de les subjuguer. Tenez ! un livre américain publié en 1916, et qui m'a fort intéressé, contenait cette remarquable prédiction : débarquement de nos troupes sur la côte du Rhode-Island, capture de Boston par terre, marche triomphale de nos soldats à travers le Connecticut, New-York pris par derrière, les deux grands ports de l'Atlantique en nos mains, les Etats de l'est rançonnés,

---

[1] Complot allemand contre les Américains divulgué par le *New-York Herald* en décembre 1915.

ruinés, réduits à la famine, adressant de vains appels à l'Ouest et au Middle West, où domine l'immigration germanique. (1) Comme vous le voyez, votre doctrine Monroe ne vaut pas cher par le temps qui court.

La voix tranquille, légèrement traînante, du premier ministre, s'élève à ce moment :

— Ce riant tableau que Monsieur le Général vient de tracer avec tant d'art présuppose tout de même certains préliminaires qui me paraissent assez invraisemblables. Avant de disposer aussi lestement de l'Amérique, il faudrait comme de raison que l'Allemagne eût préalablement brisé l'équilibre européen.

— Mais parfaitement, c'est fait ! reprend l'Allemand avec un aplomb tellement superbe que les sept visages d'en face, jusqu'ici imperturbables, se dérident pour un instant.

— Ne riez pas, messieurs, rugit le martial diplomate. J'avais en effet oublié de vous informer que nous frappons le grand coup exactement en même temps, j'oserais dire à la même

(1) *The Invasion of America*, by Julius W. Muller.— Voir *New-York Times Review of Books*, 16 janvier 1916.

heure, en Europe, en Amérique, partout où nos ennemis sont vulnérables. Le Canada, leur plus belle colonie, était naturellement l'un des premiers points de mire de nos canons. Au moment où je vous parle, nos superdreadnoughts enfin supérieurs à ce que la marine anglaise avait de mieux, nos centaines de sous-marins géants, nos terribles zeppelins, attaquent les côtes anglaises ; nos immenses armées de terre, jointes à celles de l'Autriche, foncent sur Petersbourg et sur Paris.

Puis, avec un grand geste :

— L'Allemagne veut sa place au soleil, et elle l'aura ! C'était hier le grand jour, le *dies iræ* qu'elle attendait impatiemment depuis plus d'un demi-siècle. Ses rivaux, adroitement endormis dans une fausse sécurité par nos plus rusés diplomates, ne peuvent parer notre botte cette fois. Le coup de tonnerre de nos déclarations de guerre—pure formalité du reste !—a dû éclater juste en même temps, sinon même après nos coups de canon.

— Mais, fit observer quelqu'un de l'autre côté de la table, pour arriver à Paris comme vous

dites, il faut plus de temps que cela. Les forts de la Meuse ?...

— Oh ! répond l'Allemand, cette fois nous passons sans cérémonie sur le dos de la Belgique. Le chemin est un peu plus long, mais il n'est pas gardé.

— Mais l'Allemagne est l'un des garants de la neutralité belge ! s'écrie l'interrupteur indigné. Il y a des traités, et le code d'honneur vous oblige à respecter au moins votre signature...

— Allons donc ! dit le général avec un sourire cynique. Pourquoi tant de tralala pour un simple mot : *neutralité*—" un mot dont en temps de guerre on n'a si souvent tenu aucun compte ", —pour un traité, " un chiffon de papier " ! (1) Vous savez bien que " nécessité ne connaît pas de lois." (2) Il faut bien, si nous voulons prendre Paris, sauter par dessus la Belgique et les traités. Eh bien, nous sautons, voilà tout...

———

(1) Ce sont les paroles mêmes du chancelier Bethmann-Hollweg dans son entrevue du 4 août 1914 avec Sir Edward Goschen.

(2) Le Dr Bethmann-Hollweg au Reichstag, 4 août 1914, excusait ainsi la violation du territoire belge : " Cela est en contradiction avec les prescriptions du droit des gens... Nécessité ne connaît pas de lois."

Cette boutade avait tellement l'air d'une charge que cette fois le général—sauf respect—fut pris pour un pince-sans-rire. L'un des ministres, une des lumières du Barreau canadien, tout de même réputé pour la finesse de ses reparties, ne put s'empêcher de dire:

— Permettez, général, savez-vous à qui vous me faites penser ? En lisant l'autre jour l'histoire de Russie, je me suis fort amusé d'un mot de Vladimirko, prince de Galicie, à qui l'on reprochait d'avoir violé le serment qu'il avait prêté en baisant la croix : Peuh ! dit-il pour s'excuser, la croix était si petite !

Cette joyeuseté, jetée au beau milieu d'une situation aussi dramatique, faillit faire manquer la pièce et baisser le rideau. L'état-major, oubliant la gravité du moment, partit à rire en chœur. Le général lui-même eut quelque peine à se remettre.

— Soyons sérieux, dit-il. Qui veut la fin veut les moyens. Puisque vous connaissez si bien l'histoire, vous n'ignorez pas ce qu'il y a de providentiel dans la progression constante de l'auguste dynastie des Hohenzollern : de simples

burgraves, devenus Electeurs, Rois, Conquérants et enfin Césars. Dieu est visiblement avec elle, ainsi que le proclame sa devise : *Gott mit uns.* Cette illustre famille a créé un état social supérieur à tout autre, fondé sur la Force. Il serait injuste de priver le reste du monde de ce bienfait du ciel. Aussi l'Allemagne entend-elle l'imposer aux autres nations *nolens volens.*

— Ce qui en bon français veut dire à coups de canon ! interrompit encore le facétieux ministre d'en face, qui ne pouvait se mettre en tête qu'il fût permis à un chrétien, même armé d'une épée, de se moquer ainsi des gens. C'est pas mal usé, ce que vous prêchez là, général. Gengis-Khan prétendait, lui, que de même qu'il n'y avait qu'un soleil dans le ciel, il ne devait y avoir qu'un seul monarque sur la terre ; mais il y a sept cents ans de cela. Plusieurs autres que ce Temoutchine ont eu la même idée depuis que le monde est monde : Assur, Cyrus, les archontes d'Athènes, Alexandre-le-Grand, Jules César, Mahomet, Charlemagne, Charles-Quint, et plus récemment encore Bonaparte, mais ça n'a jamais pris. L'humanité en a plein le dos, de ces sortes

d'expérimentations, qui coûtent trop d'argent et surtout trop de sang...

Le commandant ne se sentait sans doute pas prêt à concourir pour un prix d'histoire, surtout en présence de ses subalternes qui, par respect pour leur oracle, se contentaient d'écouter en silence. Il s'aperçut peut-être aussi que son Taube était trop haut dans les nuages ; aussi d'un vigoureux tour de gauchissement, il le ramena vivement sur le terrain des vaches. Il retroussa sa manche pour consulter sa montre-bracelet, et dit :

— Messieurs, ne perdons pas un temps précieux. *Time is money*, comme vous dites en Amérique.

— Oui, fit le premier ministre en échangeant un rapide et significatif clignement d'yeux avec ses collègues, le temps pour nous vaut de l'or.

— Eh bien, reprit l'Allemand, allons droit au but. Voulez-vous être riches et puissants ? dominer, régner, gouverner en un mot plus réellement que vous n'avez fait jusqu'ici ? Acceptez le fait accompli. Toute résistance est inutile. Votre province, je le sais, est fatiguée du régime

anglais. Profitez-en pour adopter le système idéal de gouvernement : l'Etat socialiste et soldat ; l'Etat père de famille, mais père sévère, toujours armé du fouet. On ne badine pas avec lui ; chacun, qu'il le veuille ou non, est forcé de travailler pour le faire vivre. Dans cette admirable organisation, l'Etat est tout, l'individu à peu près rien. Tout marche militairement

Ici, le vieux militaire prit le ton mielleux du séducteur habitué à vaincre les dernières résistances.

— Vous ne vous faites pas d'idée, dit-il en se rapprochant familièrement du premier ministre, comme la tâche des gouvernants est rendue facile par cette méthode. La force armée, qui ne rélève que de l'autorité suprême, l'Empereur, est toujours là pour vous faire obéir du *vulgum pecus.* Vous n'êtes plus gênés par toutes ces ennuyeuses libertés, critique, opinion, presse ; ce sont elles qui le sont. De là pour les classes dirigeantes toutes sortes de bénéfices, honneurs, privilèges, monopoles, titres héréditaires de père en fils. Voilà ce que je vous offre.

— Monsieur le général, répondit gravement le

chef du gouvernement, je vois que nous ne nous comprendrons pas. Le Canada a goûté un peu de ce régime de fer que vous prônez ; mais il y a longtemps de cela, et personne n'a envie d'y retourner. Votre organisme politique, fait d'autocratie, d'oligarchie, de garde prétorienne, est une vieille machine ; les siècles l'ont usée. Pourquoi six millions et demi de vos concitoyens se sont-ils exilés en Amérique dans le cours du siècle dernier, si ce n'est parce qu'ils avaient soif de liberté ?

Von Goelinger, tout déconcerté, se lève tout à coup et dit :

— Alors vous refusez ?

Les sept ministres sont debout en même temps que les sept militaires, et leur chef répond avec solennité :

— Nous avons prêté le serment d'allégeance à Sa Majesté le roi de Grande-Bretagne, et lui seul a le pouvoir de nous dégager.

— Vous rendez-vous bien compte des conséquences de votre refus ?...

Et la voix du chef d'état-major scande chacune

de ces syllabes avec un accent qu'il cherche à rendre aussi terrible que possible.

Celle du premier ministre laisse à peine percer une légère nuance d'émotion lorsqu'il dit :

— Mes collègues et moi, nous savons parfaitement que nous sommes aujourd'hui entre vos mains. Mais qu'est-ce que nous sommes ? Des passants sur la terre. Après nous, d'autres viendront. Vous pouvez supprimer les hommes; mais il est une chose que vous ne pouvez tuer : l'Idée ! Quand vous abattriez toutes les têtes sur votre passage, derrière vous Elle surgira de terre, plus forte, plus vivifiée de tout ce sang répandu. Croyez-moi, ni vous ni celui qui vous envoie ne réussirez jamais à imposer à l'Amérique, qui veut et entend rester libre, l'hégémonie du fer...

— Soit, dit sèchement le général, je vous donne quarante-huit heures pour réfléchir. Je vous attendrai après-demain, à midi, à mes quartiers généraux.

Et, sans même saluer, lui et sa suite quittent brusquement la salle en faisant résonner les tuiles du parquet d'un grand bruit de ferraille.

En route, Von Goelinger ne souffla mot, de peur de trahir sa déconfiture devant ses inférieurs, qui le suivaient non moins mornes et taciturnes, les uns à cheval, les autres à pied. Mais, dans son for intérieur, il était très mécontent de lui-même.

D'abord, il s'était niaisement lancé sur une fausse piste, et s'en revenait chien battu, comme les débris de la bande du chevalier Benborough, après la sanglante mêlée de Ploërmel. Puis son grand tort avait été de s'aventurer dans une joute de langue contre plus fort que lui, sur un terrain et avec des armes qui n'étaient pas les siens. Ce qui blessait aussi sa vanité de junker, c'est que ces démocrates d'avocats ne l'avaient pas une seule fois appelé Excellence.

Enfin, comme au fond il n'était pas méchant homme, il gémissait un peu à la perspective d'avoir à employer les grands moyens contre des adversaires après tout si galants.

— Heureusement, pensait-il, moi aussi j'ai deux jours pour réfléchir !



VIII

LA LOI DE MILICE

— Ah ! vous autres les Angliches, c'est toujours comme ça ; il n'y a que vous qui puissiez avoir raison.

— Explique-moi au moins en quoi j'ai tort, *you blockhead*!...

— Eh bien, je te dis, moi, qu'il y a moyen de passer.

— Et moi, je t'affirme que toutes les issues sont gardées. Dans la matinée, quand j'eus fait un somme dont j'avais grand besoin après notre nuit blanche, je suis allé faire le tour des ponts et je me suis renseigné : partout des corps de garde, partout des patrouilles.

— Oui, partout, excepté au bon endroit où tes longues gigues ne t'ont pas porté. Tes patrouilles, tes corps de garde, je m'en moque. Veux-tu parier que je passe quand même ?

— *Don't make a fool of yourself.* Voyons, *my dear Paul*, tu seras bien plus avancé quand tu seras tombé entre les pattes de ces mangeurs de saûerkraut. Leurs espions nous connaissent

trop bien tous deux. Tu a dû les voir souvent à ton journal comme ils venaient au mien, sous prétexte de publicité commerciale ou d'articles ronflants sur la paix universelle.

— Fiche-moi la paix avec tes histoires d'espions. Je ne sais qu'une chose : c'est qu'il faut à tout prix avoir des nouvelles, savoir ce qui se passe dans le pays. Québec est pris, bon ; mais le Canada est grand, et ils ne sont pas maîtres de tous les chemins, de tous les téléphones, de tous les télégraphes. Nous avons promis du secours à Québec ; eh bien, il faut aller le chercher. Comprends-tu, espèce de *beef-eater*?

— *You bet* si je comprends, mais ce que je sais aussi, c'est que pour sortir de Québec, il faut une permission...

— Je m'en passerai.

— Mais, *you d... fool*, tu te feras pincer, ou tu recevras du plomb dans l'aile. Et moi, tu sais, je n'entends pas rester tout seul à la manoeuvre!

On l'a deviné, ce sont nos deux inséparables qui dialoguent sur ce ton charmant.

Après s'être remis des fatigues de la nuit, ils avaient couru la ville chacun de son côté pour

juger de l'effet de leur " mot d'ordre ", et ils se retrouvaient, dans l'après-midi de cette torride journée de juillet, au rendez-vous qu'ils s'étaient assigné, dans un haut de maison dont les fenêtres donnaient d'enfilade sur la rue Saint-Jean, et où Belmont avait établi ses quartiers de célibataire.

Certains de n'être dérangés par personne, et surtout d'être à l'abri des regards fureteurs du lynx allemand, ils profitaient de ce moment de répit pour se livrer sans contrainte à leur sport favori : le ping-pong à coups de langue.

Cette fois, leur prise de bec différait de leurs habituelles bisbilles politiques, en ce qu'ils étaient pour le moment d'accord sur le fond, ce qui ne leur était jamais encore arrivé.

Tous deux voulaient exactement la même chose : percer le voile ténébreux qui enveloppait la capitale, communiquer avec le dehors, pouvoir crier au secours avec quelque chance d'être entendus. Sur l'urgence de ce projet, ils abondaient ; c'est seulement sur le mode d'exécution qu'ils en étaient encore aux gros mots.

Pourtant, il devait y avoir un moyen d'arriver. Ils croyaient sincèrement qu'il n'est pas de situation sans issue ; cet axiome avait souvent relevé leur courage dans leurs pires échecs. A la guerre comme dans la politique, ce devait être la même chose. Ils se disaient aussi que la nuit n'est jamais plus noire qu'à l'approche de l'aurore.

Mais ils avaient beau se répéter : " L'issue existe ", ils ne l'entrevoyaient nulle part. Chaque fois que l'un émettait une proposition, l'autre mettait le pied dessus. C'étaient alors des hauts cris à n'en plus finir.

Il faut dire aussi que quelques-unes des solutions proposées étaient d'une extravagance pommée.

Jimmy Smythe avait sérieusement lancé l'idée d'établir un poste de T. S. F. sur le toît même qui abritait l'appartement de Paul, pour se mettre en communication aérienne avec Ottawa, tout au moins pour intercepter les ondes hertziennes de l'ennemi.

Belmont, plus funambulesque, parlait ni plus ni moins d'assassiner un Allemand comme dans les *Trois Mousquetaires*, d'endosser son uniforme

et d'aller monter la garde sous les fenêtres de l'état-major, dans l'espérance de saisir au vol, de cette façon, quelque renseignement utile à la patrie.

La discussion s'était tellement échauffée que l'Anglais avait fini par tourner le dos à son adversaire, et comme pour exprimer son profond dégoût, s'était mis à siffloter tout en faisant semblant de reluquer curieusement les portraits d'hommes politiques et d'actrices à la mode qui composaient en grande partie la décoration murale de cette chambre de garçon.

— *What is this*? demanda-t-il tout à coup d'un ton indifférent, manière de rompre le silence.

— Ah ! ça, c'est tout nouveau, dit Paul. Comme tu n'es pas ami du ministère, je parie que tu n'as pas encore vu cette carte ; je t'en ferai donner une. Cette intéressante lithographie accompagne le dernier rapport du ministère de la Voirie. Voilà qui te convaincra, fanatique censeur, que la province de Québec, si arriérée à tes yeux d'angliche, bat toutes les autres pour les belles routes. Regarde : ces lignes en cou-

leurs indiquent les différents genres de chaussées: macadam, bétonnages, empierrements *et cœtera.*

— Et tu dis que cette carte est toute récente? fit Jimmy sans se retourner.

— Mais oui, je l'ai reçue pas plus tard qu'hier.

Soudain, l'Anglais pousse un cri à faire trembler les vitres :

— *By Jove, we've got them*! vociféra-t-il en exécutant un tango fantastique tout autour de la chambre.

Paul le croit fou, mais l'autre, l'entraînant de force vers la carte, pose un doigt triomphant sur l'un des bariolages en couleur qui la décorent.

— Tiens ! crie-t-il, voilà un bout de chemin qui m'a l'air de s'arrèter tout court à deux ou trois milles de notre ville.

— Eh ! oui, dit l'autre, c'est un nouveau *raccourci* que les paroisses de Portneuf ont obtenu du gouvernement pour faciliter le transport de leurs denrées au marché. Eh bien, quoi ! qu'y a-t-il là de si épatant?

— Il y a, *my dear fellow*, que, si tu étais d'équerre, tu ne manquerais pas l'occasion de m'abrutir d'un de tes assommants calembours.

Il y a que, si tu étais dans un de tes moments lucides, tu dirais : Voilà une impasse qui va nous tirer de la nôtre. Il y a que ce tronçon de chemin vicinal, non encore ouvert à la circulation, ne doit pas encore figurer sur les fameux plans des espions allemands. Il y a enfin que je connais le moyen d'y parvenir à travers bois sans risquer sa peau. Voilà ce qu'il y a, *simplicissimus*!

L'enchantement que cette révélation produisit instantanément sur Belcourt lui fit oublier le ton blessant qui l'accompagnait.

Les deux affidés firent sans bruit leurs préparatifs de départ, et comme toute circulation était interdite dans les rues après 7 heures du soir, ils se rendirent de bonne heure chez un ami logé aux extrémités de la ville du côté de Sainte-Foy, où ils attendirent la noirceur pour se glisser furtivement dans un bois voisin, dont les sentiers n'avaient rien de secret pour Jimmy Smythe, qui les avait maintes fois pratiqués dans ses parties de cynégétique.

Nous précèderons nos amis dans leur aventureuse chasse aux nouvelles. Disons tout de

suite, pour ne pas faire languir le lecteur, que, si Québec avait été pris par surprise, il n'en avait pas été de même pour le reste du pays.

Les communications télégraphiques n'avaient été rompues que localement, sur quelques points du vaste territoire qui s'étend au sud du Saint-Laurent. Montréal, Ottawa, à vrai dire tout le nord du fleuve, étaient restés intacts, et les chemins de fer de la rive nord continuaient à circuler librement, à l'exception d'un certain rayon autour de la vieille capitale.

Dès la veille au soir, les mouvements des envahisseurs avaient été notablement compromis par la découverte fortuite d'une *cache* d'armes et de munitions dans un endroit isolé non loin de la frontière. Ordre avait été immédiatement dépêché d'Ottawa dans toutes les directions d'armer les bataillons de milice volontaire et d'arrêter la circulation des voies ferrées venant des Etats-Unis.

Déconcertées, ça et là désorientées au premier moment, les bandes armées s'étaient reformées et concentrées sur divers points, et leurs rangs grossissaient à vue d'œil. Des villages de frontière avaient été ravagés, pillés, incendiés même.

Il était évident que le Canada avait affaire à un coup de main beaucoup plus sérieux que les raids féniens de 1866.

Du côté de Québec surtout, la situation était singulièrement inquiétante. Les communications télégraphiques avaient été brusquement coupées de bonne heure dans la soirée, et les rumeurs les plus terrifiantes faisaient traînée de poudre d'un bout à l'autre du pays.

On parlait d'un massacre général, de l'arrivée d'une mystérieuse escadre armée de gros canons dans les eaux du golfe Saint-Laurent ; en un mot, le spectre de la guerre hantait tous les esprits, monstre d'autant plus hideux que sa visite était inattendue.

D'où partait le coup ? On n'osait le deviner. Les rapports confus reçus de la frontière parlaient d'une invasion de 200,000 Allemands recrutés secrètement dans les Etats de l'Ouest, où l'immigration germanique s'était surtout groupée, comme d'après un plan préconçu et dirigé par une main occulte, formant ainsi dans les grandes villes, depuis San Francisco jusqu'à Détroit, des noyaux prépondérants.

Cette information n'avait rien d'invraisem-

blable pour ceux qui avaient étudié le mouvement ethnique en Amérique. Ne parlons pas de ces petites colonies luthériennes venues d'Allemagne au 18ième siècle, quelques milliers d'individus à peine ; non plus que de l'émigration germanique aux Etats-Unis pendant la première moitié du siècle dernier, jusqu'à la révolution de 1848.

Il est permis de croire que ces déjà vieilles générations, chassées du sol natal par le despotisme, sont aujourd'hui fondues dans le grand moule américain ; les noms se sont altérés, Trautwein est devenu Trautwind, Schumacher s'est transformé en Shoemaker, Meyer en Myers, et ainsi de suite.

C'est l'apport des décades suivantes qui nous intéresse davantage pour le moment. Voici, succinctement, les statistiques de l'immigration allemande aux Etats-Unis depuis 1850 : 1851-60, 951,667 ; 1861-70, 787,468 ; 1871-80, 718,182 ; 1881-90, 1,452,970 ; 1891-1900, 543,922 ; soit environ 4,500,000 âmes auxquelles on peut ajouter 500,000 Autrichiens de nationalité germanique. ①

① Voir *Encyclopedia Americana*, article : " The Germans in the United States."

Il n'y avait donc pas à s'étonner que sur les dix millions d'individus que devait représenter l'accroissement naturel d'une aussi forte immigration, on eût pu enrégimenter et armer 200,000 fanatiques aventuriers.

D'ailleurs, l'apparition imprévue du chef de l'Exécutif de Québec ce jour-là dans les rues de la capitale fédérale, et surtout les nouvelles qu'il apportait, ne laissèrent aucun doute sur la nationalité des agresseurs.

La veille au soir, après que Québec eut été plongé dans les ténèbres et dans la terreur, un messager était allé en toute hâte prévenir le Lieutenant-gouverneur de ce qui se passait dans la ville.

Comme le représentant de Sa Majesté à Québec habite un château champêtre hors ville, et que les chemins lui étaient encore libres, ses ministres *l'avisaient*—c'est ici le terme consacré—de partir pour le siège du gouvernement central, afin de pouvoir concerter la défense, pendant qu'eux veilleraient au grain sur place.

Qui fut dit fut fait. Quelques instants après, le gouverneur sautait dans sa rapide limousine,

qui bientôt le déposait à la première station de chemin de fer non encore inquiétée, où il prenait le train de nuit pour Ottawa.

Il y était reçu avec tous les honneurs dus à son rang le lendemain vers midi, c'est-à-dire presque à la même heure où Son Excellence le commandant Von Goelinger enrageait de ne pas avoir le plaisir de serrer la main et de passer les menottes à Son Excellence le gouverneur.

La conséquence de cette apparente évasion d'un grand personnage fut que le pays était informé du peu glorieux fait d'armes de Goelinger, pendant que celui-ci restait dans une complète ignorance de ce qui se passait dans le pays.

Naturellement, l'émouvante nouvelle de la capture de Québec par un détachement allemand leva les derniers doutes qui pouvaient encore subsister dans l'esprit des autorités fédérales.

Il n'y avait pas à hésiter un instant devant l'audacieuse entreprise d'ennemis menaçant le Canada sur tous les points : aux grands maux les grands remèdes, il fallait prendre un parti extraordinaire, mettre en force certaines dispo-

sitions,—jusque-là lettre morte—de la loi de milice du Canada, et convoquer le Parlement à quinze jours d'avis.

Cette vieille loi de milice dormait depuis plus de soixante ans dans les poudreux statuts, d'où on l'avait retirée à certains intervalles, histoire de lui donner un coup de plumeau.

Et voilà que tout à coup, sans crier gare, on allait s'en servir tout de bon, pour la première fois dans l'histoire de la Confédération ; il le fallait bien, puisque l'effectif de la troupe permanente et de la milice active était manifestement insuffisant pour faire face à cette nuée d'envahisseurs qui menaçait l'interminable frontière du Canada.

Voici ces terribles clauses de levée en masse qui allaient sonner le tocsin par tout le Dominion. Comme on le verra, c'est presque la conscription, une conscription à une minute d'avis, comme la trompette du jugement dernier :

" 2—L'expression " milice " signifie toutes les forces militaires du Canada.

" 4—Le commandement en chef de la milice reste et est attribué au Roi, qui l'exerce et administre *personnellement*, ou par l'intermédiaire du

Gouverneur-général agissant comme son représentant."

. . . .

OBLIGATION DU SERVICE MILITAIRE

" II—Tous les habitants mâles du Canada, âgés de dix-huit ans et plus, et de moins de soixante ans, non exemptés ou frappés d'incapacité par la loi, et sujets britanniques, peuvent être appelés à servir dans la milice ; dans le cas d'une levée en masse, le Gouverneur-général peut appeler au service toute la population mâle du Canada en état de porter les armes.

" 12—Seules les personnes suivantes sont exemptées de servir dans la milice, savoir :

" Les membres du Conseil Privé du Roi pour le Canada ;

" Les juges de toutes les cours de justice ;

" Les membres des conseils exécutifs provinciaux ;

" Les sous-ministres des gouvernements fédéral et provinciaux ;

" Le clergé et les ministres de toutes confessions et sectes religieuses ;

" Les télégraphistes en activité d'emploi ;

" Les fonctionnaires et commis régulièrement employés à la perception du revenu ;

" Les directeurs et officiers de toutes prisons et de tous les asiles publics d'aliénés ;

" Les membres de la milice navale ;

" Les membres de la police et des corps de pompiers employés en permanence dans les cités, villes et villages constitués en corporation ;

" Les professeurs des collèges et universités, et les instituteurs des ordres religieux ;

" Les personnes rendues impropres au service militaire par quelque infirmité physique ou mentale ;

" Le fils unique d'une veuve, s'il est son seul soutien ;

" Les pilotes et apprentis pilotes durant la saison de navigation ;

" Les gens auxquels, à raison des doctrines de leur religion, il répugne de porter les armes ou de faire eux-mêmes du service militaire—dans les conditions établies."

. . . .

" 15—La population mâle ainsi sujette à servir dans la milice est partagée en quatre classes :

" La première classe comprend les hommes âgés de dix-huit ans et plus, mais de moins de trente ans, célibataires ou veufs sans enfants ;

" La deuxième classe comprend ceux âgés de trente ans et plus, mais de moins de quarante-cinq ans, célibataires ou veufs sans enfants ;

" La troisième classe comprend ceux de dix-huit ans et plus, mais de moins de quarante-cinq ans, mariés ou veufs avec enfants ;

" La quatrième classe comprend ceux âgés de quarante-cinq ans et plus, mais de moins de soixante ans.

" Et tel est l'ordre dans lequel la population mâle est appelée au service."

. . . .

" 70—Le Gouverneur en conseil peut mettre la milice, ou toute partie de la milice, en service actif partout dans le Canada et en dehors du Canada, pour la défense de ce dernier, en quelque temps que ce soit où il paraît à propos de le faire à raison de circonstances critiques."

Il y eut du débat dans le conseil des ministres avant que le projet de décret pût être définitivement adopté.

Mais il survint à ce moment quelque chose qui coupa court à la discussion. Un câblo-

gramme venait d'arriver, annonçant avec un sinistre laconisme que le feu était aux quatre coins de l'Europe ; l'Allemagne, sous un prétexte quelconque, avait déclaré l'état de guerre, et ses armées envahissaient d'un côté la France par le territoire belge, de l'autre la Russie, pendant que sa flotte menaçait les côtes anglaises.

Ainsi, au lieu de la Paix universelle—ce rêve évangélique des âmes honnêtes et généreuses, des hommes de bonne volonté—c'était la Guerre universelle—le déchaînement de tous les diables de l'enfer sur la terre !



IX

LE FEU SOUS LA CENDRE

Oreste et Pylade n'avaient pas eu besoin de se faire automobiliser à une grande distance dans la campagne pour se renseigner exactement sur la situation. Joyeux et chargés de nouvelles, ils rentraient en ville en plein jour, au risque de se faire trouer la peau; ils échappèrent aux balles indiscrètes en rampant à travers champs pour regagner leur chemin de bois.

Belmont, pour un, avait raison d'être content de sa journée. Par un rapide échange de télégrammes, il avait pu s'assurer que Marie-Anne et sa mère étaient en sûreté chez ses vieilles parentes de là-bas, à l'autre bout de la Province, dans une petite ville du district de Montréal tout à fait en dehors de la zone dangereuse.

Le premier soin des deux inséparables fut de courir à l'imprimerie pour aviser au moyen de communiquer la bonne nouvelle à la population. Le moyen fut vite trouvé....

La ville n'avait rien perdu de sa physionomie

affairée et riante de jour d'été. Tant que le soleil fut assez haut pour chauffer à blanc la moitié des rues, l'affluence des piétons se portait naturellement du côté de l'ombre.

Le commerce ne souffrait pas encore trop du régime militaire, car ce jour-là on pouvait voir un peu partout, comme à l'ordinaire, les petits commissionnaires se faufiler à travers la foule, distribuant de droite à gauche ou jetant aux portes les feuillets imprimés dont leurs bras étaient chargés. Si les mouchards du Kaiser, faisant leur ronde par la ville comme la veille, avaient eu réellement le bon Dieu de leur côté comme l'affirmait leur orgueilleuse devise, ils auraient eu assez de nez pour filer quelques-uns de ces messagers au pied léger.

Non pas que la circulaire volante que ceux-ci prodiguaient avec tant de largesse fût en soi fort compromettante. Ce qui tirait l'œil tout d'abord, c'était en très grosses lettres le nom et l'adresse d'un grand magasin à rayons célèbre pour ses " occasions ".

En tête des " réductions inouïes " que promettait cet affriolant prospectus, figuraient des

jupons en percale, des cache-corsets, des caleçons divinement brodés et autres intimités féminines à faire frémir un escadron de hussards Tête-de-Mort. On offrait des valeurs de 2 dollars pour $1.69; ce qui était déjà pour rien à $1.20 était réduit à 99 cents, et ainsi de suite, d'après la même échelle de rabais décimal et infinitésimal.

Parmi les petits porteurs de ces merveilles, il s'en trouva d'assez osés pour induire quelque kaiserlick en tentation en lui tendant au passage leurs séduisantes " occasions ", accompagnées d'un petit clin-d'œil espiègle. Dans ces cas-là, le tenté eut tort de s'offusquer et de refuser le cadeau à coups de crosse de fusil.

Il eût mieux fait de se mettre à la remorque du tentateur, si peu kolossal qu'il fût; il aurait peut-être découvert à sa profonde stupéfaction que les jupons roses et les chemisettes ajourées n'étaient qu'un prétexte pour faire passer une autre marchandise qu'il eût volontiers payée au poids de l'or, certain d'en tirer bon bénéfice pour lui-même.

Ne faisons pas comme lui notre petit saint

Antoine, allongeons le pas pour ne pas nous laisser distancer par le gamin aux circulaires.

Tiens ! voilà qu'il s'arrête devant une maison, il regarde en l'air; c'est bien le bon numéro sans doute, car il sonne et disparaît presque aussitôt dans l'entrebaîllement de la porte, où heureusement, invisible comme nous le sommes, nous avons juste le temps de nous glisser sur ses talons.

Sa mission n'est pas longue; il demande à voir le patron, à qui il remet discrètement, un doigt sur la bouche... la circulaire aux rabais inouïs? —ah ! non, un autre carré de papier beaucoup plus petit qu'il tire de sa poche. Puis il s'en va, tandis que le maître de céans ajuste ses lunettes et déchiffre lentement, avec des marques d'intérêt croissant, ce que nous allons lire avec lui:

PATIENCE VAUT MIEUX QUE VIOLENCE

(A communiquer aux amis)

Bonnes nouvelles: hors de Québec, les brigands ont raté leur affaire.

Ottawa arme. Levée en masse. Le secours s'en vient. A bientôt la délivrance.

En attendant, toujours même consigne: calme et sang-froid. Eviter toute altercation. Dédaigner toute provocation. Laisser dire et faire, et se taire.

Jusqu'à nouvel ordre, chacun fera bien de regarder tous les matins après 5 heures sous le paillasson de sa porte, ou sous son perron, ou dans sa boîte aux lettres. On y trouvera peut-être quelque petit billet dactylographié, insignifiant pour ceux qui n'en auraient pas la clef.

Ainsi : "Pleine lune demain" annoncera l'arrivée prochaine de l'armée de secours.

" Marée haute à — heure " donnera le signal de l'assaut et des précautions à prendre avant l'heure indiquée pour mettre femmes et enfants en sûreté.

S'il y a bataille que que part et que nos troupes aient le dessus; on vous écrira simplement: Gretchen est bien malade. ①

Communiquez verbalement ces signes de convention aux amis.

---

① Style des dépêches échangées entre les conspirateurs germano-américains et Berlin en 1915 par leur télégraphe sans fil à Sayville. Voir, au sujet du vocabulaire conventionnel du service d'espionnage, le curieux livre publié à Philadelphie en 1915 : *My adventures as a spy*, par Sir Robert Baden-Powell, fondateur du mouvement des boy-scouts.

On espère pouvoir indiquer dans une autre note de quel côté la population devra se porter au-devant de ses sauveurs.

LES VIGILANTS

Il nous semble voir le bon bourgeois tourner et retourner, lire et relire ce mystérieux avis. Il se met à réfléchir:

" Communiquer aux amis ! " murmure-t-il. Si on ne dirait pas l'un de ces petits billets que M. Belmont a l'habitude de me faire tenir en secret à la veille des élections? Je parierais que c'est encore lui !

Evidemment, ce brave homme est l'un de ces agents d'organisation électorale que les partis politiques au Canada ont soin d'aposter dans chaque quartier de ville, comme dans chaque village et chaque concession en province.

Par l'intermédiaire de ces chefs de file, partisans dévoués pour la plupart par amour " pour la cause " ou par goût pour les émotions de la lutte, sans la moindre ambition de récompense pour eux-mêmes, la direction du parti se tient en contact constant avec les masses, certaine que par ce canal ses ordres feront beaucoup de

chemin en peu de temps sans avoir l'air d'être impératifs.

Belmont avait choisi le bon moyen, et comme son confrère en avait fait autant pour le public anglais, tous deux avaient raison d'espérer contenir la population dans une attitude calme et digne. L'essentiel était de gagner du temps.

Leur second mouvement, au sortir de l'imprimerie, avait été de se rendre au Parlement, où le cabinet siégeait en permanence depuis la veille. Les ministres, on le comprend, délibéraient sur l'attitude qu'ils auraient à prendre dans leur entrevue du lendemain avec le gouverneur militaire.

Les excellentes nouvelles que leur apportaient les deux journalistes tranchèrent du coup la difficulté. Il n'y avait qu'une chose à faire: gagner du temps; qu'un parti à prendre: les ministres iraient se constituer prisonniers en attendant, diraient-ils, la confirmation officielle du succès allemand dont s'était vanté le commandant. En effet, Ottawa une fois aux mains de l'ennemi, leur mandat cessait, ils redevenaient simples citoyens et subiraient leur sort comme des hommes.

Dans l'intervalle, Belmont et son camarade retourneraient de nuit aux nouvelles, par leur chemin dérobé, cette fois porteurs d'une dépêche chiffrée des ministres aux autorités fédérales, indiquant à l'armée de délivrance la route à suivre pour reprendre Québec par surprise et rendre ainsi à l'ennemi la monnaie de sa pièce.

Pendant ce temps-là, que faisait celui-ci? A en juger par les allures plus abandonnées, pour ne pas dire moins brutales, des patrouilles qui parcouraient la ville en tous sens, et des soldats qui fumaient placidement leur longue pipe de porcelaine à la porte des corps de garde, et qui s'étaient mis en chemise à cause de la chaleur, on eût dit un certain relâchement de discipline.

De fait, les gens de la troupe commençaient à se dire entre eux que la population était déjà gagnée au nouveau régime; aussi se donnaient-ils des airs de paternelle bonhomie. Ceux qui parlaient l'anglais ou baragouinaient le français daignaient s'arrêter pour faire un bout de jasette avec les passants; d'autres allaient jusqu'à payer en monnaie sonnante une partie des marchandises dont ils se servaient largement dans les magasins.

La veille, sur un ordre du commandant, des détachements avaient fait le tour de tous les établissements où l'on vendait des armes à feu, histoire, disaient-ils, de désarmer la population. Tout ce qui pouvait porter ce nom, jusqu'à la moindre carabine Flobert chère aux bambins de douze ans, et beaucoup d'autres accessoires par dessus le marché, avait été confisqué et transporté dans les magasins de la citadelle.

Tout cela s'était accompli sans trop de bruit ni de rouspétance.

Enfin, sauf quelques espiègleries que se permettaient les gamins de la rue au passage de quelque kamarad trop ventripotent—plaisanterie que la victime prenait généralement du bon côté—tout s'était bien passé.

On ne saurait dire que la même quiétude régnait dans les hautes sphères de la petite armée d'occupation. A la mine de plus en plus rogomme du commandant en chef, les gens de son entourage voyaient bien, sans en connaître la cause, qu'il n'avait pas l'esprit tranquille. C'est qu'il avait eu beau dépêcher émissaire sur émissaire par le sud du fleuve pour savoir ce qui se

passait dans le reste du pays, chacun rentrait avec des renseignements vagues, souvent contradictoires, qui ne lui disaient rien de bon.

C'est alors qu'il songea, pour faire diversion à ses noires idées, à ordonner qu'on lui amenât le maire de la ville et les principaux échevins; dans le trouble de ses esprits, il avait presque oublié que ces personnages étaient toujours gardés à vue dans leurs demeures depuis l'avant-veille.

Son Honneur le maire ne se fit pas prier; il coiffa son plus beau huit-reflets, passa à son cou le grand collier d'argent insigne de ses fonctions, sauta dans son automobile et se trouva bientôt dans l'antichambre du grand hôtel, en compagnie de quatre ou cinq de ses collègues.

Le premier mot du commandant lorsqu'il fut introduit en sa présence fut pour ordonner qu'on lui enlevât son collier de maire. (1)

— Je n'en ferai rien, dit fièrement celui-ci

(1) Exactement ce qui fut fait au bourgmestre de Bruxelles lors de l'entrée des troupes allemandes en 1914 ; avant d'entrer en pourparlers avec lui, on lui fit enlever son écharpe, sauf à la lui rendre quelques instants après.

comme on allait porter la main sur lui, avant de savoir si je suis encore, oui ou non, le premier magistrat de cette ville. C'est le maire que vous avez emprisonné chez lui; c'est lui que vous avez mandé ici. Je ne remettrai cet insigne qu'aux citoyens dont je suis l'élu et le protecteur. Ce peuple, vous l'avez vu, est ami de l'ordre et des lois; il restera tel aussi longtemps qu'on respectera ses droits et sa dignité, droits et dignité dont je suis à ses yeux le représentant. Tant qu'il verra en moi le détenteur de l'autorité, je puis vous garantir le maintien du bon ordre. Ce que j'attends de vous, c'est que, conformément aux lois de la guerre, vous ne porterez atteinte " ni à l'honneur des familles, ni à la vie des citoyens, ni à la propriété privée, ni aux convictions religieuses, ni au libre exercice des cultes ". ① Qu'attendez-vous de moi ?

Après son escarmouche de la veille avec les avocats, le commandant n'était pas d'humeur à parlementer, encore moins à soutenir une dispute publique sur les lois de la guerre ou de la paix.

① Les mots entre guillemets sont presque textuellement tirés de la proclamation de l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max, en date du 19 août 1914.

Il laissa le collier tranquille, se contentant de dicter la convention suivante:

Respect des habitants et des propriétés publiques et privées;

Direction, non soumise au contrôle militaire, des affaires publiques par l'administration municipale.

En échange de quoi, imposition de guerre au montant de deux cent mille piastres à être versée le jour même par l'autorité municipale.

En vain le maire tenta-t-il de faire comprendre au dictateur que le chiffre de la rançon était trop élevé, qu'il lui fallait un plus long délai pour trouver les fonds. Peines perdues; toute discussion fut inutile.

Au sortir de l'entrevue, le maire dit aux citoyens qui l'attendaient anxieusement sur la Place, assez haut pour être entendu des officiers de l'état-major:

— C'est un cas de force majeure. Mon devoir est de vous conseiller d'obéir, " en attendant l'heure de la réparation ". Ecoutez la voix de votre maire, " maintenez-lui votre confiance, il ne la trahira pas ! " ①

① Textuellement le langage du bourgmestre de Bruxelles, août 1914.

Comme on allait crier: Hourra pour monsieur le maire !—il les arrêta en disant à mi-voix:

— Pas de manifestation *maintenant*! Demain *peut-être*!

Nous avions oublié de dire que pendant qu'il était dans l'antichambre du Château, attendant les ordres du général, quelqu'un lui avait glissé dans l'oreille, de la part du premier ministre, les dernières nouvelles d'Ottawa !



X

PREMIÈRES ÉTINCELLES

Le lendemain était un dimanche, mais un dimanche triste. Dans la nuit, il s'était produit une de ces soudaines sautes de vent de l'Ouest à l'Est, assez fréquentes dans la canicule canadienne, qui font remonter du fond de l'énorme bouteille que figure le Saint-Laurent sur la carte les éternels bancs de brume du golfe, et en quelques heures les refoulent en masses pressées dans l'étroit goulot où est situé Québec. Il en résulte qu'à certains jours de la belle saison on croirait que l'automne se trompe de date.

C'était une de ces journées maussades qui se préparait. Ce matin-là, le commandant intérimaire de la place se leva en humeur massacrante. Ses pensées étaient couleur du temps, brumaire, ventôse, pluviôse.

Les nouvelles que lui apportaient les officiers de service n'étaient pas non plus de nature à l'égayer. Si la ville était toujours paisible, il n'en était pas de même du pays circonvoisin. On y remarquait depuis la veille des allées et

venues suspectes d'un village et d'un comté à l'autre.

La vérité est que le peuple des campagnes environnantes commençait à en savoir plus long que la ville sur les derniers événements, bien qu'il fût également sans télégraphe, sans téléphone, sans chemins de fer, sans gazettes. Ce qui surexcitait surtout les esprits, c'était de sourdes rumeurs d'appel sous les armes, de levée en masse de tous les hommes en état de porter un fusil.

Von Goelinger se dit qu'il fallait voir à cela, ce qui en allemand veut dire jeter l'épouvante dans le pays. Des détachements furent aussitôt expédiés dans diverses directions autour de la ville.

Biebenheim solicita et obtint l'honneur de commander la patrouille de la Côte de Beau Pré, dont il connaissait tous les coins comme le creux de sa main. Il lui tardait d'aller étaler son uniforme et sa puissance aux yeux d'une population qui, sans lui avoir été ouvertement antipathique, l'avait dédaigneusement baptisé le Prussien.

Il avait bien des comptes à régler de ce côté-là, et en disant cela, sa pensée se reportait machinalement à cette sotte de Marie-Anne, qui avait eu le mauvais goût de préférer un petit journaliste de rien du tout à un particulier de sa taille, appartenant à une race supérieure. Il s'était laissé dire que les ingénues, en Canada comme en bien d'autres pays du reste, ont un faible très fort pour le militaire; aussi se promettait-il de se payer un petit triomphe, si éphémère qu'il fût.

A la tête d'une trentaine de cavaliers qui se donnaient de faux airs de uhlans, il se lança au grand galop sur la route poudreuse qui lui était familière, s'arrêtant pour un instant dans chaque village, le temps de signifier au maire de l'endroit l'ordre de se tenir à sa disposition lorsqu'il repasserait.

Cette chevauchée échevelée, à travers un nuage de poussière, la vue de tous ces grands sabres battant au flanc des chevaux, de ces crinières hérissées en coup de vent, de ces naseaux fumants, de ces uniformes inconnus, il y avait certes dans tout cela de quoi produire quelque émoi parmi cette paisible population, plus ha-

bituée à la grande vitesse des automobiles de promenade qu'à des charges de cavalerie.

Lorsque Biebenheim et sa bande arrivèrent au village où il désirait plus particulièrement stationner, le *sanctus* de la grand'messe venait de sonner, et par les fenêtres entr'ouvertes on pouvait voir les ménagères récitant leur dizaine de chapelet sur une chaise de paille comme prie-Dieu, pendant que le chat somnolait dans un coin et que la soupe mijotait sur le fourneau.

Le Prussien fit ranger l'escadron sur la place en face de l'église. La fringante entrée en scène de toute cette cavalcade inattendue causa un certain trouble parmi les rustauds percherons et les pouliches de ferme attelés aux voitures de famille et attendant patiemment, la tête basse, qu'on vînt, la messe finie, les détacher de leur rangée de poteaux pour regagner le logis et l'écurie. Il y eut des hennissements de part et d'autre.

Ce tapage fit apparaître sur le perron de l'église quelques-uns des gars qui entendent la messe le plus près possible des portes afin d'être les premiers à filer dehors. Pour eux, l'*Ite missa est* veut dire: vite, rallumons la pipe !

Biebenheim fit signe à l'un de ces curieux de s'approcher et lui ordonna de dire au maire de réunir les paroissiens sur la place publique après la grand'messe. Puis, laissant le commandement de la troupe à un sous-officier, il se dirigea à pied vers l'habitation de la famille Meunier.

A sa grande surprise, personne ne répondit à ses coups de marteau. La porte donnant sur la rue était fermée à clef. Comme il savait que dans nos confiantes campagnes l'entrée familière donnant sur l'arrière-cour est rarement close, il fit le tour de la maison et en effet put facilement pénétrer à l'intérieur. Mais il eut beau appeler, taper du pied, personne. Maison vide.

Il alla s'asseoir près d'une table pour réfléchir. Sur cette table, à côté de la pipe et du sac à tabac du père Meunier, un petit carré de papier déplié attira son attention. Machinalement, il y jeta les yeux. C'était l'avertissement que Paul Belmont avait envoyé à son futur beau-père le soir du bombardement, lui recommandant si solennellement d'éloigner les femmes parce que, disait le billet, un grand malheur se préparait. Il comprit qu'il avait été devancé

L. Brouilly del.

Soudain un grand cri partit de la rue voisine:—Les v'là, les fusils ! (Page 156).

et que, s'il était en quête de succès auprès des dames, il lui faudrait chercher ailleurs. Il sortit plus vite qu'il n'était entré.

Cette déception n'était pas faite pour lui remettre l'humeur. Aussi, lorsqu'il eut rejoint ses hommes, ce fut d'un ton bref et pas commode du tout qu'il leur commanda de remonter en selle et de dégaîner.

Devant cette rangée d'hommes et de bêtes, hérissée de casques pointus et de sabres au clair, menaçante dans son immobilité, la foule villageoise, hommes, femmes et enfants, qui venait de sortir de l'église, se tenait muette, comme figée d'étonnement, à une distance tout à fait respectueuse. Biehenheim parut satisfait de l'effet produit. Il appela:

— Monsieur le maire !

Un des spectateurs s'avança en disant:

— C'est moi.

— Pien, fous allez tonner ortre à fos atministrés te fenir téposer ici tous les fusils qu'il y a dans la paroisse.

Un long murmure courut dans la foule.

Quelqu'un avait reconnu Biebenheim et s'était écrié: "C'est le Prussien!"

Celui-ci reprit:

— Ce n'est pas tout. Monsieur le maire va nous suifre à Québec, comme carant de fotre ponne contuite. Fous savez sans toute que le Canata a chanché de maître. Il y a, paraît-il, parmi fous tes chens qui fous incitent à la résistance au noufel ortre de chose. Che fous afertis qu'au premier acte te révolte, les coupaples seront poursuivis sans pitié, et leurs piens confisqués.

Il y avait dans ce village comme dans beaucoup d'autres un personnage dont la langue était si bien pendue qu'on l'avait surnommé " l'avocat de la paroisse ". Ses amis dans la foule le poussaient de l'avant, convaincus dans leur naïveté qu'avec des " bonnes raisons " on ferait fléchir le sévère officier. Prenant son air bonasse et engageant des grandes occasions, le brave homme s'approcha de Biebenheim et prit la parole:

—'Coutez donc, m'sieu le colonel...

— Pas colonel... lieutenant, dit sèchement le Prussien.

— Ah !... Eh ben, m'sieu le capitaine, comprenez, nous autres, on est des bons vieux Canayens, de père en fils; on est dans le pays, su' nos terres, depu' deux cent cinquante ans. Vous pouvez voir nos titres au bureau d'enregistrement. Moé pour un, j'ai le numéro 201 du cadastre, qui me vient de mon grand grand-père. Pour lors, vous n'êtes pas pour nous déranger, est-ce pas ?

Biebenheim eut un petit rire méchant. Tapant sur l'épaule du beau parleur, il répondit:

— Cela tépend... Fos titres, fotre catastre, nous ne connaissons pas ça. Sachez que tout ce qu'il y a tans le pays, fos terres, fos maisons, tout est entre nos mains.

— Mais, m'sieu, se récrie l'autre, si vous me dépossédez, qu'est-ce que je deviendrai, moé ?

— Fous, dit Biebenheim en le toisant curieusement des pieds à la tête, fous êtes pien pâti, fous ferez un peau soltat.

— Et ma femme ! mes filles ! gémit l'avocat du village, en reculant épouvanté.

— Oh ! reprend le Prussien avec un petit accent canaille, les femmes, les filles, nous en aurons pien soin, soyez tranquille !

Et, comme là-dessus tout l'escadron grogna un ricanement dont tout le monde comprit la sinistre signification, l'orateur du village n'en voulut pas entendre davantage; il se perdit dans la déroute générale, car les femmes, prises d'une terreur soudaine, fuyaient dans toutes les directions, entraînant leurs hommes et leurs enfants.

— Maintenant, cria Biebenheim sur le ton du commandement, te l'afoine pour nos chefaux, à tîner pour mes hommes ! Troit de conquête...

Le curé avait assisté à cette scène du seuil de son presbytère. Plusieurs des notables allèrent lui demander conseil.

— Voici, répondit-il, comment je comprends votre devoir de conscience en face du Pouvoir qui a envahi notre sol et occupe cette partie du pays. Ce Pouvoir n'est pas une autorité légitime; dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance. Occupation n'est point conquête. L'occupant gouverne de fait, non de droit. Devant

ce fait de force majeure, notre devoir est de respecter les règlements qu'on nous impose, pourvu qu'ils ne portent atteinte ni à la liberté de nos consciences chrétiennes, ni à notre dignité patriotique. ①

— Mais, m'sieu le curé, dirent quelques-uns, ils parlent de s'emparer de nos biens, ils veulent disposer de force de ce qui nous appartient, se servir chez nous comme s'ils étaient chez eux. Ces gens-là, c'est pas du monde !

— Que voulez-vous, mes amis? C'est comme ça qu'ils font la guerre en Europe. Quand ils entrent en pays conquis, ils s'emparent de la personne des principaux citoyens comme ils ont fait de notre maire; ce sera peut-être bientôt mon tour, à moi aussi, car les Prussiens ont un faible pour les curés. Ils appellent cela prendre des otages, Naturellement, ce procédé révolte les amis des otages, cause de l'agitation. Alors, sous le premier prétexte venu, un prétendu coup de fusil, une altercation quelconque, ils commencent par fusiller les cautions; puis ils aban-

① Extrait presque textuel de la lettre pastorale de Son Em. le cardinal Mercier, 1er janvier 1915.

donnent leurs hordes à leurs instincts brutaux. Le pillage, voyez-vous, ils ont cela dans le sang. *Latrocinia nullam habent infamiam :* c'est Jules César qui a dit cela de leurs ancêtres les Germains, et au bout de près de deux mille ans, il se trouve que c'est encore vrai. Ce sont encore des barbares; ils s'en vantent eux-mêmes. ① Non seulement piller, mais mettre le feu à des villes entières, non seulement voler, mais violer, assassiner, martyriser les non-combattants sans défense, c'est un jeu pour eux. C'est ce qu'ils appellent faire la guerre. ② Ce qu'ils font là-bas, pourquoi ne le feraient-ils pas ici ? Donc, mettez-vous bien en tête, mes amis, que vous feriez leur jeu en résistant, en faisant même semblant de les provoquer. Patientez, endurez, ayez confiance en Dieu ! Il ne vous abandonnera pas !

---

① Le général Von Disfurth dans le *Tag* de Berlin : " Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi sera bien fait et est justifié d'avance... Mars est le maître de l'heure, non Apollon... On nous traite de barbares. Nous en rions."

② Le *Post* de Berlin du 20 décembre 1914 émettait cette monstrueuse théorie :
" Faire la guerre *humainement*, c'est en vérité la faire *cruellement*, car une guerre humaine dure plus longtemps et exige de plus grands sacrifices,"

XI

AUX ARMES, CITOYENS!

La journée ne se passa pas partout aussi paisiblement que dans la région où Biebenheim s'était contenté, à vrai dire, d'opérer une levée de maires et d'automobiles, et de faire boire et manger ses hommes aux dépens des habitants.

Les patrouilles dirigées à l'ouest de la ville poussèrent jusqu'à des villages où était affiché le décret du gouvernement canadien ordonnant la levée en masse.

Le premier mouvement de la population en certains endroits avait été de s'opposer carrément à l'enrôlement. Qu'avons-nous à faire, disait-on, à ces chicanes de la vieille Europe? Avant d'être à l'Angleterre, nous avons appartenu à la France; aujourd'hui c'est un autre maître qui se présente. Change pour change. C'est à l'Angleterre, non à nous autres, qu'en veut l'Allemagne. Mordu d'un chien ou d'une chienne, c'est toujours bête à quatre pattes. Pourvu qu'on nous laisse vivre tranquilles sur nos terres, peu importe qui nous gouverne...

Il y en avait même qui ajoutaient: Après tout, nous serions peut-être aussi bien sous le régime allemand !...

Il eût été inutile de discuter avec ces esprits sans horizon, ces égoïstes myopes incapables de voir plus loin que les bornes de leur champ d'avoine. Ces natures-là sont mûres pour l'esclavage. Heureusement, ceux qui tenaient ce langage d'ilotes n'étaient qu'une infime minorité. Leurs lâches murmures furent bientôt étouffés par des voix éloquentes.

Ce même dimanche, dans un des villages les plus éloignés qu'allaient visiter les patrouilles lancées de Québec, le curé de l'endroit laissa tomber de la chaire, au prône, des paroles qui créèrent une sensation indescriptible.

" Mes chers frères, dit-il en substance, vous êtes l'un des peuples les plus heureux de la terre. Vous ne semblez pas vous en rendre compte, s'il faut en juger par vos doléances journalières. Vous vous plaignez des taxes: taxes fédérales, taxes provinciales, taxes municipales, taxes scolaires, contributions pour le maintien des asiles d'aliénés, pour l'administration de la justice,

répartitions d'église, la dîme du curé, et que sais-je encore? Mais, dites-moi, avez-vous jamais songé qu'il existe une autre taxe, bien plus dure, que vous n'avez jamais encore été appelés à payer?... Vous me regardez avec étonnement; vous vous demandez peut-être si je suis dans mon bon sens. Eh bien, oui, j'affirme que vous avez été jusqu'ici exemptés d'un impôt que bien d'autres nations versent généreusement. Pourquoi y échapperiez-vous plutôt que d'autres de vos semblables? Qu'avez-vous donc exceptionnellement mérité du ciel pour qu'il vous épargne ce qui est le lot du reste de l'humanité? Mes frères, cette taxe que vous n'avez jamais payée, êtes-vous aujourd'hui prêts à la verser? Je vais vous la nommer: c'est l'impôt du sang!" (1)

Et il s'arrêta comme s'il attendait une réponse.

Dire que ces quelques phrases, énoncées avec cette simplicité qui va droit au cœur, remuèrent profondément l'auditoire, serait banal.

Des sanglots étouffés rompirent le silence de

---

(1) Ce sermon a été prononcé un dimanche de janvier 1916, pendant la campagne de recrutement, par le curé d'une paroisse du bas du fleuve.

mort qui suivit les derniers mots du prédicateur. Quelques femmes faillirent se trouver mal. Les vieillards sentirent bouillonner dans leurs veines un flot oublié de jeunesse. Les jeunes hommes auxquels s'adressait plus particulièrement cet appel d'en haut pâlirent un peu, mais redressèrent fièrement la tête, regardant droit devant eux, comme si une vision céleste leur apparaissait, sanglante peut-être, mais brillante, pour la première fois de leur vie.

Une autre apparition non moins inattendue les guettait au sortir de l'église.

Une demi-douzaine d'autos chargés d'une vingtaine de militaires casqués et armés venaient de déboucher avec fracas sur la place publique et s'était rangée à une certaine distance en face de l'église. Le chef apparent de la bande avait lui aussi appelé " Monsieur le maire ", à qui il avait dit d'un ton péremptoire:

— Vous allez d'abord ordonner à votre monde de venir déposer entre nos mains toutes les armes à feu qu'il possède.

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il dit,

celui-là ? se demandaient les habitants les uns aux autres.

— C'est un officier venu de Québec qui veut voir nos fusils, répondit un jeune, sans la moindre intention de malice.

— Les fusils ?... Ah ! oui, les fusils ! firent plusieurs voix avec un curieux accent. Eh bien, allons les chercher.

Et là-dessus, une cinquantaine de ces joyeux garçons partaient en courant dans la grand'rue du village, où il se trouvait quelques-uns de ces établissements de commerce portant pour enseigne : " Magasin général ", c'est à-dire munitionnés d'à peu près tout ce qui peut trouver acheteur à la campagne, depuis le " chapeau garni " jusqu'à la casserole de cuisine.

Le gros de la foule des paroissiens était resté sur la place, resserrant de plus en plus le cercle qui entourait le maire et l'officier, lesquels continuaient à parlementer.

La discussion s'échauffait, car le maire affectait de ne rien comprendre à ce que l'autre exigeait impérieusement de lui. Aller à Québec ?... Pourquoi faire ?... Il n'irait certaine-

ment pas, surtout avec une escorte de soldats, comme un malfaiteur... Nous autres au Canada, on n'est point accoutumé à ces manières-là... Pourquoi vouloir l'emmener de force? il n'a rien fait de mal... Si le général Malbrough s'en va-t-en guerre—qu'il s'appelle comme il voudra —a affaire à la municipalité, qu'il vienne, on se parlera... Et patati, et patata !

L'étranger, abasourdi de cette grêle d'objections, a beau élever la voix d'un ton chaque fois qu'il peut placer un mot, rien n'y fait.

Il en est presque venu aux menaces, porte de temps à autre la main droite à la garde de son sabre, fait mine de vouloir appeler ses gens ; mais au moins dix rangées de têtes curieuses, plus haute que la sienne, lui barrent la vue de tous côtés. Ses hommes suivent cette scène de loin, sans oser bouger, retenus par la discipline qui les tient isolés autour de leurs automobiles.

Soudain, un grand cri part de la rue voisine:

— Les v'là, les fusils !

Et au même moment, toute une bande de jeunesses débouche sur la place en brandissant des carabines Winchester, des fusils de chasse

ordinaires, de vieux mousquets à pierre, des pistolets de tous calibres, tout ce qu'on a pu ramasser dans les magasins ou dans les maisons d'alentour.

En moins de temps qu'on ne peut le dire, ces francs-tireurs improvisés braquent leurs armes sur le groupe des automobilistes, qui reçoivent une pluie de balles et de plomb à canard avant même d'avoir pu épauler leurs carabines. Une dizaine au moins ont été touchés et roulent dans la poussière; les autres sautent en voiture et ne songent qu'à fuir. Aussitôt leurs machines embrayées, ils filent à toute vitesse dans la direction d'où ils sont venus, sans demander leur reste, sans même ramasser leurs morts et blessés.

Leur commandant, resté seul, toujours cerné par la foule, n'a pu faire un mouvement; on lui arrache son épée, ainsi que le pistolet qu'il porte à la ceinture. Désarmé, il se sent à la merci d'une populace enragée, il pense sa dernière heure venue. Pas du tout; on se contente de le serrer de près, de gêner ses mouvements comme dans un étau.

Le curé, qui a entendu la fusillade, se précipite au-devant du groupe des francs-tireurs.

— Malheureux! leur crie-t-il d'un ton de sévère reproche, pourquoi avez-vous fait cela?

L'un d'eux, apparemment leur chef improvisé, lui répond sur le même ton:

— Et vous, m'sieu le Curé, pourquoi, ah! pourquoi nous avez-vous parlé comme ça?

L'abbé lève les yeux au ciel, mais reste muet.

Pendant que ces choses se passent, les femmes sont accourues elles aussi; il y a là, entre les automobiles restées sur place, des blessés, des mourants, des morts peut-être? Heureusement non; personne n'a été tué du coup. Quelques-uns des dix Allemands qui sont tombés n'en valent guère mieux, il est vrai.

Avec l'aide des bonnes sœurs du couvent voisin, les villageoises leur donnent les premiers soins en attendant l'arrivée du médecin de l'endroit, qu'on est allé quérir en toute hâte. On les transporte avec précaution dans les plus proches maisons; ceux qui n'ont pas perdu connaissance semblent ébahis d'être aussi bien traités.

Leur capitaine lui-même, qui n'a pas un brin de mal sauf la perte de ses armes, est tout surpris de s'entendre dire par m'sieu le maire : " Venez dîner avec moi, en famille; on causera plus tranquillement."

Il comprit qu'il était prisonnier; mais le geôlier lui parut très gentil. Evidemment, il n'était pas habitué à ces manières-là.

Mais, le premier moment de surexcitation passé, il fallait songer au lendemain. Les étrangers qui avaient échappé aux coups de feu et qui avaient pris la poudre d'escampette allaient sûrement rapporter la tragédie aux quartiers-généraux à Québec, et l'on devait s'attendre à de rudes représailles.

Comme les gens rassemblés sur le perron de l'église à l'heure des vêpres discutaient la situation, un train spécial arrivait de l'ouest avec un détachement de réguliers dont le commandant était chargé de procéder le jour même au recrutement prescrit par le décret ministériel.

L'enrôlement ! Chose curieuse, ce qui la veille aurait provoqué des scènes disgracieuses, une panique peut-être, fut à peu près généralement

accueilli par des marques de joie. D'abord, c'était un commencement de secours; et puis, bast ! il s'était passé tant de chose depuis quelques heures !

L'habitant canadien est l'être le plus pacifique du monde; il l'est au point de paraître le plus pantouflard des hommes de la terre.

Il a une sainte horreur de la guerre et de tout ce qui s'y rattache, pour l'excellente raison qu'il n'y a jamais passé. Lui parler de recrutement en temps ordinaire est assez pour le faire fuir au fond des bois.

Les Européens, les Français en particulier, qu'il a parfois rencontrés, et qui ont des trémolos dans la voix chaque fois qu'ils prononcent le mot Patrie, lui ont toujours paru tant soit peu ridicules. S'il avait comme nous entendu ce vieux patriote alsacien réfugié à Québec dont l'invariable discours chaque année, à la fête du 14 juillet, consiste à se lever très ému, à balbuier : " Messieurs, l'Alsââce... l'Alsââce .... ! après quoi il éclate en sanglots et se rasseoit, le type qui fait le sujet de cette digression aurait certainement dit: " Le bonhomme est fou, et

ceux qui l'écoutent itou ". Pour lui, " verser son sang pour la défense du sol ", " mourir pour la Patrie ", sont de belles phrases à panache, comme on en entend à l'Auditorium, le délicieux grand théâtre de Québec. Rien de plus.

Mais mettez-le une bonne fois, comme il arrive en ce moment, aux prises avec les austères réalités de la guerre, qu'il se voie soudainement menacé dans ses biens, dans ses libertés, dans ses droits, oh ! alors, ce n'est plus le même homme. L'agneau se métamorphose instantanément en lion rugissant.

C'est pourquoi, cet après-midi-là, malgré le ciel gris et la pluie fine et froide qui en dégouttait, les abords de la salle publique, transformée en bureau d'enrôlement, étaient encombrés d'une foule bruyante, animée, vibrante d'enthousiasme. On assistait à l'appel de la première classe, celle des hommes de dix-huit à trente ans, non mariés ou veufs sans enfants. On remarquait avec une visible satisfaction que bien peu des inscrits n'avaient pas encore fait acte de présence.

Naturellement tous n'y allaient pas avec le même élan. Il y avait des hésitants, d'autres

résignés, quelques-uns entraînés par l'exemple, pour ne pas passer pour des lâches, peut-être poussés par quelque dépit ou peine d'amour.

— Ce n'est pas bien drôle tout de même, disait l'un des sortants qui tenait son certificat d'attestation dans sa main, d'aller tout bêtement exposer sa vie à l'âge où l'on y a à peine goûté !

— Bah ! dit un camarade, on ne meurt qu'une fois, et encore seulement quand son heure est arrivée. Quand la tienne sonnera, prends toutes les précautions que tu voudras, il faut bien que tu avales ta langue comme les autres, dans ton lit comme ailleurs. Mourir pour mourir, n'est-il pas cent fois mieux de tomber les armes à la main au champ d'honneur ? Au moins on laisse un nom glorieux à sa famille.

— C'est pourtant vrai, je n'avais pas songé à ça, répondit l'autre.

Ce qui prouverait qu'un mauvais principe peut quelquefois servir une bonne cause. C'était peut-être la première fois que le fatalisme musulman venait au secours du gouvernement canadien. La recette est spécialement recommandée aux agents recruteurs de l'avenir.

XII

LE NUMÉRO DEUX

Dans cette même journée du dimanche, la garnison allemande de Québec avait reçu du renfort. Quelques centaines de fantassins, grenadiers, artilleurs lui étaient arrivés par trains spéciaux sur les chemins de fer de la rive sud.

En même temps, le haut commendement recevait pour la première fois des nouvelles précises des autres corps d'invasion. Ces communiqués étaient loin d'être bien rassurants. Partout le long de la frontière de Québec et d'Ontario, les tentatives d'envahissement avaient plutôt misérablement échoué.

Plusieurs milliers de Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre avaient passé la frontière en contrebande pour venir prêter main-forte à leurs compatriotes.

Partout, la vigilance des autorités canadiennes avait assez bien réussi à déjouer des plans pourtant concertés avec une habileté infernale.

On avait fait en outre des perquisitions domi-

ciliaires aux différents groupes d'immigration allemande qui en ces dernières années s'étaient échelonnés au nord du Saint-Laurent et de l'Ottawa, d'après un ordre de gradation trop symétrique pour ne pas faire partie d'un vaste complot d'ensemble dont l'esprit dirigeant ne pouvait être ailleurs qu'à Berlin.

Ces recherches avaient amené de singulières découvertes: presque partout, il y avait toute une organisation de cercles mystérieux, espèces de sociétés secrètes quasi-anarchistes, en correspondance suivie avec des centres d'action établis ça et là, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, souvent même munis d'appareils de télégraphie sans fil.

Au cœur même de la grande ville de Montréal, on venait de dénicher un poste très bien aménagé de radio-conducteurs capable de percevoir les ondes hertziennes de très loin; il avait encore tout récemment servi à échanger des signaux avec un poste correspondant de l'autre côté de la frontière américaine. (1)

---

(1) En 1914, un citoyen en vue de Montréal, que nous désignerons seulement par l'initiale P..., en prenant possession de sa nouvelle habitation au fond

Cette organisation se ramifiait jusque dans les prairies de l'Ouest, jusqu'en Colombie Britannique même. ① On avait vu dans les journaux, il y a quelques années, que le Kaiser avait acheté pour son propre compte des milliers d'acres de terre sur la côte colombienne; or, on venait de découvrir dans ces mêmes parages une installation de radio-télégraphie qui devait servir à

---

d'une impasse adossée au mur d'enceinte du collège de... fut très intrigué d'y trouver les restes d'un appareil de marconigraphie installé sous les combles. il apprit que c'était un Allemand qui y avait habité avant lui. Ce dernier avait disparu après la déclaration de guerre ; on disait qu'il avait été mobilisé.

① L'incident suivant, raconté par M. B..., d'Edmonton (Alberta), peint bien l'état d'esprit dans lequel les meneurs de cette agitation souterraine entretiennent leurs affidés :

"Un jour de mai dernier (1915), ma femme, sans être vue, surprit sa cuisinière, une grosse Allemande, au téléphone en train de donner rendez-vous à une amie pour ce soir-là à leur cercle, pour célébrer, disait-elle, la grande victoire que l'Allemagne venait de remporter en coulant le *Lusitania.* Il y aura de la bière, ajouta-t-elle, et l'on s'amusera bien. A 5 h.30, la cuisinière vint demander à Mme B. la permission de sortir après le dîner, pour visiter, disait-elle, une cousine bien malade. La permission fut vite accordée. "Pour vous donner plus de temps à soigner votre cousine, lui dit la maîtresse, vous allez faire vos malles sur-le-champ ; cela vous permettra d'aller ensuite vous réjouir à votre cercle du meurtre épouvantable que votre nation vient de commettre." Inutile d'ajouter que Gretchen ne se le fit pas dire deux fois."

guider les pirates allemands sur l'Océan Pacifique.

Bref, la mèche était éventée. Tout ce qu'il y avait de régiments réguliers et volontaires sur pied avait été mobilisé dès le premier jour, et le Ministère de la Milice et de la Défense organisait avec une activité fiévreuse l'armement et l'équipement des centaines de mille jeunes hommes qui venaient d'être appelés au service.

Heureusement, depuis plusieurs années, le Canada avait fait abondante provision de fusils et de munitions, grâce à son excellente organisation d'armurerie, de cartoucherie et de fonderie d'obus. La perspective n'était donc pas précisément rose pour les sinistres agresseurs du Dominion.

Dans son somptueux cabinet de travail au Château, Von Goelinger était en train de déchiffrer les dépêches qui, tout en parlant d'échecs partiels, lui commandaient de tenir bon de son côté, lorsque son aide-de-camp vint lui apprendre qu'une des patrouilles envoyées dans le district avait été exterminée.

Nous avons déjà dit que chez le farouche

commandant le fond n'était pas méchant. Malgré l'état d'exaspération où devaient le pousser tant de mauvaises nouvelles reçues coup sur coup, dès qu'il fut seul il laissa échapper un gros soupir, tout en grommelant entre ses dents:

— Il va donc falloir passer aux instructions numéro deux !

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les ouvrages révélateurs du général Bernhardi pour savoir que dans le militarisme prussien tout est réglé comme papier de musique.

Dans cette rude discipline dont l'origine remonte à la canne du Gros Guillaume, lequel s'en servait habituellement pour fouailler les femmes même en pleine rue, les abréviations comptent, les nombres sont des hiéroglyphes gros de sens. Le lecteur a donc naturellement conclu que, puisqu'il fallait passer au " deux ", c'est que le " un " était épuisé, c'est-à-dire qu'il ne suffirait plus de désarmer les habitants et d'interner les notables à titre d'otages.

Quant aux mystérieuses instructions numéro deux, on n'allait pas tarder à voir en quoi elles consistaient.

Effectivement, à peine les nouveaux ordres étaient-ils distribués aux différents commandements de la garnison, qu'on y percevait les signes d'un grand branle-bas. Chevaux et automobiles étaient réquisitionnés par toute la ville, de même que force bidons de résine, de benzine et d'autres produits auxquels la science allemande ne cesse d'inventer toute sorte d'applications plus originales les unes que les autres.

Les gens matineux purent assister dès le petit jour au départ de nombreux détachements armés et munitionnés de toute façon, filant à toute vitesse à travers les grandes rues, pour se disperser ensuite en éventail sur les routes qui divergent de Québec vers le Nord, à l'Est et à l'Ouest.

Le plus formidable de ces corps expéditionnaires et le premier parti avait pour destination, on le pense bien, le village éloigné où les instructions numéro un avaient été canardées et mises en loque. Mais là non plus, on n'avait pas perdu son temps.

Le fil de fer barbelé est un article de commerce très en vogue dans nos campagnes, étant reconnu comme la meilleure protection contre le bétail

sauteur—les *sauteux* comme on dit par chez nous. Les marchands en font un gros débit, et en gardent toujours des stocks considérables.

Cette fois, on en avait tendu une triple rangée sur tout un côté du village, car on s'attendait à la très prochaine visite d'une sorte de bétail nouvellement importé dans le pays.

Le télégraphe avait aussi joué et la petite garnison de la place avait reçu du renfort durant la nuit. Plus que cela: les jeunes recrues de la veille, qui avaient si vaillamment, sinon reçu, au moins administré le baptême de feu, avaient organisé entre eux un petit militarisme de leur façon.

Ceux à qui il manquait encore un fusil avaient passé la nuit à la forge, où les faulx qu'ils apportaient se transformaient séance tenante en armes horribles à voir, par un simple changement à l'angulation de la douille. Ce primitif outil champêtre, d'instrument de paix et de travail devenait ainsi l'un des plus formidables outils de guerre, ressemblant à s'y méprendre à l'arme favorite des Polonais de 1793. Ceux qui la portaient cette fois s'étaient romanesquement baptisés les Faucheurs de la Mort...

Respectons la propriété littéraire. Le véritable parrain de ces jeunes Faucheurs, celui qui avait puisé dans ses souvenirs historiques l'inspiration de ce pittoresque cri de guerre, et qui se voyait déjà dans le rôle d'un Kosciusko ou d'un La Rochejacquelein à la tête d'un parti de héros paysans, était l'un de ces personnages dépareillés, pour ne pas dire types à part, qui ne passent peut-être qu'une fois tous les cent ans sur la terre. Celui-ci mérite que nous nous arrêtions un instant, en attendant que ses Faucheurs de la Mort croisent le fer avec les spadassins qu'ils guettent là-bas au coin d'une route.

Droit comme un I, fier comme un hidalgo, toujours soigneusement sanglé et boutonné presque jusqu'au cou dans son invariable frac noir dont les basques flottent mollement sur un pantalon à la hussarde, la gorge serrée dans une de ses larges cravates auxquelles il tient comme à sa barbiche à la Napoléon III, il est le portrait vivant du soldat du Second Empire.

En effet, le bouton cerclé de rouge qui orne le revers de son habit, la médaille militaire qu'il ne

manque jamais d'arborer dans les grandes circonstances, prouvent assez qu'il a un passé ! N'a-t-il pas fait la campagne du Mexique sous l'infortuné Maximilien d'Autriche, n'a-t-il pas même servi le drapeau de la " Frrrânce " en Algérie ? De ces héroïques souvenirs lui vient sans doute ce tragique sourire qui flotte éternellement sur ses lèvres.

Orateur fougueux, quand il prend la parole, que ce soit devant un rassemblement populaire ou dans une paisible salle de délibération, c'est toujours sa grande voix des batailles qui tonne. Il faut l'entendre alors, car il a une manière à lui de rouler les *r* à faire vibrer les vitres. Ses deux gestes favoris consistent, l'un à empoigner nerveusement son impériale, l'autre à porter la main droite à son côté gauche comme pour mettre flamberge au vent; alors, l'ennemi fuit en désordre.

Une âme héroïque comme celle-là devait souffrir le martyre dans un milieu prosaïque comme celui où elle avait pris corps dans un moment de distraction sans doute, et où l'on n'entendait parler que commerce de bois et de

cuir. La vie de cet homme jusque-là avait été un rêve et un désenchantement. Son rêve était une chimère, son désenchantement la réalité.

Dès son jeune âge, il avait logé dans un coin de son cœur l'image de l'adorée. L'adorée, c'était " la *Frrânce*, la France chevaleresque, idéaliste, la France qu'il n'avait encore vue qu'en songe, mais qu'il se promettait bien d'aller voir. Il avait fait vœu que, lorsqu'il y mettrait les pieds, son premier geste en débarquant sur les quais de Calais ou du Havre serait de se jeter à plat ventre au risque de passer pour fou à lier, et de donner à la terre de France le doux baiser qu'un fils doit à sa mère.

Son imagination peuplait l'air ambiant de visions tricolores. Il avait dû, dans ses années de collège, passer de longues heures sur les remparts de Québec, interrogeant avidement l'horizon dans l'espoir d'y voir poindre les couleurs de France, à l'instar du vieux soldat de Carillon chanté par Crémazie.

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Ce fut sans doute le plus beau jour de sa jeu-

nesse, celui où une fringante corvette française remontait le Saint-Laurent pour la première fois depuis la cession du Canada par Louis XV à George III. Par la suite, chaque fois qu'il arrivait des délégués de France, il était le premier à leur souhaiter la bienvenue comme à des frères. Il se considérait sérieusement lui-même comme un pur Français de France, l'un de ces malheureux émigrés que la fatalité avait forcés de quitter leur beau pays; seulement, dans son cas, l'émigration avait eu lieu longtemps avant sa naissance.

Il était né de modestes, mais excellents parents appelés Gontrand. Mais dans son rêve de gloire il voulait se faire un nom à lui-même. Il s'en fit un, voici comment. Un jour qu'il remontait le fleuve en compagnie de brillants officiers de la marine française, à qui il était en train de faire un cours d'histoire du Canada où le four banal et le moulin banal des anciens seigneurs de la colonie française jouaient un grand rôle, il lui arriva, en passant au large d'un endroit appelé Saint-Denis, d'indiquer sur la rive un vieux moulin à vent dégarni de ses ailes, et

de dire modestement: “Voilà le moulin banal de mon père !”

De ce moment, les officiers l’avaient pris pour le fils du seigneur de la place et ne l’appelaient plus que Monsieur de Saint-Denis. A partir de là, lui-même ne signa plus autrement que Gontran de Saint-Denis, en laissant négligemment glisser sous sa plume la dernière lettre de son nom patronymique.

Or, le hasard avait voulu que Gontran de Saint-Denis eût choisi pour sa villégiature d’été le village même où venait de se jouer le drame que nous venons de relater. Quelle providence pour les Faucheurs de la Mort, et surtout pour le vétéran du Mexique qui, depuis si longtemps, ne vivait de duels et de combats mortels qu’en rêve !

Aussi ce matin-là avait-il passé à sa ceinture la vénérable épée de Tolède rapportée de ses lointains voyages, laquelle du reste faisait toujours partie intégrante de ses bagages.

Les Faucheurs qui, en l’attendant sur la place publique, s’étaient intéressés à suivre les manœuvres matinales de la troupe régulière, le

prièrent de leur donner quelques notions élémentaires pour régler l'ordre de la marche et les évolutions d'ensemble qu'ils auraient à exécuter, car bien peu d'entre eux avaient fréquenté l'école militaire.

C'est ce qu'il fit volontiers, mais d'une voix de tonnerre, et, comme de leur côté ses élèves y mettaient un extrême bon vouloir, tout marchait assez bien pour un début, sauf quelques légers malentendus dans le genre de celui-ci.

L'un des gars persistant à se tromper de pied dans un mouvement de conversion, M. de Saint-Denis alla à lui :

— Crrebleu ! tonna-t-il, voyons... le pied drroit !

— J'en ai pas, répondit ingénument la recrue.

— Comment ! nom d'un nom ! vous avez toujours un pied gauche... Eh bien, l'au-trre, vous dis-je ?

— Ah ! m'commandant, fit l'autre subitement éclairé. Le pied *draite*... j'avais compris le pied-de-roi !

Bref, au bout d'une heure, la troupe des Faucheurs en savait assez long pour évoluer avec un

certain ensemble sur le terrain. Quant au maniement de l'arme, on pouvait compter sur eux.

Ce ne fut pas là le seul fruit de sa glorieuse expérience que M. de Saint-Denis devait contribuer au succès de la journée.

— Nous avons à faire à des enragés, s'était-il dit. Mais il faut leur montrer qu'il ne fait pas bon se *frrotter* à un vieux de la vieille qui connaît le jeu.

Après s'être un peu creusé la cervelle pour inventer quelque bon tour de Jarnac à jouer à ces coquins d'Allemands, il s'écria tout-à-coup: *Eurreka*! se rendit auprès du commandant de la troupe régulière et lui parla à l'oreille...

On se comprend à demi-mot entre grands stratégistes. *All right.* Suffit. C'est tout.

Aussi faut-il renoncer à peindre la double surprise qu'éprouvèrent les porteurs des instructions numéro deux lorsqu'à leur arrivée aux abords du village, ils se virent en face d'un large et impassable réseau de broche épineuse, derrière lequel se dressait une petite armée en parfait ordre de bataille.

Leur stupeur s'accentua davantage à la vue du miracle qui s'opérait tout près d'eux, sur

l'un des côtés de la route. En apparence, c'était un inoffensif champ d'avoine mûrissante. Soudain, les épis dorés se transforment sous leurs yeux en curieux fers de lance, recourbés comme des cimeterres.

En réalité, c'étaient les Faucheurs qui les prenaient en flanc, à l'instant même où tous les fusils de la milice leur crachaient au visage. Une partie de la colonne d'attaque avait fait demi-tour et allait tirer presque à bout portant sur les porteurs de faulx, lorsqu'en avant de ceux-ci ils virent tout à coup se dresser une dizaine d'Allemands comme eux-mêmes, désarmés, mais levant les bras en l'air et criant avec un curieux accent: " Pas kapout ! pas kapout ! "

Les kaiserlicks crurent sincèrement que c'étaient leurs malheureux camarades de la veille que ces paysans armés de faulx de guerre avaient forcés de leur faire un rempart de leur corps. Ils hésitèrent un instant. Ce fut leur perte.

La tête de leur colonne se repliait en désordre sous la grêle incessante de balles qui leur venait du village, où les troupiers, bien abrités derrière leur barricade, pouvaient aveugler leurs adver-

saires à découvert sur le grand chemin, sans trop de danger pour eux-mêmes.

Bientôt la débandade fut générale. Les survivants regagnèrent au pas de course leurs autos et leurs chevaux, qu'ils avaient laissés à quelque distance en arrière, abandonnant sur place quelques-uns de leurs blessés et de leurs bidons.

Mais, pendant que le bouillant Gontran de Saint-Denis bondissait d'enthousiasme en brandissant son épée et en criant: *Victoirre*!—car c'était lui, on l'a facilement deviné, qui avait imaginé d'utiliser les uniformes des blessés de la veille pour travestir une dizaine de ses hommes—à sa voix de stentor répondaient au loin de hideuses clameurs de vengeance.

En effet, à cette même heure, dans la plupart des autres villages plus rapprochés de la ville, il se passait des scènes bien différentes; et, lorsque la nuit vint, le firmament, aussi loin que portait la vue, apparaissait teinté de lueurs fauves qui avaient une sinistre signification. C'étaient des villages entiers qui brûlaient, exhalant ça et là dans l'atmosphère de repoussantes odeurs de chair humaine roussie.

Le numéro deux opérait !

XIII

"DIES IRAE"

Encore de nos jours, lorsqu'on veut faire le plus bel éloge de quelque couple vénérable, modèle des vertus conjugales, vivant plaidoyer en faveur de l'indissolubilité des amours légitimes, autant dire contre le divorce,—deux noms, bien vieux pourtant et bien légendaires aussi, se présentent d'eux-mêmes, comme mus par un ressort: ceux de Philémon et Baucis, qu'Ovide a immortalisés dans ses *Métamorphoses*.

Il faut croire que les ménages exemplaires n'étaient pas très communs dans l'antiquité, puisque les païens ont pris la peine de diviniser celui-là.

La légende mythologique rapporte que Jupiter sauva Philémon et Baucis du déluge pour les récompenser de lui avoir donné l'hospitalité, et leur octroya la grâce de mourir de vieillesse ensemble. Leur mort même ne fut qu'une transformation : le mari modèle prit la forme du chêne altier, et la femme fidèle jusqu'à la mort devint un tilleul odorant.

Goethe, qui leur consacre une courte scène de sa fantasmagorique et interminable bacchanale de *Faust*, en bon allemand les fait tout simplement assassiner et rôtir dans leur cabane par la main du Diable en personne. Voici en quels termes mi-gouailleurs mi-sérieux Méphisto fait rapport du succès de son expédition :

" *Mephistophélès et les trois.*—Nous revenons au grand trot ; pardonnez ! les choses ne se sont point passées de la meilleure grâce. Nous avons frappé, nous avons cogné ; et jamais on ne nous ouvrait ; alors nous ébranlâmes la porte, nous heurtâmes et le vieux bois moisi tomba sur le carreau. Nous avions beau appeler à grande voix, menacer, on faisait mine de ne pas nous entendre, et, comme cela se présente en pareil cas, ils ne nous écoutaient ni ne voulaient ; mais nous, alors, sans perdre de temps, nous t'en avons débarrassé promptement. Le couple ne s'est pas beaucoup débattu ; ils sont tombés tout d'abord, pâmés de frayeur. Un étranger qui se trouvait là a voulu résister, nous l'avons étendu mort, et, pendant le court espace du combat furieux, les charbons ont allumé la paille dispersée alentour. Maintenant, cela flambe librement comme un bûcher préparé pour eux trois."

Or, les Philémon et Baucis sont légion dans nos paisibles campagnes, avec cette petite différence qu'ils ont généralement beaucoup d'enfants. Le lecteur sera donc peut-être terrifié, mais non étonné, du sort qui leur était réservé dans la partie du pays temporairement occupée par les compatriotes de Goethe.

Ce sont ces derniers qui, pour l'occasion, font l'office de Méphistophélès, étant donné qu'ils ont à opérer sur une multitude de ménages à la Philémon, disséminés sur une assez vaste étendue de territoire.

Dans ces conditions, il fallait bien que le Diable, pour la bonne exécution des ordres supérieurs, se multipliât de manière à pouvoir entrer dans la peau de chacun des centaines d'Allemands qui allaient semer la grande Terreur dans un certain rayon autour de Québec pendant les lugubres journées dont nous avons à parler.

Nous ne le ferons pas du reste nous-même. Mieux vaut laisser la parole aux rapporteurs des commissions d'enquête qui eurent par la suite la triste mission de recueillir sur les lieux les

détails circonstanciés de ces horreurs sans nom. De pareilles monstruosités demandent à être relatées dans le style froid et positif du document juridique, sans commentaires ; autrement, l'être le moins sensible n'en pourrait supporter la lecture.

" Ce matin-là, dit l'un des témoins sous serment, je vis entrer dans le village un parti de militaires costumés comme je n'en avais jamais vu. On me dit que c'étaient des Allemands. Ils étaient suivis d'un officier avec trois ou quatre soldats en moto-car. Ceux-ci firent signe à deux jeunes gens qui se trouvaient dans un champ le long du chemin. Effrayés, ceux-ci se mirent à courir ; les soldats alors tirèrent sur eux et en tuèrent un."

Le meurtre de cet inoffensif garçon fut le prélude de l'incendie du village de... (village situé à une dizaine de milles au nord-ouest de Québec), ainsi que du fusillement au hasard, sans discernement, de non-combattants des deux sexes, en outre de l'exécution militairement organisée de nombreux groupes de prisonniers qu'on menait à la boucherie comme des moutons.

C'est ainsi qu'à Saint-..., une cinquantaine

de personnes qui cherchaient à s’évader des maisons en flammes étaient saisies, traînées hors du village et fusillées. Dans un village voisin, quarante hommes eurent le même sort. Dans une maison seule, le père et la mère ont été abattus à coups de fusil, la fille est morte après avoir subi les derniers outrages et le garçon, l’unique survivant, était gravement blessé.

Les enfants n’étaient pas exemptés. “ J’ai vu, rapporte un autre témoin, empilés sur le seuil de leur maison les cadavres du père, de la mère et d’une fillette de neuf ans, qui avaient été évidemment tués l’un après l’autre à mesure qu’ils cherchaient à enjamber la porte ”.

Dans un champ appartenant à un homme du nom de E. . ., cinquante-sept civils ont été mis à mort. L’officier allemand, en entrant dans le village, avait dit : “ Vous avez tiré sur nous.” L’un des villageois ayant demandé la permission de parler, dit : “ Si c’est là votre idée, tuez-moi, mais laissez aller ces hommes.” La réponse fut une volée de balles. Ceux qui ne tombèrent pas du coup furent baïonnettés.

La plupart des rapports de l’enquête consta-

tent que les maisons et bâtiments de ferme sur le passage des patrouilles étaient systématiquement incendiés au moyen de benzine, et que nombre de familles furent brûlées vives dans leurs maisons, d'où on les empêchait de force de s'échapper.

Dans le carnet trouvé sur la personne d'un des soldats de la garnison allemande de Québec après la délivrance de la place, on lisait cette note qui prouve bien que la boucherie avait été ordonnée de haut : " Dans un logis, nous trouvâmes des armes à feu. Tous ceux qui l'habitaient sans exception ont été fusillés. Ce fut un spectacle navrant. Tous se mirent à genoux pour prier, mais il n'y avait pas de place pour la pitié ! Quelques coups de fusil, et tous tombaient à la renverse sur l'herbe tendre pour y dormir de leur dernier sommeil."

Dans une localité sur les bords du Saint-Laurent, une centaine de personnes furent passées par les armes, quelques-unes fusillées à bout portant par les soupiraux des caves où elles cherchaient refuge. Dans une seule famille, huit hommes ont été ainsi assassinés. Un autre

fut planté en face d'une mitrailleuse et en reçut la décharge à bout portant. Sa femme rapporta son cadavre chez elle dans une brouette. Les Allemands l'y suivirent et y firent bombance avec tout ce qu'ils y trouvèrent à manger et à boire.

Dans la paroisse de..., le massacre des habitants dura plus de deux heures. On remarqua que la plupart des bandits étaient ivres, et il n'y avait personne pour les mater. Le lendemain matin, après une nuit d'orgie, les Allemands recommencèrent à vider les maisons. Hommes, femmes et enfants étaient menés en troupeau dans un champ, et là on les séparait selon leur sexe. Trois hommes furent tués à coups de fusil, un quatrième à coups de baïonnette.

A ..., le maître d'école fut abattu d'un coup de pistolet par un officier. Avant de mourir, il demanda à son assassin la raison de son crime ; l'officier répondit qu'il avait perdu la tête parce que quelques gens de la place avaient tiré sur les Allemands à leur arrivée, fait dont la vérité n'a pu être établie.

Une femme jura avoir vu un jeune garçon de

quinze ans tué d'un coup de fusil tout près de chez elle, et peu après, une fillette et ses deux petits frères, qui regardaient passer les soldats, abattus devant ses yeux sans le moindre motif apparent.

A Saint- . . ., le même jour, un adolescent de dix-huit ans était tué d'une balle dans son jardin. Son père et son frère furent ensuite traînés hors de la maison et fusillés dans une cour voisine. Le fils fut fusillé le premier, après quoi le père fût forcé de se tenir debout tout près du corps encore chaud de son enfant et de le regarder fixement pendant qu'on s'apprêtait à tirer sur lui.

Dans une des petites villes au nord-ouest de Québec, on vit passer un détachement d'Allemands emmenant avec eux, entre deux cables supportés à la tête, à la queue et au centre par les soldats, une vingtaine de civils, des otages, disait-on. Quelques-uns des troupiers portaient un insigne spécial, et l'on remarquait qu'en passant le long des maisons ils y jetaient des poignées de pastilles inflammables et explosives, qu'ils puisaient à pleines mains dans de grandes

sacoches dont la courroie était passée à leur cou. Une cinquantaine de maisons furent ainsi détruites de fond en comble, sans que personne pût combattre le feu.

La veuve du maire de . . . a confirmé le récit que d'autres témoins avaient fait de l'exécution sommaire de son époux et de son fils avec plusieurs autres citoyens de l'endroit. Elle a raconté qu'en arrivant dans le village ce matin-là la troupe s'était rangée de chaque côté de la rue ; une couple d'heures après, entendant des coups de feu, elle courut à sa fenêtre et vit que les soldats tiraient dans les maisons. Elle retourna auprès de son mari, qui venait de rentrer. Tout à coup la porte s'ouvrit pour laisser passage à un militaire qui lui dit : " Le capitaine vient d'être tué ; où est le maire ? " Mon mari me dit alors : " Voilà qui ne sent pas bon pour moi." —" Je dis au soldat : " Vous voyez par vous-même que ce n'est pas lui qui a tiré."—" Cela ne fait pas de différence, répondit-il, il est responsable." Alors mon mari fut entraîné au dehors. Mon fils me fit descendre avec lui à la cave. Le même individu revint bientôt, em-

poigna mon garçon et le fit marcher devant lui en lui assénant des coups de pied. Le pauvre enfant pouvait à peine marcher. Dans la matinée, lorsque les Allemands avaient commencé à tirer dans les fenêtres, il avait été atteint à la jambe par un ricochet de balle. Après le départ de mon mari et de mon fils, les soldats vinrent nous prendre de force, ma fille et moi, et nous forcèrent d'aller au dehors voir le cadavre de leur capitaine. Nous fûmes bousculées dans la rue, sans manteau ni coiffure. Nous dûmes rester là entourées de soldats, et assister à l'incendie du village. A une heure du matin, aux sinistres lueurs du feu, je vis passer mon mari et mon fils ligotés côte à côte ; mon beau-frère les suivait. On les menait au lieu de l'exécution."

Dans un autre endroit, sous prétexte qu'on avait tiré sur eux du presbytère, les soldats s'emparèrent du curé et le traînèrent le long du mur de l'église, en le frappant à la tête. Il demanda en français qu'on lui permît de se tourner la face au mur ; ils refusèrent d'abord, puis le laissèrent se retourner, à condition qu'il se tînt

les bras levés au-dessus de sa tête. Une heure plus tard, le témoin revit le curé encore dans la même position. Les soldats le forcèrent ensuite de marcher devant eux au milieu du village ; après quoi, le collant la face au mur d'une maison, cinq soldats le fusillèrent.

Toute une population, enfermée dans l'église de la paroisse à laquelle on finit par mettre le feu, y passa des heures d'angoisse indicible. Une femme fut prise de folie furieuse, plusieurs enfants moururent de peur, d'autres vinrent au monde prématurément.

Une femme avec un bébé dans les bras regardait passer les soldats ; l'un d'eux lui demanda à boire. Quand elle revint avec de l'eau, s'apercevant qu'ils traînaient avec eux un groupe de prisonniers, elle leur dit : " Au lieu de vous donner à boire, c'est des coups de fusil que vous mériteriez." Le témoin de cette scène vit alors un des Allemands lever son revolver et d'un seul coup tuer la femme et l'enfant.

Sur le grand chemin qui va de Québec à C. . ., un détachement allemand s'arrêta devant une pauvre maison de ferme, et, comme personne ne

se montrait, l'officier commandant ordonna d'enfoncer la porte. Le paysan vint alors et demanda ce qu'on lui voulait. L'officier répondit qu'il n'était pas venu assez vite et qu'on allait le *discipliner* comme bien d'autres. On lui lia les mains derrière le dos, et on le fusilla sur-le-champ. Alors, une femme accourut portant un tout jeune enfant dans ses bras. A la vue de son mari mort, elle mit le petit sur le plancher et se jeta comme une lionne sur les Allemands, leur déchirant le visage avec ses ongles. L'un d'eux l'assomma d'un coup de crosse sur la tête. Un autre tira sa baïonnette, prit le temps de la fixer au bout de sa carabine et la plongea au travers du corps du bébé. Il porta alors son fusil à l'épaule avec la petite victime au bout ; le marmot ouvrit ses petits bras une ou deux fois, et ce fut tout. L'officier ordonna ensuite de mettre le feu à la maison, fit apporter de la paille sur laquelle furent jetés péle-mêle les trois cadavres. Ceci se passait en présence de plusieurs habitants qu'on emmenait comme prisonniers. L'officier leur dit : " Je fais cela pour vous donner une leçon. Quand

un Allemand vous donne un ordre, il faut aller plus vite que ça.” ①

Dans ces abominables journées de saccage et de massacre, les églises, les presbytères, les couvents ne furent pas oubliés. La liste des victimes contenait les noms de treize prêtres et religieux qui avaient péri avec leurs ouailles. ②

Si l’on demandait à quelque officier ayant l’air plus humain que les autres pourquoi toutes ces cruautés, il répondait froidement en fixant sur le curieux ses gros yeux blancs : “ Que voulez-vous ? c’est la guerre ! ”

Par la suite, les autorités allemandes ont osé affirmer que ces prétendues atrocités n’étaient que des histoires en l’air. Autant nier le soleil en plein midi ; des multitudes de gens avaient

---

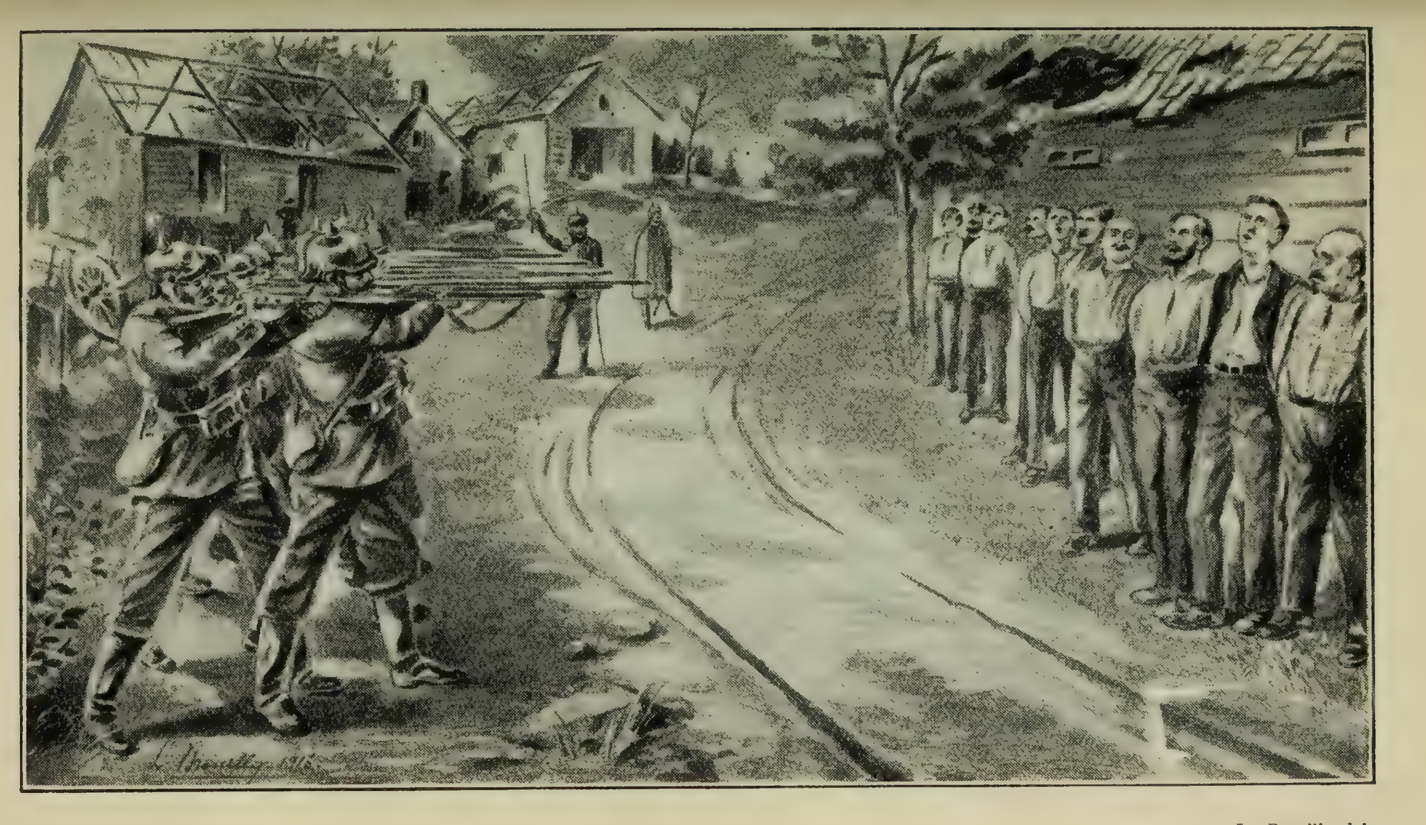
① Tout ce qui précède n’est pas une invention. (Les noms seuls sont changés.) Ce sont des faits arrivés, dont la preuve a été faite sous serment devant une commission belge, et ensuite confirmée devant la commission anglaise présidée par le vicomte Bryce, dont le rapport fut simultanément rendu public à Londres et aux Etats-Unis le 12 mai 1915, cinq jours après le coulage du *Lusitania*.

② Voir la lettre pastorale du cardinal Mercier de Belgique, qui lui a valu à lui-même un emprisonnement de plusieurs jours.

vu, de leurs yeux vu, des actes de barbarie dignes des pires peuplades sauvages.

Quelle dénégation peut tenir debout devant l'écrasant témoignage des victimes elles-mêmes, de ces cadavres qui dans leurs tombeaux portaient la trace ineffaçable des coups de baïonnette dont ils avaient été littéralement troués, ou des mutilations sans nom dont leur pauvre corps avait été l'objet ? L'un de ces infortunés, un tout jeune homme, avait été trouvé éventré, tenant dans ses deux mains crispées ses entrailles qui débordaient.

Pouvait-on davantage récuser le témoignage horrible à voir de ces nombreux jeunes garçons qui n'avaient plus que des moignons ensanglantés à la place des mains ? Presque partout en effet, les barbares semblaient avoir eu pour mot d'ordre de trancher le poignet, non seulement aux hommes, mais aussi aux petits garçons. Voyant l'un de ces misérables en train de martyriser de la sorte un bambin d'une douzaine d'années, quelqu'un cria : “ Laissez-le donc, ce n'est pas un soldat ! ”—“ Il était pour en faire un ”, répondit l'Allemand sans se retourner.



L. Brouilly del.

Leur dernier soupir serait un cri de miséricorde:—*Parce, Domine!*.... **(Page 196).**

On ferait un gros volume s’il fallait tout raconter : non seulement les tueries, les incendies, les pillages, mais les sacrilèges sataniques, les actes d’immoralité sans nombre, les hontes sans nom semées sur le passage de ces brutes déchaînées ; là-dessus, il n’y a qu’une chose à faire : jeter le voile.

Bornons-nous, pour compléter cette sinistre nomenclature, à deux ou trois autres faits saillants relevés à l’enquête.

Dans une des églises profanées par les vandales, la porte d’acier du tabernacle avait été trouée de balles. Quand une religieuse l’ouvrit, elle trouva le ciboire perforé. ①

Le curé T..., arrêté avec le maire de sa paroisse, à qui l’un de ses confrères demandait pourquoi on l’emmenait, répondit : “ J’ai fait des signes.” Après lui avoir donné un peu de pain, l’abbé charitable se retira ; mais à peine avait-il fait une trentaine de pas qu’il entendait

① Sœur Julie, à Gerbéviller, 29 août 1914. (Rapport de la commission française.)

une fusillade. C'étaient les deux prisonniers qu'on venait d'exécuter. ①

L'un des derniers épisodes de ces affreuses journées fut celui qu'on va lire. Il mérite mention à cause du grand retentissement qu'il eut dans tout le pays, où la victime était connue comme l'un des plus distingués représentants de sa race. Nous nous contentons de copier le compte rendu officiel, si émouvant dans sa simplicité.

A cinq heures du matin, M. O..., le préfet du comté de... est arrêté chez lui, sous le prétexte, contre lequel il proteste, que quelqu'un de sa famille a tiré sur la troupe. Pendant qu'on l'emmène avec d'autres prisonniers, un ami le rejoint et lui propose d'aller chercher quelques notables capables d'intercéder en sa faveur. " C'est inutile, répond-il, ce sera assez d'une victime ". Conduit devant les officiers en commandement, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutalités odieuses. On lui arrache ses gants pour les lui jeter au visage,

① Assassinat de l'abbé Thiriet et du maire Bajolet à Deuxville (Meurthe-et-Moselle), août 1914. (Même rapport.)

on lui prend sa canne et on l'en frappe violemment à la tête. Enfin, vers onze heures, on le fait comparaître devant trois officiers. L'un d'eux l'interroge, persiste à l'accuser d'avoir tiré ou fait tirer sur les Allemands, et le prévient qu'il va mourir. M. O... s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers et son argent, leur serre la main et, très dignement, leur fait ses adieux. Il revient ensuite auprès des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, deux soldats l'entraînent à une trentaine de pas et lui mettent deux balles dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince que les pieds ne sont pas recouverts. ①

A tant d'horreurs où la bête s'était surpassée, il fallait une réponse surhumaine. Ceux qui la trouvèrent n'étaient pas de grands savants, ne se prenaient pas eux-mêmes pour des surhommes. Ce furent de simples hommes des champs qui

① Ceci est textuellement, *mutatis mutandis*, le compte rendu officiel de la mort héroïque de M. Odent, maire de Senlis, tel que consigné au rapport de la "Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens." (*Journal officiel* de la République Française, en date du 8 janvier 1915.)

en eurent l'inspiration, dans un de ces moments extraordinaires où, mise carrément en face de l'inévitable, l'âme commence à briser les liens qui la rattachaient à la terre.

Ils étaient une dizaine que les massacreurs avaient arrêtés sous un prétexte quelconque. Sans autre forme de procès, on les menait au supplice. Ils le savaient sans qu'on leur en eût dit un mot, car pendant ces sanglantes journées ils avaient été témoins d'exécutions sommaires.

Au moment où, rangés côte à côte le long du mur d'une grange, ils se virent en face de dix carabines chargées qui n'attendaient qu'un signal pour se braquer sur eux, tout à coup une voix forte s'éleva de leur groupe, entonnant un chant solennel qui leur était familier sans doute, car tous, levant les yeux vers le ciel, firent chorus. Leur dernier soupir serait un cri de miséricorde: *Parce, Domine...* (1) *Parce populo tuo... ne in æternum...*

Le reste de cette sublime prière se perdit dans

(1) Dans un drame populaire qui se joue à Paris, une autre victime des balles prussiennes entend bien différemment le pardon évangélique. Elle expire en disant : " Ne leur pardonnez point, Seigneur, car ils savent parfaitement ce qu'ils font ! "

le crépitement des balles et dans le bruit étouffé produit par la chute des dix suppliciés sur la terre molle.

Après un court silence de mort, on crut entendre grincer le ricanement saccadé de Méphisto. Ce n'était peut-être que le craquement sec des éjecteurs qui, en s'ouvrant, crachaient par terre leurs cartouches vides.

Tout de même—les Allemands sont forts en latin, dit-on—peut-être les assassins avaient-ils compris ? Il sembla que leurs visages joufflus étaient soudainement devenus d'une pâleur cadavérique.



XIV

QUESTION DE VIE OU DE MORT

La nouvelle de ces boucheries produisit l'effet d'une traînée de poudre d'un bout à l'autre du pays, jusque dans les concessions les plus reculées des comtés du Nord. Il n'y eut qu'une voix, qu'un cri pour réclamer le châtiment immédiat des coupables. On peut dire que la population entière était prête à se lever comme un seul homme pour débarrasser le territoire de ces monstres à face humaine.

Aussi le recrutement, qui naturellement n'avait pas encore pu être terminé après cinq ou six jours à peine d'alerte dans un pays aussi vaste que le Canada, marchait-il désormais tout seul.

Les agents recruteurs n'avaient plus à battre la grosse caisse, ni à dépenser des flots d'éloquence pour attirer et retenir les rassemblements qu'ils convoquaient aux différents chefs-lieux.

Les capitaines n'étaient plus obligés de faire des visites domiciliaires pour décider les parents à se séparer de leurs garçons et ceux-ci à quitter

le foyer paternel ; encore moins de faire des battues dans les bois à la recherche des récalcitrants.

Aux abords des bureaux de recrutement, on n'entendait plus que des conversations comme celles-ci :

— Vous savez ce que ces satanés d'Allemands viennent de faire dans les environs de Québec ?

— Oui, croyez-vous si c'est effrayant, des abominations comme ça ! C'est donc pas du monde humain que ces gens-là ! Des vrais sauvages ! Faut les écraser comme des vermines qu'ils sont.

Ou encore :

— Eh ben, Baptiste, diras-tu encore qu'il ne faut pas crier aïe ! aïe ! avant d'avoir le mal, et que les *querêles* des vieux pays ne nous conçarnent pas ?

— Non, vois-tu, j'ai été trompé par ces beaux parleurs qui faisaient des discours à la brasse pour nous prouver que c'était à l'Angleterre de défendre ses colonies. Mais je vois ben à l'heure qu'il est que c'est pas seulement à l'Angleterre et à la France que l'Allemagne en voulait, mais au monde entier. Quand ben même

le Canada ne serait pas allié à l'Angleterre, quand même nous aurions été annexés aux Etats-Unis, encore ben mieux si nous avions déclaré l'Indépendance, le Canada était une trop belle bouchée pour ne pas tenter ces gourmands d'Allemands, qui se croient supérieurs à toutes les autres races, et qui par-dessus le marché sont assez bêtes pour le crier sur les toits. Eh ben ! ces safres-là, on va leur en faire avaler jusqu'à ce qu'ils en crèvent. J'ai pour ma part deux garçons d'enrôlés ; ils partent aussi enragés que moi-même. Je voudrais être à leur place, et si mon tour arrive, je t'assure qu'un homme fier, ce sera Baptiste !. . .

Si l'enthousiasme était à ce point monté dans les campagnes, que dire donc des grands centres ? L'immense ville de Montréal, sur son demi-million de population, fournissait à elle seule chaque jour des milliers de jeunes soldats. Etudiants, employés de commerce, ouvriers, riches et pauvres, c'était à qui passerait le premier à l'examen. Comme la plupart avaient déjà fait l'exercice, soit à l'école comme cadets ou comme volontaires à l'époque des camps

annuels de milice, ils étaient naturellement les premiers prêts à partir pour le front.

Tous les jours, le Champ-de-Mars voyait passer en revue de nouveaux régiments parfaitement équipés en guerre, et lorsqu'ils défilaient par les grandes rues qui conduisent aux gares, c'était au son de brillantes fanfares, au milieu d'assourdissantes acclamations ; les femmes leur jetaient des fleurs du haut des balcons, au passage leur distribuaient force cadeaux de tabac et de bonbonnières. On se serait cru en France, dans les grands jours où la Patrie en danger appelle tous ses enfants à son secours.

Le cri favori de ces foules presque folles d'exaltation était : "A Québec ! à Québec !" car si l'ennemi menaçait un peu de tous les côtés, c'était avant tout de Québec qu'il fallait commencer par le déloger. Jamais le sentiment de solidarité nationale ne s'était aussi spontanément imposé à tous les esprits.

La population de Montréal, fière à bon droit de sa supériorité matérielle, n'avait jamais aussi bien senti que, si cette métropole commerciale était la tête de la nation, le vieux Québec en était le cœur. Et c'était ce cœur qui saignait !

Entendons-nous. Ce qui se passait à Québec était très étrange. Pendant que les campagnes environnantes goûtaient de la Terreur prussienne, la ville elle-même avait été ménagée.

Pourquoi? Probablement parce que d'abord le commandant militaire de la place ne se sentait pas de force à terroriser et à pousser au désespoir une population de cent mille âmes, avec les deux ou trois mille hommes qu'il avait sous la main et qu'il était obligé de disséminer sur plusieurs points à la fois ; il attendait pour cela du renfort, qui n'arrivait pas assez vite à son gré.

Ensuite, parce qu'on lui avait déjà signalé, sous la surface en apparence limpide et placide de la résignation populaire, un bouillonnement à peine perceptible, certains agissements ténébreux dont ses espions, malgré leur flair infernal, n'avaient pas encore pu saisir les fils. Il y avait certainement conspiration quelque part, mais où? et quels en étaient les meneurs?

Ce n'était assurément pas le maire, gardé à vue à l'Hôtel de Ville, où il était bravement retourné et avait repris l'exercice de ses fonc-

tions comme si de rien n'eût été. Il avait réussi à négocier un emprunt temporaire qui lui avait permis de verser au trésor militaire la rançon de deux cent mille piastres imposée à la ville.

En échange, il avait obtenu, non sans peine et misère, après force pourparlers où il avait énergiquement tenu son bout, le rétablissement de la circulation des tramways à certaines heures du jour, ainsi que la reprise du service d'éclairage limité à quelques grandes rues seulement et aux usages domestiques.

Il ne cessait de défendre les intérêts de ses concitoyens et sa propre dignité contre les continuelles vexations du pouvoir militaire. Celui-ci avait exigé qu'on logeât un officier avec douze soldats dans l'Hôtel de Ville. Le commandant avait ordonné d'y installer treize lits. " Mettez-en quatorze ", avait ajouté le maire. (1) Et il s'était lui-même installé en permanence, jour et nuit, dans ses appartements officiels. Surveillé comme il l'était, ce n'était donc pas lui qui pouvait rien tramer dans l'ombre.

Non plus les membres du gouvernement, qui

(1) Mot du bourgmestre de Bruxelles, août 1914.

étaient détenus comme de vulgaires prisonniers dans les baraques provisoires de la citadelle, où ils n'avaient la permission de recevoir personne autre que les gardiens qui leur apportaient à manger à heures fixes.

Outre les corps de garde établis aux différents postes de police de la ville, des agents secrets, les seuls permissionnaires de nuit, faisaient le guet un peu partout, surtout dans les quartiers excentriques, qui généralement, à cause de leur isolement, sont les plus suspects dans les temps de guerre et de conspiration.

L'attention de ces argus de gouttière était parfois mise en éveil par des éclats de voix perçus à travers les persiennes de quelque habitation d'apparence louche.

Comme ils avaient pleins pouvoirs, ils se faisaient ouvrir bon gré malgré, entraient comme chez eux, furetaient d'une pièce à l'autre, n'y découvraient le plus souvent qu'un paisible ménage en train de faire la partie de cartes ou d'écouter la lecture du feuilleton d'un vieux numéro de journal ; alors ils s'en retournaient bredouille, mais toujours en se grattant l'oreille, se demandant s'ils n'avaient pas été dépistés.

Si les fameux plans détaillés de la cité de Québec que le Service d'intelligence secrète s'était procurés avec tant de peine n'eussent pas été littéralement superficiels, l'état-major aurait su qu'à une certaine profondeur au-dessous du niveau de certaines rues, non pas dans les faubourgs excentriques, mais au cœur même du quartier des affaires, il existe encore sous certains immeubles des voûtes en solide maçonnerie comme on savait les faire il y a un siècle ou deux, structures souterraines, à plafond cintré, souvent assez spacieuses et toujours remarquablement sèches, pas trop hantées par les rats et adroitement aérées.

C'est dans une de ces cachettes que nous retrouvons enfin deux vieilles connaissances sur lesquelles, nous le craignons, le lecteur commençait à avoir de sérieuses inquiétudes, car il y a déjà un certain temps que nous n'en avons parlé: Oreste Belmont et Pylade Smythe.

Ils n'ont pas l'air heureux. Le ton de leur conversation du moment est celui de la mauvaise humeur, et pour cause.

Depuis deux ou trois jours, c'est-à-dire depuis

l'instant où l'état-major d'occupation a lancé ses bandes dans les comtés environnants, toutes les routes y compris l'impasse qui n'en était pas une pour nos deux confrères, sont infestées de casques à pointe et de baïonnettes. En termes de guerre, on leur a coupé leurs communications.

La dernière fois qu'ils avaient tenté une sortie, juste au moment où ils allaient débusquer hors de leur petit bois familier, ils virent la clairière où ils allaient s'engager, et de fait toute la vallée aussi loin que la vue pouvait porter, illuminées ça et là de ce qui leur parut tout d'abord de grands feux de joie.

Au cri de stupeur que tous deux poussèrent à la fois, répondirent des détonations d'armes à feu, évidemment en leur honneur, car tout autour d'eux les arbres se mirent à siffler et à répandre sur leurs têtes une pluie de feuilles déchiquetées.

Au même moment, ils apercevaient, à quelques centaines de pas, à la lueur d'une grange en feu, des silhouettes pointues qui venaient à leur rencontre. Ils ne mirent pas de temps à comprendre qu'ils assistaient sans payer à un feu d'ar-

tifice *made in Germany*, et, comme ils n'y avaient pas été invités, ils en mirent encore moins à détaler.

Les longues gigues de l'Anglais et l'agilité naturelle du Canadien leur furent d'une merveilleuse utilité ; connaissant bien tous les sentiers du fourré qu'ils fréquentaient toutes les nuits depuis près d'une semaine, ils n'eurent pas de peine à dépister ceux qui les pourchassaient.

Ils n'avaient pas été les seuls spectateurs de ces fêtes de nuit. Québec est une ville drôlement bâtie, à plusieurs étages; de ce vaste amphithéâtre, la plupart des fenêtres donnent de haut sur un parterre de villages et de montagnes ; la vue porte à vingt milles à la ronde.

L'eussent-ils voulu, les maîtres temporaires de la place ne pouvaient donc pas lui cacher leur crime. Ces incendies allumés un peu partout dans la plaine avaient de sanguinolentes rutilances.

La conséquence fut que la même pensée vint à tout le monde: puisque c'était une question de vie ou de mort, mourir pour mourir, une population de cent mille âmes devait être capable de

se débarrasser, par un vigoureux coup d'épaule, de cette canaille étrangère qui faisait la guerre à la manière des Sauvages.

Tous ne rêvèrent que vêpres siciliennes. Bref, les esprits étaient préparés, il ne manquait plus qu'un Jean de Procida pour donner le signal et mettre le feu aux étoupes.

Les deux " inséparables " ne furent pas les derniers à songer aux moyens héroïques. La preuve, c'est qu'au moment où nous les retrouvons au fond d'une cave, secrète pour bien des gens de la place même, ils y attendent d'une minute à l'autre un certain nombre de citoyens, triés avec soin parmi leurs principaux amis dans les différents quartiers, qu'ils ont discrètement convoqués pour délibérer sur la situation et surtout, dans leur pensée, pour organiser un soulèvement général.

Ils appellent cela leur conseil de guerre, et ce sera aussi l'Entente Cordiale puisque, sur l'invitation de Jimmy et de Paul, il y aura un égal nombre de Canadiens Anglais et Français.

Drôle d'Entente Cordiale tout de même, à en juger par le ton de plus en plus acariâtre de la

discussion qui s'est élevée entre les deux confrères. L'Anglais venait d'exprimer des doutes sur le succès de l'entreprise, parce que, disait-il, il va falloir un mouvement d'ensemble parfait, chose à ses yeux impossible dans une population en majorité française, c'est-à-dire un peu trop tête chaude.

— Tes gens, continue-t-il, ont horreur de l'unité d'action, de la méthode, de tout ce qui est système et ce qui sent l'organisation. D'après les historiens, ce sont eux qui vous ont fait perdre la bataille des Plaines d'Abraham par leur tir désordonné, par la confusion qui s'en est suivie dans les rangs de l'armée de Montcalm.

— Non, se récrie Belmont, la vérité historique est que ceux qui tirèrent avant le temps et qui rompaient les rangs en s'arrêtant pour recharger leurs armes, étaient les bandes de Sauvages qu'on avait malheureusement distribuées entre les régiments réguliers. Vas-tu me faire croire, mon cher Saxon, que mes compatriotes ont dégénéré, que le temps a tué chez eux l'esprit chevaleresque, la noble vaillance qu'ils tiennent de leurs pères ?

— Je ne dis pas cela, répond Jimmy, bien que cent années de prosaïque paix puissent avoir un peu cet effet sur le tempérament particulier à ta race. En deux mots, tes gens ne se battent bien que lorsqu'ils sont en colère, et cela prend pas mal de temps pour les faire fâcher. J'ai peur de les voir hésiter, reculer, chercher des biais lorsque tout à l'heure nous leur proposerons à froid de monter le grand coup.

— Parle pour toi-même, interrompt la voix irritée de Paul. Pour être bons organisateurs, ah ! oui, vous en êtes de fameux, vous autres les Angliches... à condition de pousser les autres en avant.

— *Dont' you get excited, old boy* ! dit froidement l'Angliche. Oui, c'est vrai, nous avons la bosse de l'organisation, et c'est ce qui fait notre supériorité.

— Oh ! oh ! reprend Belmont, nous y voilà revenus, à cette vieille histoire de race supérieure. Eh bien, mire-toi ! Sais-tu ce que tu vas combattre chez les Prussiens ? Précisément tes pêchês originels : cet esprit d'arrogance autoritaire; cette manie de dominer, de régenter,

de refaire le monde à votre image, de vouloir loger toutes les têtes dans le même bonnet ; cette prétendue supériorité dans l'ordonnance des choses, qui n'est après tout que de la vile arithmétique...

Smythe commence à s'échauffer. D'un ton concentré, où perce une pointe d'émotion, il s'écrie :

— Oser nous comparer aux Allemands ! Tu sais pourtant bien, Paul, que leur empire est fondé sur la force brutale, tandis que le nôtre repose...

— Sur la contrainte légale, ce qui est presque *dito* sous un autre nom, achève Paul Parce que vous êtes la majorité ailleurs qu'à Québec, est-ce une raison pour imposer votre langue, vos coutumes, vos caprices à des gens qui nous veulent point et qui ont droit de n'en point vouloir ? Apprenez donc une bonne fois que vous n'êtes pas tout seuls au monde; il n'est pas de races vraiment supérieures en tout, chacune a ses qualités et ses défauts et toutes ont besoin les unes des autres. Ah ! que n'êtes-vous tous aussi *broadminded* que l'un de vos hommes

d'Etat, aujourd'hui disparu (1), qui, lui, ne craignait pas d'affirmer publiquement que le Canadien de langue française, le pionnier de ce pays, avait droit d'être admis de moitié dans la formation du sentiment national!

— *Broadminded*! *Narrowminded*! nasilla Smythe d'un ton gouailleur. Grands mots qui au fond ne signifient pas grand'chose. Ignores-tu que, quand une rivière est large, c'est aux dépens de sa profondeur. J'aime mieux, pour ma part, passer pour *narrowminded*, et être...

— Creux ! riposta Paul, encore plus sarcastique.

Cette dispute acrimonieuse n'aurait pas eu de fin si les convoqués n'avaient commencé à se glisser discrètement dans le souterrain par un couloir latéral.

Un instant auparavant, ces sombres conspirateurs étaient en apparence d'honnêtes clients de l'établissement d'au-dessus, qui, sous prétexte de faire un meilleur choix, avaient demandé d'aller voir les marchandises dans les caves.

---

(1) Feu (Sir) Oliver Mowat, ancien premier ministre d'Ontario.

Sur un signe convenu, on leur avait ouvert un panneau adroitement dissimulé derrière une pile de caisses vides, pour masquer l'escalier obscur qui accédait aux voûtes.

C'est notre ami Belmont qui, autrefois, dans ses courses de reportage avait découvert cet antre sur lequel il avait bâti tout un roman, sans se douter qu'un jour le roman serait la tragique réalité.

L'apparition des nouveaux venus n'avait pas seulement brusquement coupé court à la dispute des deux journalistes, elle leur avait aussi changé l'humeur en un clin d'œil.

Eux qui, il n'y a pas une minute, étaient à couteaux tirés, les voilà tout sourire, compères compagnons, les deux doigts de la main. La transfiguration était si complète que ceux mêmes qui étaient arrivés assez vite pour entendre leurs derniers mots aigre-doux les félicitaient sur leur bonne entente, les montraient du doigt à leurs compagnons en disant : “ Voilà deux vrais amis ! ”

Bientôt, ce caveau nu, à voûte cintrée, où l'obscurité était mal combattue par quelques chan-

delles fumeuses, fichées dans le goulot de bouteilles vides qu'on avait à la hâte disposées tant bien que mal sur les saillies de la maçonnerie, avait tout à fait l'air d'un de ces rendez-vous de conspirateurs comme on n'en voit généralement que dans les romans.

Bientôt en effet, l'assemblée était presque au complet ; on s'était compté, il ne manquait que trois ou quatre noms à l'appel.

A l'étonnement marqué de Jimmy Smythe et à la vive satisfaction de son ami, l'élément français était en ordre de bataille, c'est-à-dire dans un état de surrexcitation voisin de la rage. On avait eu des nouvelles plus ou moins complètes des horribles scènes qui se déroulaient dans un large rayon autour de la ville. Au milieu du brouhaha des voix irritées, un vieux citoyen de Saint-Roch prit la parole.

— S'ils pensent nous faire peur, cria-t-il assez haut pour imposer le silence, ils se mettent le doigt dans l'œil, ces suppôts de l'enfer. Dans toute la ville, si j'en juge par ce que je viens de voir, on ne parle que de marcher en masse sur la Citadelle et d'y étouffer la garnison. Ces

massacreurs se prennent pour des héros parce qu'ils ont une baïonnette au côté, un fusil sur l'épaule et un paratonnerre sur la tête. Mais qu'étaient-ils, eux, avant d'endosser leur sale défroque? Des bourgeois, des ouvriers comme nous autres. Notre peau vaut la leur. Les vrais héros sont ceux qui se battent pour défendre leurs foyers. Il s'agit de savoir si nous allons attendre que ces sacripants viennent nous assassiner pendant notre sommeil, violenter nos femmes et nos filles, mettre le feu à nos maisons, fusiller les citoyens comme ils viennent de le faire autour de Québec. Ils ont la Force, mais nous avons le Droit, et par dessus le marché le Nombre. Pour ma part, je suis prêt à me mettre à la tête des hommes de mon quartier, à donner la dernière goutte de mon sang pour délivrer la ville de ces bêtes féroces. Nous savons qu'une armée vient à notre secours, mais il sera peut-être alors trop tard. N'attendons pas une journée de plus. C'est une question de vie ou de mort ! Voilà mon avis.

C'était aussi l'opinion unanime de l'assemblée. Tous avaient la même idée, la même

conscience du danger, la même solution à proposer : un coup de main général.

Dès la nuit prochaine, à une heure convenue, on créerait une fausse alerte à l'une des extrémités de la ville pour y attirer une partie de la garnison ; tous les hommes se rassembleraient, s'empareraient des corps de garde, puis marcheraient par milliers, les uns au Château pour y égorger l'état-major, les autres sur la Citadelle, bien décidés à écraser par le nombre ceux qui y seraient restés, puis à délivrer les ministres qu'ils ramèneraient en triomphe.

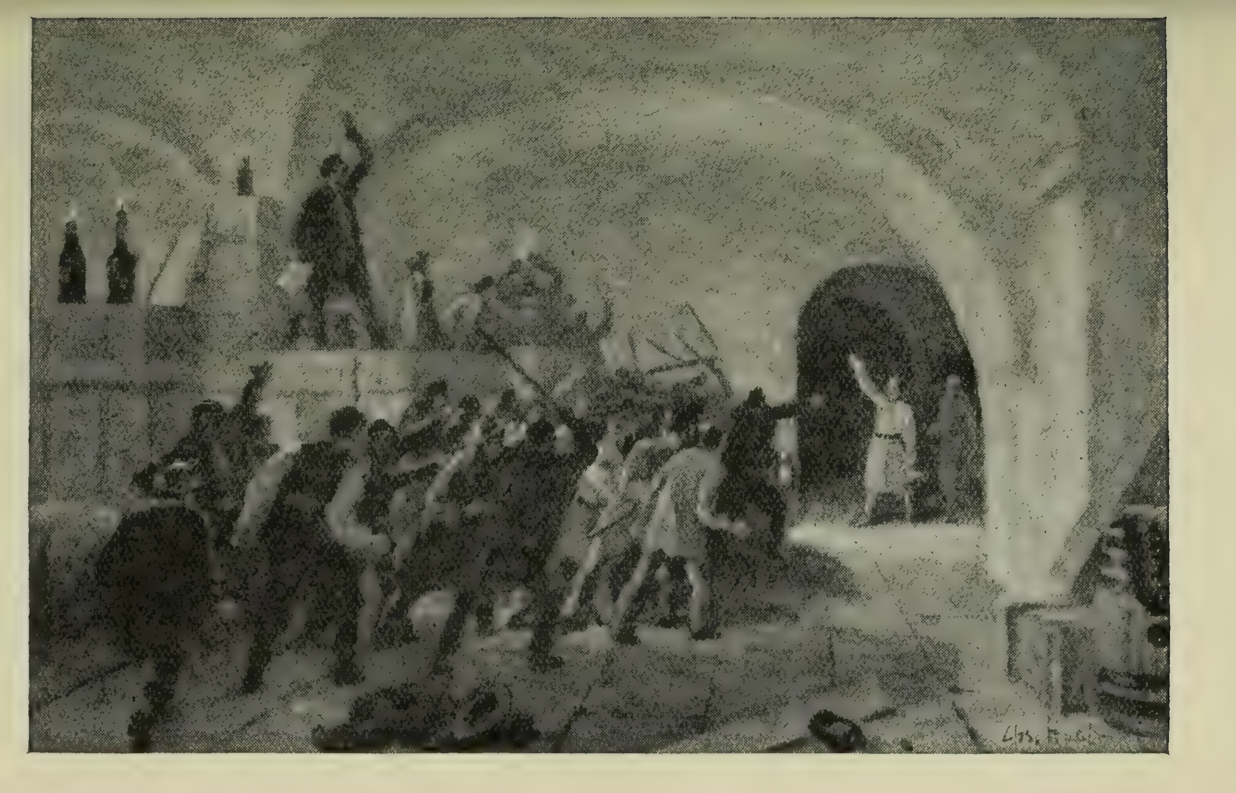
Le plan était hardi ; il donnait à réfléchir. Il y eut un court moment de silence pendant lequel quelqu'un se mit à dire :

— Ah ! si seulement nous avions mille fusils !

— Mille fusils ! vous les aurez ! éclata tout à coup une sorte d'écho qui semblait partir d'un coin de la salle.

Tous se retournèrent et restèrent bouche bée, comme pétrifiés.

Deux ombres, dont l'une en costume d'officier allemand, venaient d'apparaître à l'entrée du couloir de communication.



Chs. Huot del.

Etes-vous fous ? je suis Canadien comme vous autres ! (Page 217)

Le second mouvement des conjurés fut de se jeter sur le Prussien pour l'écharper.

Mais lui s'avança gaiement au-devant d'eux, en les arrêtant d'un geste et en disant :

— Etes-vous fous ? Je suis un Canadien comme vous autres.

Celui qui l'accompagnait dit avec un fort accent yankee :

— *Don't get ruffled, gentlemen ! we're friends !*



XV

A SAUVAGES, SAUVAGES ET DEMI !

Un Canadien de Québec dans l'armée allemande : à première vue, voilà bien le comble de l'invraisemblance. Mais, depuis que notre chevaleresque compatriote le regretté Faucher de Saint-Maurice a affirmé avoir déniché un Canadien pure étoffe du pays parmi les Bédouins d'Algérie, il ne faut plus s'étonner de ces sortes de rencontres. (1)

L'histoire de celui qui vient de s'introduire si inopinément au beau milieu d'un complot ourdi contre lui-même et ses pareils, n'a après tout rien de fort extraordinaire pour qui connaît l'esprit aventureux et nomade de beaucoup de nos jeunes compatriotes.

Natif d'une paroisse des environs de Québec, mais de parents pauvres qui comme tant d'autres s'étaient laissé entraîner il y a une trentaine

---

(1) En France, tout dernièrement, n'a-t-on pas été fort ébahi de trouver, sous le " kilt " et le tartan d'un régiment de Highlanders Ecossais, toute une pléïade de jeunes Canadiens-Français de Montréal ?

d'années par le courant d'émigration aux Etats-Unis, il s'était tout jeune mis au service d'une famille allemande à l'aise du nom de Meyer, qui, étant sans enfants, le prit en affection et finit par l'adopter.

Il avait suivi ses protecteurs à Berlin, où il avait appris la langue du pays et avait lui-même fini par se prendre pour un Teuton pur sang, naturalisé, faisant du militarisme comme les autres jeunes gens de son âge, gagnant même ses épaulettes à force de travail, mais aussi grâce aux hautes protections dont disposaient ses parents adoptifs. Sur le rôle de son régiment, il figurait sous le nom de Herr Hauptmann Franz Bulow Meyer; c'était tout ce qui lui restait de son état civil baptismal et patrimonial—François Boileau, avec une petite rallonge allemande.

Une inconsciente nostalgie l'avait poussé à solliciter du service dans le corps expéditionnaire dirigé sur le Canada. Une fois à Québec, les souvenirs confus de son enfance commencèrent à brouiller sa petite métaphysique nietzschéenne.

Dans les somptueuses écoles où il avait étudié

à Berlin, on lui avait pétri la cervelle dans un moule qui pour commencer n'allait pas à sa tête. Il s'y était fait peu à peu, comme les jeunes Chinoises se font à la torture des petits pieds. Il avait fini par admirer sincèrement les *herr professors* à lunettes dont il suivait assidument les cours.

Quelques-unes de leurs théories le firent tressauter au début; il leur trouva ensuite le charme de la haute nouveauté !

De même, disaient-ils, que la culture forcée seule peut faire produire à la terre les phénomènes végétaux qui font l'ébahissement des visiteurs aux expositions universelles, de même c'est par le développement intensif de l'énergie vitale que se forment les géants physiques et intellectuels destinés à diriger, à corriger et surtout à épater le monde.

Parfois, en écoutant ces leçons de *kultur* à outrance, Franz sentait le vieil esprit gaulois se réveiller en lui, il se disait alors: Avec un système pareil, je ne m'étonne plus de voir circuler dans les rues de Berlin tant de gros navets, de grosses poires et de grosses *bettes* !

Passant de l'individu à la collectivité, ses maîtres lui démontraient qu'une nation de " surhommes " ainsi formés devait fatalement devenir une " surnation ", et il était sous-entendu qu'il ne devait y en avoir qu'une: l'Allemagne, *Deutschland über alles* ! Dans ce système fondé sur la Force impitoyable, il ne restait pas de place pour la Pitié, la Résignation, ridicules vertus chrétiennes, non plus pour l'Egalité, invention moderne; fausses valeurs que tout cela.

De là à conclure à la suprématie ultime des gros canons, il n'y avait qu'un pas, et les gros canons se faisaient chez Krupp. (1)

Dans le domaine de la morale, le surhomme devait naturellement s'élever au-dessus des petitesses de la conscience. L'un des ouvrages les plus lus de Nietzsche avait pour titre: *Par delà*

---

(1) Les monstrueux aphorismes qu'on va lire sont de Nietzsche, le grand idéologue allemand:

" La guerre et le courage ont accompli de plus grandes choses que l'amour du prochain. . . Mais nous sommes détestables? Soit, mes frères. Enveloppez-vous du manteau de la *haine sublime!* Et lorsque votre âme ainsi agrandie n'aura plus de frein, dans votre grandeur il y aura méchanceté, et c'est dans cet esprit que le superbe abordera le faible."

le Bien et le Mal. L'un de ses paradoxes les plus cités était celui-ci: " L'homme qui aime son prochain comme lui-même a une bien pauvre idée de sa propre personne." Et, comme les Allemands sont forts en chimie, ils appelaient cela l'acide moralique de Nietzsche.

Il ne faut donc pas s'étonner si, du moment où François Boileau le Canadien se retrouva tout à coup dans la peau de Franz Bulow, officier allemand de garnison à Québec, les deux hommes se prirent corps à corps. Le combat fut terrible; mais Boileau eut le dessus.

Ce qui acheva de lui tourner les sangs, ce fut l'envoi soudain des troupes chargées de *discipliner* la population des campagnes où il était venu au monde et où il se croyait encore de la parenté. Il savait parfaitement ce que veut dire ce mot de discipline en bon allemand. Sa conscience eut des soubresauts, de véritables convulsions, à la pensée d'être le complice de cet horrible fratricide.

De ce moment, il résolut de rompre avec le régime de fer que le hasard lui avait imposé ; mais, dressé à la dissimulation par son éduca-

tion prussienne, il affecta tant de zèle dans son service que, sans la moindre méfiance, ses chefs venaient de lui confier les clefs et la charge des arsenaux où étaient enfermées les armes confisquées quelques jours auparavant.

Or, ces arsenaux étaient en dehors de l'enceinte de la forteresse.

Ce jour-là même, torturé de remords, il avait confié son état d'âme à un touriste new-yorkais avec lequel il avait lié amitié au grand hôtel, et qui lui-même ne s'était pas gêné d'exprimer devant lui l'horreur que lui inspirait la barbarie allemande.

Or, cet Américain, épris de Québec où depuis plusieurs années il avait contracté l'habitude de venir passer la belle saison, était le grand ami des journalistes de la capitale, tout particulièrement de Jimmy Smythe, qui n'avait pas de secret pour lui, pas même celui du caveau.

—*Come with me rightaway*! avait simplement dit le touriste en entraînant le capitaine Franz.

Et, sans perdre une minute, il l'avait conduit au conseil de guerre souterrain dont Smythe lui avait confié le mot de passe.

Nous renonçons à peindre l'enthousiasme avec lequel tous deux furent accueillis par les conspirateurs, une fois la glace brisée.

— C'est la Providence qui vous envoie! s'écria le vieux patriote de Saint-Roch que nous avons déjà eu le plaisir d'entendre.

Ce brave homme, connu dans toute la ville comme l'orateur populaire du 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, avait la manie des discours patriotiques; il était aussi très ferré sur l'histoire de son pays.

— Nous avons affaire à des Sauvages, reprit-il; eh bien, il faut leur servir leur propre médecine, leur faire la guerre à la manière des Sauvages. Avec les loups il faut hurler. Terreur contre Terreur. Laissez-moi vous rappeler la sanglante nuit du 4 au 5 août 1689, où les Peaux-Rouges, grâce à une ruse infernale, massacrèrent en quelques heures, du premier au dernier, tous les habitants de Lachine. Cette fois, ce sera non pas comme alors le triomphe de la barbarie contre la civilisation, mais justement l'inverse. Comme les infortunés colons de Lachine, notre ennemi est sans défiance.... La différence, c'est

que les victimes de 1689 n'avaient rien fait pour mériter la mort, tandis qu'aujourd'hui c'est le sang de nos frères qui crie vengeance... Pouvons-nous retarder d'une heure l'accomplissement d'un devoir aussi sacré? Non, c'est aujourd'hui même qu'il faut frapper.... Demain il serait peut-être trop tard...."

Comme l'assistance était d'avance convaincue et que l'orateur populaire prêchait à des convertis, on l'interrompit pour lui faire entendre que les minutes étaient précieuses.

Il fut convenu séance tenante que le capitaine Franz Bulow *alias* François Boileau aurait plusieurs centaines d'hommes à sa disposition dans le voisinage des arsenaux lorsque la nuit serait venue..............................

....

Ce fut une nuit orageuse. Le soleil avait disparu de bonne heure dans une marée montante d'énormes cumulus qui se noircissaient à vue d'œil et envahissaient rapidement tout l'hémisphère occidental.

Dès avant huit heures, le zénith en était couvert ; la pluie commença à tomber en averses

diluviennes comme la canicule canadienne en est coutumière.

C'était l'un de ces orages d'été bienvenus après la sécheresse, qui faisaient dire aux gens: C'est de l'or en barre pour les habitants ".

Cette fois, dans toutes les familles réunies pour le repas du soir, on se répétait à mi-voix, avec un petit air sinistre: " C'est du fer en barre pour les Allemands! "

Le mot d'ordre avait circulé de bouche en bouche par toute la ville: à neuf heures sonnantes, sortie générale de tous les hommes et de toutes les armes disponibles, rassemblement au centre de chaque quartier, et marche en colonnes serrées dans la direction de la forteresse.

Qui fut dit fut fait. Au vif ébahissement des factionnaires allemands que la pluie battante forçait de chercher refuge sous les auvents ou dans les porches, les rues, longtemps après l'heure réglementaire du couvre-feu jusqu'ici généralement si bien observée, s'emplissaient de formes humaines qui semblaient surgir de terre.

Avant même d'avoir le temps de pousser un cri, ou de se servir de leurs carabines, que par

précaution contre la pluie ils tenaient emmaillottées dans les plis de leurs redingotes, les malhaureux étaient cernés, désarmés, ligotés et mis sous verrou quelque part, dans une cave ou dans un cabinet noir.

Quant aux corps de garde, le peuple en connaissait parfaitement les êtres; ils avaient été les premiers pris par surprise.

Ceux qui étaient logés dans les postes de police étaient une proie rendue plus facile par la connivence des pandores municipaux qui, secrètement prévenus du complot, avaient, sous le prétexte d'une partie de cartes ou de dames, engagé leurs camarades d'occasion à se mettre à leur aise, c'est-à-dire à déboucler leurs ceinturons et à mettre leurs fusils au clou. Ceux qui firent mine de résister virent leurs propres armes se tourner contre eux.

Enhardie par ces premiers succès, la foule s'élançait à pas de course, insouciante des torrents qui la trempaient jusqu'aux os ou des flaques d'eau dans lesquelles elle clapotait. Elle arrivait par grandes bandes de tous les points de la ville haute et basse, affluant indiffé-

remment par les rues noires ou éclairées. Comme les chats, elle portait son propre flambeau.

Dans cette immense ruée humaine, il n'y avait pas de lâches; on est toujours plus brave quand on se sent les coudes, en nombreuse compagnie, et ce soir-là c'était une compagnie d'au moins cinquante mille bons lurons, jeunes et vieux; il s'y trouvait des enfants de douze à quinze ans, des femmes même, tous courant à la bataille comme à une noce.

Personne ne songeait à reculer, bien que la foudre du ciel se fût mise de la partie, joignant ses aveuglantes fulgurations et ses terrifiantes canonnades au grondement prolongé de cet autre tonnerre populaire, qui tout à l'heure ferait éclater le suprême éclair de la mort dans plus d'un œil épouvanté au seuil de l'abîme éternel.

A mesure que cette multitude effrénée approchait du but vers lequel elle convergeait de plus en plus pressée et furieuse, des bruits de fusillade plus ou moins lointaine se mêlaient aux roulements intermittents du tonnerre.

C'était l'avant-garde des assaillants qui avait fini par forcer les portes de fer de la forteresse.

L'ex-capitaine Franz Bulow Meyer—car il avait jeté loin de lui son casque à pique, ses brandebourgs, jusqu'à son épée—avait été fidèle à sa parole.

Echevelé, ruisselant d'eau de la tête aux pieds, mais brûlant de fièvre, ayant dans les yeux cette fixité extatique particulière aux somnambules, il allait droit devant lui, comme en rêve, à la tête d'au moins un millier de citoyens auxquels il avait dès le début de la soirée livré un arsenal plein de fusils et de munitions.

Derrière cette troupe martiale se pressait, dans le chemin creux bien connu qui mène à l'entrée principale de la citadelle, tout un peuple armé de bâtons, de couteaux de boucherie, de vieux flingots, de révolvers, de haches, de massues, de barres de fer, de tout ce qui lui était tombé sous la main. La garde avait eu à peine le temps de donner l'alarme. La garnison était prise au piège.

Que pouvait cette poignée d'hommes contre la meute enragée qui emplissait déjà le carré de la forteresse et avançait toujours en criant : " Mort aux assassins! A bas les assommeurs! " Pour un qui tombait, il s'en dressait dix.

On imagine que les deux inséparables n'étaient pas loin. Ils suivaient de près le faux Prussien Franz, tous deux armés de carabines munies de leurs baïonnettes dont ils avaient en route débarrassé deux soldats de garde. Eux aussi allaient comme en rêve.

L'orage s'apaisait graduellement, les éclats de la foudre devenaient de moins en moins fréquents. Dans un déchirement de la nuée, une étoile apparut radieuse, humide. Au même moment, des clameurs joyeuses, des hourras retentissants montaient de la ville, saluant des roulements de tambour, des sonneries de clairon, comme le bruit lointain d'une troupe en marche. C'était l'armée canadienne qui faisait son entrée par le chemin de Sainte-Foy. Québec était repris !

Mais la mêlée n'en continuait pas moins dans l'intérieur de la forteresse. Franz, toujours sans armes, toujours insouciant de la mort, fonçait toujours sur l'ennemi. A ses côtés, Belmont et Smythe se battaient comme des lions. Soudain, le premier poussa un cri terrible. Biebenheim venait de se jeter sur lui l'épée à la main.

Belmont, frappé en pleine poitrine, tombait comme une masse... Mais la baïonnette de Smythe s'enfonçait presque au même instant dans la gorge du Prussien, qui s'abattit dans la poussière en gargouillant des mots inarticulés...

Jetons un voile sur cet horrible cauchemar!

. . . .

. . . .



ÉPILOGUE

TÉTRONAL

Sous les feux encore ardents de la fin d'une torride relevée de juillet, la campagne semblait accablée de sommeil. Comme la fenaison était finie depuis près d'une semaine, les gens de ferme n'avaient plus à vrai dire qu'à regarder mûrir les avoines et les blés.

A cette heure intermédiaire de la journée, après le retour des enfants de l'école et avant que les ménagères eussent à quitter leur silencieuse couture pour préparer le souper de famille, chacun, vu l'extrême chaleur, s'était blotti dans son coin d'ombre pour s'éponger et pioncer à l'aise.

Dans les prés, les vaches grasses, bien repues, attendaient en ruminant, paresseusement vautrées dans l'herbe sous les bouquets d'arbres le long des clôtures, l'heure de la traite du soir. Rien ne semblait bouger; le silence n'était guère rompu que par le bourdonnement des mouches

ou le tic-tac des horloges qui venaient de sonner cinq heures.

A l'intérieur d'une de ces paisibles habitations de cultivateur où nous conduisons encore une fois le lecteur, cette paix profonde allait pourtant être troublée dans quelques minutes par un incident dont on parlerait longtemps sous le chaume, et même, qui sait aussi ? dans les gazettes.

La chambre la mieux meublée de la maison était pour le moment occupée par trois personnages qui, à en juger par leur attitude et leur silence, n'avaient rien à se dire.

Les rideaux avaient été soigneusement tirés sur l'entière largeur des croisées toutes grandes ouvertes pour laisser circuler l'air, ce qui créait dans la pièce un demi-jour reposant et légèrement rafraîchissant, par contraste avec l'ardente lumière extérieure. Dans une embrasure, un jeune homme sérieux et imberbe semblait très absorbé par la lecture d'un magazine anglais dont les pages enluminées étaient placées de manière à recevoir le peu de jour qui pût filtrer par l'écart des rideaux.

A l'autre extrémité de la chambre, une jeune fille, en fraîche toilette blanche et dont la personne semble fort agréable pour autant qu'on puisse discerner ses formes, agite très consciencieusement un élégant éventail de plumes au-dessus d'un canapé près duquel elle est assise. Il est vrai que le canapé n'est pas vide. Il y a là un autre jeune homme, celui-là à moustache prononcée, apparemment plongé dans un profond sommeil, à en juger par son immobilité.

Mais voilà que tout à coup son être s'agite fiévreusement, à la joie manifeste de sa veilleuse. Ses lèvres s'entrouvrent presque aussitôt pour laisser échapper de petits cris étouffés; puis il porte brusquement les deux mains à son cœur, appelant, d'une voix faible, à peine perceptible:

—*Help*! *Jimmy*!

Aussitôt le liseur attentif jette son livre à terre, entrouvre le rideau et accourt auprès du dormeur.

Celui-ci ouvre de grands yeux ébahis, se fait un petit massage de tête avec ses deux mains comme quelqu'un qui cherche à rattraper ses

souvenirs et finit par dire d'un ton tout à fait naturel :

— Il paraît que j'en ai fait, un méchant rêve !

— Oui, dit l'autre, tu as été joliment malade depuis hier soir, *you crazy boy*!

— Comment ! depuis hier soir ! tu ne sais ce que tu dis, tête de linotte toi-même... voilà au moins une semaine que j'ai perdu connaissance.

Pendant ce duo d'aménités, la jeune personne intéressante en blanc est partie en coup de vent, appelant tout le monde comme si le feu était à la maison, criant :

— Venez vite ! Il est réveillé !

Bientôt accourent tout essoufflés Papa Meunier, maman Meunier et tous les petits Meuniers; tous s'arrêtent dans l'embrasure de la porte, comme en extase, comme médusés par la vue d'un miracle.

— Monsieur Paul ! s'écrient-ils en chœur.

Le ressuscité n'est autre en effet que notre ami Paul Belmont, en chair et en os.

Tous l'entourent bientôt et l'accablent de questions:

— Vous allez nous dire au moins comment c'est arrivé ?

— Ah ! pour ça par exemple, non, répond-il en sautant par terre, pas tout de suite. J'ai besoin de rassembler mes idées, et puis j'ai l'estomac d'un creux. Allons souper plutôt.

— C'est ça, dit le père Meunier. Et puis après, il y a un autre revenant à faire revenir: monsieur le notaire. Pas, Marie-Anne ?

La jeune fille en blanc rougit, mais ne dit pas non.

. . . .

Ici il faut ouvrir une parenthèse.

Les succès de presse qu'avaient remportés notre jeune confrère, il les devait à son indéniable talent, mais aussi pour une bonne part à sa passion pour le travail. Il était ce qu'on pourrait appeler un épicurien de l'étude et de l'effort intellectuel. Sa plus grande volupté était de s'enfermer avec ses livres et ses paperasses. Il ne se serait pas contenté de chanter avec Omar Khayyam:

Au fond d'un bois, un livre ouvert,
Un gros pain bis, une bouteille,
Et tes doux chants à mon oreille:
Quel paradis dans ce désert !

Il lui fallait une mise en scène plus élaborée dans sa petite thébaïde du quatrième étage: en plus du pain fortifiant et du vin réjouissant, une plume, de l'encre et du papier, et la pipe de tabac chère à tout bon Canadien. Jamais il n'était plus heureux que dans ses laborieuses veilles, prolongées bien avant dans la nuit. Quant à la sirène qui devait charmer sa solitude, il ne l'avait jamais entrevue qu'en rêve, mais il la voyait venir.

L'approche de l'heureux moment n'avait nullement ralenti son zèle de journaliste. Les préparatifs de la noce, les courses à faire, le choix et l'aménagement du nid nuptial, les mille et un prosaïques détails préliminaires à la grande cérémonie, rien ne l'avait un instant détourné de sa tâche quotidienne. Ce surmenage devait fatalement aboutir à une catastrophe.

Laissons-le lui-même compléter le récit de son aventure, au dîner de noce où nous le retrouvons bientôt en nombreuse compagnie, dans la même salle à manger qui a servi de décor au début de cette histoire.

Autour de l'hospitalière table de papa Meu-

nier, figurent cette fois plusieurs autres invités que monsieur le notaire: le vénérable curé de la paroisse occupe la place d'honneur, il y a aussi le médecin du village qui avait prodigué des soins empressés, mais stériles, à Paul pendant son somme hypnotique de près de vingt-quatre heures; enfin, quelques-uns des confrères de celui-ci. Inutile d'ajouter qu'Oreste n'a pas oublié son Pylade anglais, qui lui a servi de garçon d'honneur à la messe nuptiale. Il n'y manque que la petite colonie allemande du voisinage; mais on a appris que Biebenheim et ses camarades ont quitté le pays, on les dit mobilisés.

— J'étais déjà sur les nerfs, disait Belmont, lorsque mes amis m'ont rendu le service de me donner le coup de grâce en me conviant à ce qu'ils appelaient l'enterrement de ma vie de garçon. A partir de cette nuit de godaille et de boustifaille, comme disait défunt Arthur Buies, je perdis sommeil complètement. Le jour du contrat, un étudiant en médecine, me voyant dans cet état, m'administra un *al* quelconque dont le nom m'échappe.

— Sulfonal? autrement dit diéthysulfonedi-méthylméthane? suggéra le médecin d'un ton entendu.

— Non, ça s'appelait autrement, dit Paul.

— Alors, c'était du diéthylsufonebutane, en termes vulgaires du trional?

— Vous n'y êtes pas encore, docteur.

— Mais, malheureux, c'est donc du diéthyl-sulfurediéthylméthane que vous avez pris? du tétronal?

— Juste, c'est ça, du tétronal. Il faut croire que la dose était un peu forte, peut-être aussi est-ce la faute des beaux-pères qui servent la soupe trop chaude à leurs gendres.

A ce cuisant souvenir, monsieur le notaire daigna se dérider tout à fait.

Belmont reprit:

— A peine étais-je sorti de table ce soir-là que je me sentis soudainement la tête prise dans un étau de fer, une sorte de casque prussien qui me comprimait les tempes. Je me levai pour aller respirer à l'aise dans une fenêtre, et juste au moment où Monsieur le notaire ici présent commençait la lecture de la plus belle page de

ma vie... tout disparut à mes yeux pour faire place à des visions qui m'avaient fort obsédé dans ces derniers temps. J'avais lu à peu près tout ce qui s'est publié sur la guerre des titans du vingtième siècle. Cette bocherie et cette boucherie ne sont naturellement revenues dans mon hypnose. Pendant ces vingt-quatre heures, j'ai vécu plus d'une semaine de grande tragédie.

Et il fit le récit des scènes dramatiques que le lecteur connaît déjà, et où il avait eu soin de se réserver le rôle de jeune premier. Il est possible que dans le prodigieux effort de mémoire qu'il lui fallut faire pour donner une forme aux hallucinations fugitives du rêve, il ait quelque peu enjolivé les choses. Il se peut aussi qu'à force d'être répétée de bouche en bouche avant d'être écrite et imprimée, chacun y mettant du sien, l'histoire y ait tant soit peu gagné en longueur. Dans tous les cas, après que Paul eut fini de parler, l'un des invités ne put s'empêcher de dire:

— Savez-vous que voilà de quoi faire un beau livre?

— *You bet,* fit Smythe, sans compter une bonne leçon de choses pour les Canadiens.

— Oh ! oui, soupira la mariée. Si cela pouvait nous tirer de notre léthargie ! Il y a encore tant d'indifférents qui s'imaginent supprimer les fléaux en se bouchant les yeux et les oreilles, en se renfermant dans leur étroit égoïsme ! Qu'est-ce que cela nous fait, ont-ils l'air de dire, que des millions de nos semblables souffrent ? Qu'ils s'arrangent ! Chacun pour soi... Quand je vois notre petit monde continuer à s'amuser comme si de rien n'était, courir les spectacles et les danses.... les femmes plus que jamais préoccupées de leurs plaisirs et de leurs toilettes.... et toute cette fureur d'autos, de jupes à mi-jambe..... je me dis qu'il faut être curieusement bâti pour ne songer qu'à jouir dans des temps pareils...... " Brillante affaire ", lit-on dans les gazettes à la suite de telle ou telle bataille. Comme ça reluit sur le papier ! Mais la réalité ? Pour moi, ce qu'il y a de brillant là-dedans, c'est le sang qui coule à flots, ce sont les larmes des mères et des épouses privées de leurs soutiens,

des orphelins sans asile. Et parce que ces horreurs se passent loin de nous, en existent-elles moins ? En sommes-nous moins chrétiens, moins solidaires les uns des autres ? Peut-on se désintéresser de pareils crimes contre l'humanité ? Franchement, c'est à se reprocher son propre bien-être, les petits bonheurs qui nous arrivent....

— Regrettez-vous déjà le votre ? Démariez-vous, nous ne demanderons pas mieux, lui crièrent de l'autre bout de la table quelques joyeux garçons que Belmont avait invités à sa noce.

— Il est trop tard, messieurs, dit le notaire.

— Plus que tard en effet, opina en riant M. le curé.

Smythe reprit :

— Une chose certaine, c'est que ce qui est arrivé à la Belgique pourrait bien nous arriver, à nous aussi, si par malheur la digue qui retient le torrent prussien, de la Mer du Nord à la frontière suisse, allait se briser faute de bras pour la soutenir. *Similia similibus*, comme vous dites en latin, monsieur le curé, ajoute-t-il en s'adres-

sant à l'abbé, qui est son vis-à-vis. Ne voyez-vous pas comme moi dans la vision de l'ami Paul une sorte d'avertissement qui devrait stimuler l'enrôlement ?

Le curé eut un petit hochement de tête plutôt négatif.

—Hum! fit-il, l'enrôlement, l'enrôlement, c'est bientôt dit. Mais pourquoi, messieurs les Anglais, nous regardez-vous comme vos égaux quand il y a des coups à recevoir, et comme vos inférieurs en temps de paix ? La présente guerre doit vous prouver que vous n'êtes pas tout seuls dans le monde et que le bon Dieu en a créé d'autres à son image. Cessez donc de traiter certaines parties du territoire comme les Prussiens ont traité l'Alsace et la Pologne, et vous verrez que nous sommes tout aussi bons patriotes que vous autres...

— N'exagérons rien, interrompit le marié, qui en un pareil jour pouvait se permettre bien des libertés. Votre comparaison avec l'Alsace et la Pologne ne me paraît pas juste, monsieur le curé. Il n'y a pas ici de lieutenant Von Forstner pour fouetter les infirmes à coups de plat de sabre

comme à Saverne, non plus que de maîtres d'école pour enseigner l'allemand aux enfants à coups de bâton comme en Pologne. Qu'il se commette chez nous des abus de pouvoir, hélas! ce n'est que trop vrai. Mais c'est le propre de toute autorité, quand elle ne sent pas le frein, d'abuser de sa force et de l'exploiter outre mesure.

— Sous ce rapport, dit un des jeunes confrères de Belmont, l'une des têtes chaudes de la presse québecquoise, il ne manque pas d'Allemands par chez nous; j'en connais qui ne seraient point fâchés d'introduire ici le régime de fer et de faire leurs petits Bismarck.

— Heureusement, reprit Paul, les minorités ont dans notre excellente constitution le frein qu'il faut pour morigéner les majorités quand celles-ci ruent trop fort. Ne confondons donc pas nos petites disputes locales, qu'on peut régler en famille, avec la guerre mondiale du Droit contre la Force. C'est le jour et la nuit. Comme groupe ethnique, l'élément de langue française en Canada est numériquement supé-

rieur à tous les autres. (1) Assurément, une race qui compte plus de 2 millions d'âmes sur une population de 7,200,000 doit être capable de défendre ses droits particuliers d'une manière plus intelligente qu'en refusant de faire sa part de manœuvre lorsque le feu est à la maison. Ce serait se punir soi-même pour les fautes du voisin.

— Mais le feu est encore loin d'ici? objecta l'un des oncles de la mariée, un bon cultivateur de la place.

— Question de distance facile à régler, répondit Belmont. Mettons que votre maison ne flambe pas encore; mais si l'incendie éclate à l'autre bout de votre village et que le vent porte de votre côté, n'irez-vous pas, vous et vos garçons, aider à étouffer ce commencement de conflagration ? Ou encore, si l'on vous demandait le secours de vos bras pour consolider une digue

(1) Principaux groupes nationaux du Canada d'après le recensement de 1911:

Français, 2,054,890; Anglais, 1,823,150; Irlandais, 1,050,384; Ecossais, 997,880; Gallois, 24,848; Allemands, 393,320; Austro-Hongrois, 129,103; Scandinaves, 107,535; Italiens, 45,411; Juifs, 75,681; Russes, 43,142; Hollandais, 54,986, etc.

dont la rupture menacerait vos propriétés, attendriez-vous tranquillement qu'elle se rompe ? La digue en ce moment est de l'autre côté de l'Atlantique, à huit ou dix jours de distance. Si faute de bras elle se brisait, vous rendez-vous compte des conséquences ? Le Canada serait vite envahi...

— Et la Province de Québec serait la première à recevoir les coups, renchérit le journaliste anglais. C'est ça qui la vengerait d'Ontario !

— Bah! fit un convive, il sera toujours temps de se défendre quand on sera attaqué.

— C'est ça, ricana Smythe, comme toujours comptez sur vos talents naturels. Continuez à tout savoir sans étudier. Sachez donc qu'un soldat ne s'improvise plus en un mois comme du temps de Napoléon. Les Français s'imposent trois ans de caserne pour tenir tête aux Boches, qui ont près de cinquante ans d'apprentissage. Et vous vous dites prêts, sans préparation ! Allons, vous n'êtes pas sérieux.

— Mais, objecta un autre, je lis tous les jours dans ma gazette que l'Angleterre est la première intéressée à défendre ses colonies ?

— Et c'est ce qu'elle fait, riposta Smythe. Au moment où je vous parle, nous lui devons la vie, tous tant que nous sommes, vous le premier, monsieur le curé...

— Comment cela? se récria-t-on.

— C'est bien simple. Si la flotte anglaise n'avait pas été prête, au moment même de la déclaration de guerre, à embouteiller les escadres de Von Tirpitz au fond de la mer du Nord, dix jours après des croiseurs allemands remontaient le Saint-Laurent, leurs gros krupp démolissaient nos villages, leurs bandes se répandaient dans nos campagnes, massacraient les non-combattants, à commencer par les curés, pour lesquels le Prussien a un faible tout particulier, vous savez.

— Brr ! fit la bonne madame Meunier.

Le bon abbé accueillit cette boutade *ad hominem* avec un sourire plein de mansuétude.

— N'empêche, monsieur Smythe, dit-il, que vos compatriotes ont bien mauvaise grâce à nous reprocher l'indifférence et l'apathie après nous y avoir poussés malgré nous? Pourquoi découragez-vous de parti pris notre bonne vo-

lonté, notre loyale coopération au bien commun? Pourquoi vous montrer ici, en Canada, moins tolérants que les grands hommes d'Etat qui dirigent les destinées de l'Empire Britannique? Pourquoi cet entêtement à exiger l'unité absolue de langue ici, quand vous savez parfaitement que ceux qui gouvernent ce vaste Empire n'ont jamais même songé à l'imposer aux 400 millions d'âmes qui l'habitent?—Vous savez, Monsieur Smythe, qu'avant 1912 les écoles françaises et allemandes d'Ontario étaient sur un pied d'égalité devant la loi, régies par le même texte de règlement. Le gouvernement a alors édicté une nouvelle ordonnance d'exception et de restriction, mais pour les écoles française seules; c'est-à-dire qu'à l'heure où les Français et les Anglais se défendent comme des lions contre la barbarie prussienne, la langue allemande a la préférence sur le français, les immigrants venus d'Allemagne continuent à jouir de privilèges qu'on enlève aux descendants de ceux qui ont ouvert ce pays. Convenez que c'est un peu raide...

—Là-dessus, je suis entièrement de votre

avis, Monsieur le Curé, dit Belmont. Voyons, Jimmy, ce que tu viens d'entendre ne fouette-t-il pas ton vieux sang saxon?

— Ontario n'a qu'une langue officielle, balbutia l'interpellé, visiblement embarrassé.

— Ne te dérobe pas ainsi, confrère, insista Paul. Il ne s'agit pas ici de langue officielle, mais de la langue des écoles. Pourquoi cet acharnement exclusif contre le français? On n'a pas peur à ce point d'une *race inférieure.* Craignez-vous qu'elle vous monte sur le dos ? Ou encore, répugnez-vous à vous instruire ? L'homme qui sait deux langues est moins ignorant que celui d'en parle qu'une. Toi, par exemple, qui t'exprimes aussi bien en français que dans ta langue maternelle, ne te crois-tu pas supérieur à ce pauvre esprit de l'Ouest, qui écrivait dernièrement une lettre insultante à un négociant de Montréal parce que celui-ci par mégarde lui avait envoyé une circulaire imprimée en français ? L'effet du chiffon rouge sur le dindon ! Allons, mon cher confrère, prends ta plus fine plume pour persuader aux Anglais de l'Ouest qu'ils ont aujourd'hui la chance de leur vie....

— Laquelle ? demanda Jimmy, les oreilles un peu à pic.

— Celle de montrer qu'ils ont de la grandeur d'âme. Celle de faire l'une de ces beaux gestes qui honorent une race, une de ces nobles actions qui scintillent comme des étoiles sur le fond lugubre de leur histoire. Depuis un siècle surtout, les annales de la Grande-Bretagne sont pleines de ces actes magnanimes; elle a donné au Sud-Africain le *self-government* comme nous l'avons ici; elle se bat aujourd'hui pour la liberté des nationalités. Voyons, mon cher Smythe, la main sur la conscience, penses-tu le moment bien choisi pour imposer de force à nos compatriotes des autres provinces des règlements et des lois vexatoires à propos de petites écoles, dans le temps même où les fils de France et d'Angleterre versent généreusement leur sang côte à côte sur les mêmes champs de bataille ?

— Vous perdez le droit de parler ainsi, riposta Smythe, en marchandant votre loyauté sur cette insignifiante affaire d'écoles primaires.

— Il n'y a pas de marchandage, intervint tranquillement le curé. Nos réclamations

datent de longtemps avant la guerre. La preuve que nous sommes raisonnables, c'est que nous accepterions le *status quo ante* en attendant le rétablissement de la paix. Nous nous en rapportons à justice.

— Oui, dit l'Anglais, froidement sarcastique, vous en avez parmi vous qui sont bien d'arrangement. Après avoir poussé votre populo à l'exaspération, ils sont les premiers à accepter le bâillon, pourvu qu'il soit doré...

Le marié, affectant d'imiter le flegme de son ami, répondit d'un ton dégagé:

— Que veux-tu ? chacun a ses faiblesses. Vous autres, par exemple, vous avez la manie de singer la raideur prussienne. Comme vos modèles d'Allemagne, prenez garde de casser. Vous les connaissez maintenant: ce sont des orgueilleux déséquilibrés qui ne négligent rien pour se faire détester, et ensuite s'étonnent de ce que personne ne les aime. Pourquoi persister à imiter ces insensés ? Dégelez-vous un peu, vous y gagnerez, mes amis les Anglais ! Pourquoi vous modeler sur l'Allemagne quand vous avez bien mieux dans votre *Old Country* ? Vous êtes moins britanni-

ques que beaucoup d'entre nous Canadiens-français. En matières économiques, et en bien d'autres, vous ne parlez pas la même langue que vos cousins d'Angleterre; à Londres, on ne vous comprend pas du tout quand vous parlez commerce. Eux sont pour la liberté des échanges; ici, vous êtes pour la restriction; vous croyez à la balance du commerce, eux s'en moquent; votre idéal est de vendre sans acheter, eux achètent pour vendre, ils ont adopté cette tactique depuis trois quarts de siècle, et leur commerce couvre le globe, pendant que vous vous empêtrez dans vos écheveaux tarifaires, source de complications internationales qui menacent à tout instant de vous mettre en guerre avec vos voisins. A cet égard, moi qui te parle, et bien d'autres de mes compatriotes, sommes plus proches parents d'Albion que la plupart de tes nationaux canadiens. En deux mots, nous sommes loyaux sujets britanniques; mais, note bien ceci, vous ne ferez jamais de nous des Anglais, pas plus que vous n'en avez fait des Ecossais et des Irlandais...

Et il s'arrêta un peu essoufflé de sa tirade. Le journaliste anglais, qui pouvait enfin placer

une parole, avait un grain de picrate dans son œil froid quand il répondit :

— Le malheur pour vous, c'est que vos écoles d'Ontario ne sont pas toutes à la hauteur. Vous avez le défaut de mal payer vos instituteurs. Ensuite, c'est que vous mêlez la religion à ces questions de langue. Or, sur ce terrain, vous êtes divisés, et il est écrit que tout royaume divisé contre lui-même ne saurait subsister. Commencez par accorder vos violons. Pourquoi nous donner tous les torts quand les pires ennemis de votre langue sont des catholiques comme vous ?

— *What d'ye mane, Jimmy* ? éclata une voix irritée, celle d'un jeune confrère, qu'à son accent on reconnaissait aisément comme le représentant de la presse irlandaise à ce festin de noce.

— *You know perfectly well, Pat* ! répondit froidement le fils d'Albion.

La discussion allait s'engager dans les chardons.

La mariée sauva la situation, d'un mot accompagné de son plus charmant sourire.

— Monsieur Smythe, dit-elle, récitez-nous

donc cette jolie pièce de vers patriotiques que vous me lisiez l'autre jour avec tant d'émotion...

De ce moment, la conversation reprit son ton enjoué, même entre Belmont et Smythe. Comme la compagnie allait se lever de table, celui-ci jetait un curieux regard au marié en murmurant:

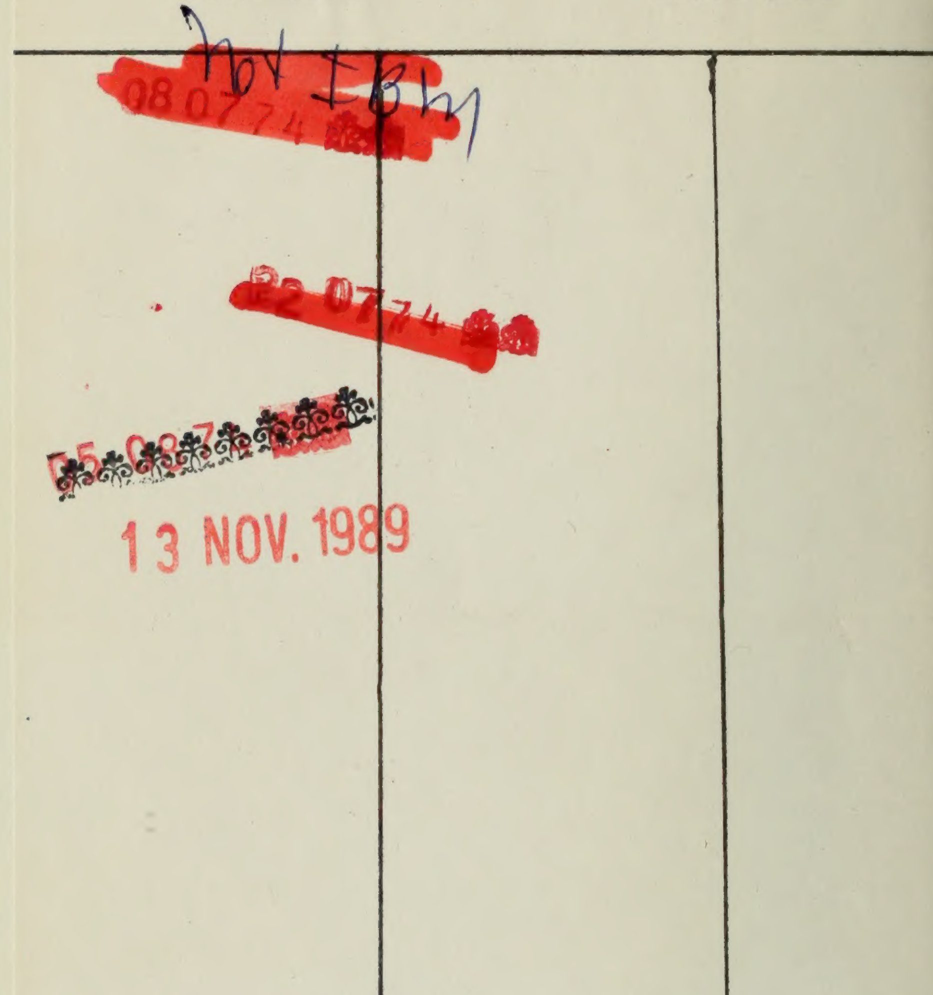
— *You 're a lucky dog*!

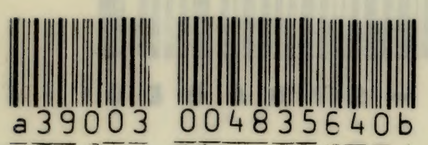
M. le curé, qui ne comprenait pas l'anglais, s'en fit donner la traduction par Marie-Anne, laquelle s'exécuta de bonne grâce, non sans rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Ah ! dit le vénérable abbé, je vois ce que c'est, mon jeune ami. Vous enviez sans doute le bonheur de votre confrère. Eh bien, mais c'est tout simple: prenez le même remède. Vous savez, *similia similibus curantur*!



TABLE


13 NOV. 1989


a39003 004835640b

